



RYSZARD

# KAPUSCIŃSKI

Œuvres

*Préface de  
Pierre Assouline*

Flammarion

# RYSZARD KAPUŚCIŃSKI

## Œuvres

« Sorcier suprême du reportage » (John Le Carré), il a été traduit dans le monde entier et porté aux nues par Gabriel García Márquez ou Salman Rushdie. Depuis sa mort, en 2007, on ne cesse de redécouvrir le reporter exceptionnel qu'était Ryszard Kapuściński. Ce volume rassemble ses plus grands textes ainsi que des extraits d'un recueil de jeunesse inédit en français.

Lire « Kapu », c'est rencontrer non seulement un formidable témoin de l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle, observateur inlassable des conflits et des révolutions (de la guerre civile en Angola à la chute des régimes dictatoriaux en Éthiopie ou en Iran, des soubresauts de l'Amérique latine à la désintégration du bloc soviétique), un homme de terrain au regard d'ethnologue, qui a pour maîtres mots curiosité et empathie, mais aussi un écrivain de talent, explorateur passionné de la frontière entre écriture documentaire et littérature, dans la lignée d'un Albert Londres ou d'un Truman Capote.

*Traduction revue et corrigée,  
et notices de présentation des œuvres par Véronique Patte  
Préface par Pierre Assouline*

### DANS CE VOLUME :

- Le Bush à la polonaise* (extraits inédits) • *D'une guerre l'autre*
- *La Guerre du foot* (extraits) • *Le Négus* • *Le Shah* • *Imperium*
- *Ébène* • *Mes Voyages avec Hérodote*

# *Œuvres*



Ryszard Kapuściński

# Œuvres

*Traduction du polonais et notices  
par Véronique Patte*

*Préface par Pierre Assouline*

MILLE&UNEPAGES  
Flammarion

This publication has been funded by The Book Institute  
– The © Poland Translation Program.



LE BUSH À LA POLONAISE © 1962, 1990 by Ryszard Kapuściński ; revised edition © 2007 by the Estate of Ryszard Kapuściński, first published as *Busz Po Polsku* by Czytelnik, Warsaw © Flammarion, 2014 pour la traduction française, sauf celle du reportage intitulé « La Macchabée » © Éditions Noir sur Blanc, 2005.

D'UNE GUERRE L'AUTRE © 1976, 2000 by Ryszard Kapuściński, first published as *Jeszcze dzień życia* by Czytelnik, Warsaw, 1976 ; revised edition, 2000 © Flammarion, 2011 pour la traduction française.

LA GUERRE DU FOOT © Ryszard Kapuściński, 1986, 1987 © Plon, 2003 pour la traduction française.

LE NÉGUS © 1978 by Ryszard Kapuściński, first published as *Cesarz* by Czytelnik, Warsaw © Flammarion, 2010 pour la traduction française.

LE SHAH © 1982 by Ryszard Kapuściński, first published as *Szachinszach* by Czytelnik, Warsaw © Flammarion, 2010 pour la traduction française.

IMPERIUM © 1992 by Ryszard Kapuściński, first published as *Imperium* by Czytelnik, Warsaw © Véronique Patte pour la traduction française

EBÈNE © Ryszard Kapuściński, 1998 © Plon, 2000 pour la traduction française.

MES VOYAGES AVEC HÉRODOTE © Ryszard Kapuściński, 2004 © Plon, 2006 pour la traduction française.

© Flammarion, 2014, pour la présente édition et pour la préface de Pierre Assouline.

© Flammarion, 2022.

ISBN : 978-2-0802-8549-2

## PRÉFACE

Certains l'appellent Kapu. D'autres, plus familièrement encore, Rysiek. C'est dire s'il est des nôtres, ce qui ne diminue ni l'admiration, ni le respect, mais atténue la distance envers un homme dont beaucoup ont fait un modèle. Car on ne gagnerait rien à le statufier. Par quoi commencer ? Par le lire. Par quoi finir ? En le lisant. Ses écrits, il y est tout entier. Leur mosaïque forme une véritable autobiographie.

On pourrait réduire l'homme à lui-même : un sourire des plus charismatiques, mélange de bienveillance, de douceur et de timidité. On lui reconnaît une grande capacité de résistance. Calme, délicat, en retrait, discret, renfermé, chaleureux, fragile, susceptible, tendu, concentré, mystérieux. Insuffisant pour dire l'écrivain. Mais encore ?

Il grandit à Pińsk, alors située en Pologne orientale avant d'être trimbalée en Biélorussie, sort commun au XX<sup>e</sup> siècle à tant de villes d'Europe centrale. Une Babel où la langue de la rue résonne, selon les quartiers et les époques, de polonais, de russe, de yiddish, d'ukrainien, d'allemand. Sa Polésie, il croit en retrouver un reflet en creux dans l'Afrique qu'il arpente – son dénuement, sa misère, ses identités tribales. Ici ou là, c'est la même qualité d'humain qu'il rencontre : un homme des confins, un jour arrivé d'ailleurs et jamais reparti. Quelqu'un de différent, l'Autre, qu'il apprend tôt à accepter plutôt que de s'en effrayer. Il lui reste ainsi de l'enfance le souvenir édénique d'une Pińsk enchantée, univers intérieur vierge de toute exclusion et de tout pogrom. C'est évidemment par là qu'il faut commencer et là qu'il faut terminer si

l'on veut espérer comprendre le mode d'emploi de sa vie – d'autant que la rue Błotna de son enfance est devenue la rue Perec...

Une fois posé le décor, il faut guetter le détail qui viendra le bouleverser. C'est l'irruption de la guerre, en 1939 : il a 7 ans. Il y a un avant et un après. Pour lui comme pour les autres. À ceci près que lui ne cessera par la suite de lui courir après partout où les hommes s'affrontent. La guerre est la matrice de son œuvre.

Avant de parcourir le monde, le jeune reporter sillonne son pays au plus près des préoccupations ouvrières, prêtant l'oreille dans les usines, les comités, les réunions. Mais il le quitte au mitan des années 1950, lorsque cela commence à devenir vraiment intéressant... Ce n'est ni une fuite face aux bouleversements en cours ni un manque de flair. La rédactrice en chef de *Sztandar Młodych* lui fait une proposition qui ne se refuse pas, surtout quand on a 24 ans et qu'on est libre comme l'air : prendre le large, le grand large. Partir en mission en Asie, avec une première étape en Inde, qui ne sera toutefois que le port d'attache du correspondant sur le continent, appelé à devenir un pivot de ce que le démographe Alfred Sauvy venait de baptiser le « tiers-monde » (en référence au tiers-état, l'un comme l'autre étant « ignoré, exploité, méprisé »). En Inde, puis au Japon et dans la Chine des Cent Fleurs et du Grand Bond en avant, il fait ses premières expériences d'une confrontation déroutante avec l'Autre. Outre la grande « leçon d'humilité » qu'il en tire, il contracte un tenace « désir d'immersion totale », une « fascination pour l'au-delà des frontières, des gens, des routes, des cieux nouveaux \* ».

Ryszard Kapuściński est quelqu'un de rare et de singulier dans la confrérie internationale des grands reporters. D'abord parce qu'il travaille pour un organe pauvre (l'agence de presse officielle PAP) d'un pays qui ne l'était pas moins (la Pologne). Ensuite, parce qu'il affirme très tôt sa manière, sans mépris ni condescendance pour les autres. Même s'il est souvent apparu comme un Job dans un milieu encombré de jobards. Sur son passeport, en lieu et place de « profession », il pourrait écrire « mission » tant il se sent missionnaire de l'information. On dirait qu'il ne vit que

---

\* *Imperium*, voir *infra*, p. 1285-1286.

## PRÉFACE

---

pour voyager, quel que soit le moyen de transport. « Mon pied la route », comme disent les Congolais. Quand le nomade se sédentarise, c'est signe qu'il écrit. Non des dépêches ou des articles, mais des livres. Sa vraie passion, son unique objet. Il se veut écrivain dès les débuts.

Journaliste, ce n'est pas un métier mais un mode de vie. À se demander parfois s'il ne surjoue pas dans l'humilité, mais non ; ceux qui le côtoieront en Afrique ou en Asie, ses continents de prédilection, assurent que cette dimension lui est naturelle, à lui dont la valise est toujours prête, lourde de livres mais presque vide de vêtements. À ses yeux, un bon journaliste est d'abord un homme bon. Ce qui fait toujours plaisir à entendre, même s'il en faudrait davantage pour désarmer une profession blasée et revenue de toutes ses illusions.

Au fond, quel est son genre ? Les noms de baptême ne manquent pas : reportage littéraire, non-fiction, récit de voyage, littérature des faits, néo-nouveau journalisme, journalisme littéraire, *faction* (*facts + fiction*)... Il opte pour « reportage personnel » ou, selon les jours, par boutade, pour « littérature pédestre ». C'est dans cette expression qu'il se reconnaît le mieux, en raison de sa manière de privilégier l'ambiance, la nature, le climat afin de recréer sa *silva rerum*, sa propre « forêt de choses ». *Le Négus* tient de la fable, de l'allégorie, du conte des mille et une nuits... Foin de tous ces labels ! Même s'il n'invente rien, il marque si profondément la profession de son empreinte que l'on pourrait sans abuser créer le néologisme, pas très heureux à l'oreille, de « kapuscinkisme ». Une écriture au service d'un regard plein d'empathie et d'une qualité d'écoute d'une rare intensité. Une vision du monde s'y enrichit d'une sensation du monde. Ce serait cela, la *Kapu's touch*. Une mystérieuse faculté à rendre les plus secrètes émotions des gens par des vibrations, à la manière d'un Rothko luttant avec la lumière. Une capacité unique à rendre l'atmosphère d'un pays, le climat d'une situation, le paysage mental d'un lieu, à un moment crucial de son histoire.

L'exotisme le fait fuir. À le lire, on est emporté loin, mais on ne se sent jamais à l'étranger, car ceux qu'il fait parler n'ont rien d'étrangers. Si humains, si proches. Peu ont réussi comme lui à

nous faire cohabiter avec d'autres. Qu'importe si la précision lui fait parfois défaut dès lors qu'il sait comme nul autre rendre le sens profond des événements. Toute inexactitude ne recèle pas nécessairement une contre-vérité, surtout lorsque l'auteur fait accéder le lecteur à un stade supérieur du réel par la grâce d'une vérité poétique.

Kapuściński est un styliste à sa manière. Encore que le lecteur français doive s'en remettre aux qualités de ses traducteurs (Véronique Patte, Évelyne Pieiller, Dennis Collins) pour en juger. Véronique Patte, sa principale traductrice dans notre langue (elle a notamment retraduit *Le Shah* et *Le Négus* directement du polonais quand les précédentes traductions avaient été établies depuis la version anglaise des textes), se dit frappée par la limpidité de son écriture et la clarté de sa logique. Ce qui n'empêche pas une certaine musicalité de se dégager de sa prose. Sa seule difficulté, dit-elle, a été de trouver le ton propre à chacune des narrations de Kapuściński, qui avait ce talent de varier sa technique d'écriture en fonction de son sujet. *Le Shah* est ainsi sec, brutal, cruel et joue largement de la mise en images, tandis que *Le Négus*, plus ironique et sarcastique, relève davantage de la tradition orale. Ce conteur-né ne recule jamais devant les paraboles et les métaphores ; il sait génialement utiliser le détail, l'individuel, l'anecdote pour mieux analyser l'ensemble, le général, la grande Histoire (« C'est à travers les détails qu'on peut tout montrer, une goutte reflète l'univers \* . »). Ainsi, dans *Imperium*, c'est en racontant l'histoire de la cathédrale Saint-Sauveur qu'il retrace celle du stalinisme, de sa mégalomanie furieuse et dévastatrice \*\*. Le coup de génie du *Négus* a été de réussir, à travers le cas si particulier de l'empereur Haïlé Sélassié, à rendre universelle la peinture de l'absurdité du pouvoir. Par moments, l'Éthiopie semble n'être plus qu'un prétexte. D'ailleurs, lors de sa première publication, dans la revue *Kultura*, le récit s'intitule « Un peu d'Éthiopie ». On ne saurait mieux dire. Un peu, mais pas trop. Juste assez pour y laisser entrer le monde. Mais n'est-ce pas ce qu'on attend d'un bon écrivain ?

---

\* *Le Shah*, voir *infra*, p. 557.

\*\* Voir *infra*, p. 678 sq.

## PRÉFACE

Il s'adresse au lecteur sans familiarité mais dans l'esprit d'une conversation. Pas une main à plume, Kapuściński. N'écrit pas au kilomètre. Plutôt laborieux, il sue sur la copie, ce qui ne l'empêche pas de produire abondance de textes. Comme Albert Londres, avant de s'accomplir en grand reporter et en écrivain, il lui faut d'abord prendre conscience qu'il est un poète raté.

Il accommode la réalité. Ce n'est pas parce qu'on l'arrange qu'on l'embellit. Son exceptionnelle capacité d'écoute ne dédaigne pas les potins. Il sait que la rumeur du monde est faite des mille et une rumeurs de tous les mondes. Avec lui, on a l'impression de vivre à la fois au cœur battant des choses, dans le feu de l'événement et au bord vertigineux du monde. Le détail que nul autre n'a remarqué tant il est invisible ou anodin est toujours authentique, mais pas toujours à sa place. On n'est pas assuré que le personnage en question (un homme le plus souvent, les femmes étant étonnamment rares dans son œuvre) ait vécu telle situation extraordinaire ou même qu'il ait été témoin de ce qu'il raconte ; mais on peut être certain que, à tout le moins, c'est arrivé à un autre, au même moment ou dans un autre contexte.

Si tout n'est pas vrai, tout est vraisemblable. Disons qu'il exagère. Qu'il en rajoute un peu. Qu'il grossit le trait. Ce qui est le propre d'un romancier. Lorsqu'on lui en fait le procès, il s'en défend maladroitement ; on le sent embarrassé, mal à l'aise dans ses contradictions. Une explication pourtant s'imposerait qui n'aurait rien de déshonorant ; après tout, Albert Londres et d'autres sont passés par là sans que leur gloire eut à en souffrir. Car à leur suite, Kapuściński expérimente rien de moins que cette légère schizophrénie journalistique qui consiste d'une main à accomplir quotidiennement un travail d'agencier constamment sur le terrain, avec ce que cela suppose de rigueur absolue dans la relation des faits, de précision et de sobriété dans la rédaction des dépêches, de rapidité dans la transmission de l'information ; et de l'autre main, un travail d'écrivain au long cours, qui mûrit longuement sa matière, rumine son vécu avant de le passer par le tamis de l'imaginaire, se donne le temps de l'écriture. D'un côté le culte de l'exactitude, de l'autre celui de la vérité. La première a fini par l'accabler par ses contraintes horaires, sa routine bureaucratique, son âpreté, toutes choses compensées par l'aventure

intérieure que lui offre la seconde. Un confrère qui aura eu à se battre avec la même actualité serait fondé à lui en vouloir d'une notoriété acquise avec des armes dont lui-même est dépourvu. Mais quel autre lecteur songerait à lui reprocher ses licences poétiques dès lors qu'elles n'entament en rien le principe qui gouverne tout journaliste bien né : non pas une introuvable objectivité mais la plus élémentaire honnêteté ? Cela vaut pour les évocations mythologiques d'*Èbène* comme pour ses « reportages positifs » dans la Pologne profonde. Blaise Cendrars, qui n'avait pas les cas de conscience de Kapu, avait réglé l'affaire en une repartie : auréolé de la légende tressée autour de son poème *La Prose du Transsibérien*, à son ami Pierre Lazareff qui lui demandait : « Entre nous, Blaise, tu l'as vraiment pris, ce train ? », il répondit : « Mais Pierre, quelle importance puisque je vous l'ai fait prendre à tous ? » On serait tenté de plagier le poète pour répondre à la place du grand reporter chaque fois que ses vérités sont mises en doute.

On croit volontiers ses confrères varsoviens lorsqu'ils assurent que son travail s'inscrit dans l'école polonaise du reportage ; on convient avec Gabriel García Márquez de ce que sa manière est suffisamment paradigmatique pour édifier les jeunes générations de futurs journalistes ; mais pour un lecteur français familier de la presse et des Lettres de l'entre-deux-guerres, il saute aux yeux que l'œuvre de Kapuściński relève aussi d'une tradition qui a donné ses lettres de noblesse au grand reportage avant de s'accomplir dans une forme de littérature hors catégorie – et le passage du journal au livre n'est pas pour rien dans cette reconnaissance. Son nom prend ainsi rang dans une cohorte de talents qui couvrent les tumultes du xx<sup>e</sup> siècle : Alexis Danan, Albert Londres, Henri Béraud, Édouard Helsey, Andrée Viollis, puis encore Joseph Kessel, Jean Lartéguy, Lucien Bodard et quelques autres.

Et lui, comment le définir ? Au fond, un écrivain de terrain, tel est son choix, respectons-le. Et suivons le chemin parcouru par un adolescent originaire de Pińsk qui écrivait des poèmes maladroits sous l'influence de Maïakovski et rêvait de devenir gardien de but de l'équipe nationale de football. Il a fallu qu'un journal

## PRÉFACE

---

de Polésie remarque sa poésie et lui donne très tôt sa chance pour qu'il donne libre cours à sa vraie vocation : la curiosité. Ce goût des autres doublé d'une attirance pour l'ailleurs l'a poussé à se déplacer en permanence. Historien de formation très marqué par l'esprit de l'École des Annales et la longue durée, il ne pouvait qu'être attiré par ce que nous appelons « l'histoire immédiate » et que ce nomade préfère évoquer comme « l'histoire qui bouge ». Son maître ? Moins Hérodote que Bronisław Malinowski, le grand ethnologue des *Argonautes du Pacifique occidental*. En dépit de sa dette constamment payée envers ceux qui vont au-delà de la surface des choses, creusent et creusent encore, il ne se veut pas moins un romantique dans la grande tradition polonaise, simple traducteur d'une culture dans une autre ; et, outre l'intarissable curiosité sans laquelle il n'y a décidément pas de journalisme, s'il veut bien se reconnaître une qualité, c'est un puissant don d'empathie.

La chance lui sourit souvent ; son éducation l'aide également : ainsi attribue-t-il à sa culture religieuse polonaise sa compréhension immédiate de la révolution khomeiniste. Il aura donc exercé sa « mission » pendant quelques décennies, correspondant dans cinquante pays à la fois, où il couvrit vingt-sept révolutions. De quoi se glorifier d'une certaine expérience ? Même pas. Il aime les gens, c'est tout. Surtout les plus communs, la légion des anonymes et des sans-grade. Aller à leur rencontre non pour leur parler mais pour les faire parler, en ressuscitant les couleurs et les odeurs avec une sensualité rare chez les journalistes. Au départ, il ne connaît d'autre langue que sa langue natale, ainsi que le russe, ce qui ne lui permet pas vraiment de se faire comprendre un peu partout sur cette planète ; et le sens de l'orientation lui fait gravement défaut. Les deux se travaillent. Aussi a-t-il, méthodiquement mais rapidement, appris l'anglais, le français, l'espagnol, le portugais et même le swahili au gré de ses postes pour avoir au moins chaque matin, où qu'il soit, la faculté de lire les journaux locaux et d'écouter la radio nationale. Accessoirement, cela lui permet aussi à l'occasion de servir d'interprète entre partenaires ou entre ennemis, et de se trouver ainsi au cœur d'une négociation. Mais s'il apprend la langue des autres, c'est avant tout pour capter leurs vérités sans le moindre filtre. Leur prêter

une oreille attentive quand nul ne songe même à les entendre. On connaît de grands lecteurs. Borges en fut un, qui disait : « Que d'autres se flattent des livres qu'ils ont écrits, moi je suis fier de ceux que j'ai lus. » On ne parle guère des grands écouteurs car une telle qualité paraît anodine alors que rien n'est moins naturel. C'est tout autant une technique qu'une disposition d'esprit qui a partie liée avec la générosité, l'ouverture aux autres et, *last but not least*, la patience. Kapuściński en est un, et des plus aigus. Il pourrait dire : « Que d'autres se flattent des discours qu'ils ont prononcés, moi je suis fier des paroles que j'ai écoutées. » Et toutes ne sortent pas de la bouche d'un roi des rois, négus d'Éthiopie ou shahanshah d'Iran.

On ose à peine parler de technique s'agissant d'un trait aussi humain, même si certains affirment que cela se travaille, comme le reste. Mais chez Kapuściński, l'empathie est si forte qu'elle semble innée. Pour le meilleur et pour le pire, car l'homme qui se force à partager les joies de ceux qu'il observe se croit également tenu de partager leurs souffrances. Il lui faut éprouver toutes leurs expériences. Ressentir avec eux pour ensuite mieux sentir tout seul. Ainsi s'africanise-t-on en Afrique, sa terre promise. Même s'il a commencé par l'Asie et fini par l'Amérique latine, où il a passé près de cinq années, c'est avant tout l'Afrique qu'il garde au cœur depuis 1962, date à laquelle on lui a confié d'ouvrir à Dar es-Salaam, en Tanzanie, le premier bureau de la PAP sur le continent noir.

Les combattants à panache, héros du romantisme révolutionnaire, tels Patrice Lumumba et, plus encore, Che Guevara, le fascinent. On pourrait croire que sa fréquentation assidue des révolutions et des révolutionnaires sous toutes les latitudes le cuirassent de cynisme à leur endroit. Tout au contraire. Sa confiance dans le genre humain est telle qu'il semble lui faire crédit en permanence malgré les passifs comptabilisés par l'Histoire. Plus il avance, plus son esprit critique s'émousse envers les activistes du grand soir. On y pointera parfois une certaine naïveté. Il fait penser au Lazare de Malraux cherchant la région obscure de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité. Une chose est de prendre ses distances avec le Parti, une autre était de rompre avec lui, une

autre encore de ne plus se sentir communiste. Praticant, il ne l'est plus, mais croyant ? Il déjoue la curiosité de ceux qui brûlent de savoir quand exactement se situe ce tournant dans sa vie en lâchant une date (« 1956 », bien sûr, en référence à la révolte ouvrière de Poznań et consécutivement à la nomination de Gomułka à la tête du Parti) sur un tel ton d'évidence que cela peut clore dans l'instant la conversation sur le sujet. Mais lui seul sait. Nul doute qu'il a été un communiste sincère et engagé, qu'il a su manœuvrer dans les arcanes du Parti à Varsovie, qu'il s'est constitué son réseau d'amitiés bien placées (Ryszard Frelek, correspondant de l'Agence polonaise de presse à New Dehli lorsque Kapuściński y débarque pour la première fois, puis dignitaire du Parti, ou encore le diplomate Jerzy Nowack, entre autres), qu'il a informé à l'occasion les services spéciaux de son pays sur tel ou tel aspect d'une situation locale dans le continent où il se trouvait. Ce qui n'enlève rien à la puissance de son œuvre.

Son moment latino-américain a été balisé par la disparition du Che en Bolivie (1967) et l'entrée du sous-commandant Marcos à Mexico (2001). On le retrouve naturellement aux côtés de Salvador Allende et de l'archevêque Dom Helder Câmara. Leurs idées sont les siennes, ce qui ne surprend pas ; pas de hiatus tant que la situation ne pousse pas à des extrémités, n'en entraîne pas certains dans une spirale terroriste qui mettront Kapuściński devant ses contradictions. Artur Domosławski attire à juste titre l'attention sur un petit texte peu connu, en tout cas moins cité que ses grands livres : *Pourquoi est mort Karl von Spreti*. Selon le biographe \*, il s'agirait de son texte majeur (repris en partie dans *Le Christ à la carabine*), l'un des rares susceptibles d'éclairer l'âme tourmentée et déchirée de Kapuściński jusque dans ses replis les plus sombres. Le héros malheureux de cette histoire est l'ambassadeur de la République fédérale allemande au Guatemala, enlevé puis exécuté par les guérilleros. On se serait attendu à ce que le reporter condamne un assassinat, d'autant que Karl von Spreti n'est qu'un pion innocent : à travers lui, c'est l'impérialisme occidental qui est visé. En prenant la défense des kidnappeurs sans

---

\* Artur Domosławski, *Kapuściński. Le vrai et le plus que vrai*, traduit du polonais par Laurence Dyèvre, Les Arènes, 2011.

pour autant justifier leur acte criminel, Kapuściński s'oblige à des contorsions stylistiques et idéologiques qui ont le mérite de révéler le point aveugle de sa méthode, les limites de l'empathie avec les révolutionnaires. Ses lignes sur « le silence » qui entoure les actes des dictateurs d'Amérique latine sont effectivement fortes : « Les hommes qui écrivent l'histoire consacrent beaucoup trop d'attention au "moments retentissants". En revanche, ils observent trop peu les périodes de silence [...]. Le silence est un signe de malheur, et souvent de crime [...]. Les tyrans et les occupants se soucient toujours d'associer le silence à leurs actes [...]. Quel silence émane des pays dont les prisons sont bondées ! [...] Le silence nécessite un énorme appareil de police. Le silence a besoin d'une armée de délateurs. Le silence exige que les ennemis du silence disparaissent soudain sans laisser de traces [...]. Il serait intéressant d'évaluer, au niveau mondial, la part d'énergie consacrée par les médias à l'information et celle consacrée au silence. Des deux, qui l'emporte ? Ce qui est dit ou ce qui ne l'est pas \* ? »

Il convoque par là les arguments en défense d'un acte terroriste tout en rappelant que l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle est pleine de chefs d'État qui furent en leur temps désignés comme des terroristes. Il aurait pu s'en tenir là, mais non ; il ne peut s'empêcher d'aller plus loin en déchargeant les guérilleros de ce crime. Le coupable, c'est l'Autre, le pousse-au-crime, entendez : les fascistes au pouvoir au Guatemala, et derrière eux l'impérialisme américain, qui ne leur laissent d'autre alternative que l'action violente.

Les proches de Kapuściński sont toujours frappés par son extraordinaire capacité d'identification avec ses personnages, héros ordinaires ou chefs charismatiques ; au retour de ses périples, on dirait qu'il les mime inconsciemment tant il endosse leur tunique (soit dit en passant, c'est une attitude typique chez les « romanciers-nez » comme Georges Simenon, lequel était son personnage principal pendant toute la durée de la rumination et de l'écriture). Généralement, toutefois, les mêmes observent que, sitôt rivé à sa table de travail, dès qu'il lui faut ordonner ses impressions, il sait prendre ses distances et laisser la règle corriger l'émotion.

---

\* *Ibid.*, p. 256.

## PRÉFACE

Pendant un temps, en Angola, il est le seul à être informé, grâce à ses contacts privilégiés, de la présence secrète d'instructeurs cubains aux côtés des indépendantistes marxistes du MPLA ; mais, quoi qu'il lui en coûte, il se résout à ne pas diffuser son scoop afin de ne pas desservir la cause en offrant au camp adverse le prétexte pour faire intervenir à son tour une puissance étrangère. Une autocensure décidée en conscience.

Ce qu'il nous dit du journalisme n'en est pas moins à méditer. Non pour tirer à boulets rouges sur la profession, comme il est désormais de règle suivant l'air du temps populiste : ce n'est plus la faute à Voltaire ou à Rousseau mais bien, à tout propos, « la faute aux médias », tarte à la crème et degré zéro de l'analyse politique. Aux yeux de Kapuściński, un bon reporter est responsable, sérieux, humble, modeste... et engagé, comme l'étaient Twain, Hemingway, García Márquez. Il doit vivre comme ceux qu'il décrit. Boire, manger, et dormir comme les Africains. Fuir les palaces, la routine et les stéréotypes. Comme le bonhomme n'est pas du genre à fréquenter les grands hôtels – ceux où le confort, la sécurité, les meilleurs systèmes de communication vont de pair avec une mise à distance de la population –, il préfère prendre ses quartiers chez l'habitant ou dans de petits hôtels qu'il se plaît à décrire (hôtel Tivoli de Luanda, bondé et puant ; hôtel déserté de Téhéran, où le reporter étale ses documents et met sa chambre « sens dessus dessous » ; hôtel sans lumière et sans eau en Turkménie ; chambre miteuse et régulièrement cambriolée à Lagos ; chambre n° 107 d'un hôtel de passe à Monrovia, nauséabonde et noire de cafards « larges comme des tortues »...), et le paie souvent, en Afrique surtout, d'un catalogue impressionnant de maladies diverses et variées (infections, abcès, furoncles, empoisonnements, tuberculose). Sans oublier les maux qui corrodent l'âme et l'esprit : l'insomnie, la dépression, l'ennui, la solitude.

Il y a le temps du reportage et le temps de l'écriture. L'un ne peut empiéter sur l'autre. Pour écrire, il faut arrêter de bouger, d'observer et de poser des questions. Il faut s'asseoir. Un temps pour l'accumulation, un temps pour le recueillement. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Le shah et les enfants-soldats du Liberia, le

Négus et les guérilleros angolais ne sont que des prétextes. Ce qui l'intéresse, ce sont les phénomènes intemporels et universels dissimulés derrière : le refus de l'asservissement, la folie du pouvoir, l'exercice de la terreur, la fin d'une culture, la décomposition d'une société... Toutes choses qui, selon Kapuściński, indifférent désormais les médias, prisonniers de la culture du loisir et du divertissement. Plus leurs responsables se focalisent sur la vie des *people* de toutes catégories, plus ils ignorent celle des gens ordinaires ; plus ils se concentrent sur les lieux de conflits armés, spectaculaires mais ponctuels, plus ils délaissent 99 % de la planète, qui vit en paix, mais dans la misère.

Lui qui a connu un monde divisé entre Est et Ouest, communisme et capitalisme, il passe ses dernières années à observer un monde divisé entre pauvres et riches : « Les deux tiers de l'humanité vivent dans la pauvreté, à la limite de la famine, sans la moindre chance de voir leur situation évoluer. Dans le monde, 278 personnes possèdent une fortune égale à celle de la moitié de l'humanité. Nous ne parviendrons pas à changer ce rapport de forces. La manipulation consiste à refouler le problème de la pauvreté dans le domaine de l'exotisme \* ». »

Rien n'excite sa curiosité comme les grandes mutations sociales. S'il y a un point commun à bon nombre de ses reportages, c'est bien la quête de ce moment véritablement historique mais si peu spectaculaire, beaucoup moins en tout cas que les coups d'État et les révolutions, où l'on sent que tout bascule. C'est un grand art que peu possèdent, lorsque tout arrive mais que rien ne se passe, et qu'il faut malgré tout raconter les mécanismes de cet invisible extraordinaire.

Durablement influencé par le Frantz Fanon des *Damnés de la terre* (1961), Kapuściński convient volontiers que la question sociale est l'alpha et l'oméga de sa lecture des révolutions. C'est peu dire qu'elle a été négligée, oubliée, passée par pertes et profits. Comme si la décolonisation avait été avant tout une lutte pour la liberté. Là gît l'essentiel de sa déception, dans cette éclipse qu'il ne pardonne pas aux combattants de l'indépendance, car il devine

---

\* *Autoportrait d'un reporter*, traduit du polonais par Véronique Patte, Plon, 2008.

## PRÉFACE

qu'elle annonce le fléau qui va dominer les prochaines élites au pouvoir en Afrique : la corruption.

Au fond, le grand reproche que Kapuściński adresse aux médias, c'est de se focaliser non sur la réalité qui les entoure, mais sur leurs concurrents. De vivre la quête du scoop comme une névrose. L'esprit du temps, qui tend à faire croire à tout lecteur de journal qu'il est journaliste, le rend pessimiste, car il favorise une forme de journalisme-citoyen superficiel, qui souffre non seulement de ne pas être ancré dans l'Histoire, mais aussi d'une absence d'éthique. Le mot revient sous sa plume : éthique. Valable pour tous, professionnels ou amateurs, en ligne ou sur papier.

Il décrit les situations comme Cartier-Bresson les photographiait : en faisant un pas de côté, car on voit toujours mieux de biais. Le premier avait couvert en 1937 le couronnement du roi George VI à Londres en ne s'intéressant qu'à la volte-face du peuple : il n'en avait rapporté que leurs visages regardant les cérémonies, celles-ci ne nous apparaissant qu'en reflet dans leurs regards ; le second raconte le Négus par le récit en abyme qu'en font ses anciens courtisans, et réussit, malgré ce prisme quasi exclusif, à la fois à rendre compte de l'absurdité d'un pouvoir éminemment particulier et à donner à son propos une portée universelle.

Kapuściński, derniers temps. Le corps ne suit plus. Il dicte sa conduite au reporter au long cours, qui ne demande pas mieux que de poser son sac. Il est à peine quinquagénaire, mais il a vécu tant de vies dans tant de pays, quand ses contemporains se contentent d'une seule à l'ombre de l'arbre qui les a vus naître et les verra mourir. Tout conspire autour de lui pour qu'il s'établisse écrivain. On le sollicite de partout. Il y prend goût ; mais dès lors que la mondanité littéraire menace de l'emporter dans un tourbillon de conférences et de dédicaces aux dépens de l'écriture, le dégoût le prend car il ne se reconnaît plus. De toute façon, il n'est pas doué pour la prise de parole en public ; là, il déçoit ses admirateurs et le reflet de cet échec l'accable. Les mauvaises critiques le désespèrent ; c'est plus que sa susceptibilité ne peut en

supporter ; il la vit mal car elle fait resurgir le spectre du bannissement de la société qui menaçait tout journaliste, tout écrivain, tout intellectuel dans la Pologne communiste.

Il lui faut couvrir les grèves des chantiers navals de Gdańsk en 1980 pour redécouvrir son pays, l'arpenter comme avant, du temps de ses débuts, lors qu'il hantait les réunions. À ceci près que l'effervescence syndicale a cette fois un retentissement international, qu'il y est aussitôt reconnu car désormais précédé par sa légende et qu'il met sa connaissance des langues étrangères au service des grévistes assiégés par les médias internationaux.

Soudain la lassitude le gagne. Il n'a plus envie de faire de nouvelles connaissances, d'avoir d'autres amis ; l'effort que cela requiert lui pèse. Il voulait être célèbre : il l'est. Son masque se fait plus grave. Son public le prend au sérieux, au risque de le voir se prendre au sérieux. Gabriel García Márquez l'a porté aux nues ; il lui a même confié la direction d'ateliers d'écriture dans sa propre école de journalisme de Carthagène, en Colombie. John Updike l'a encensé dans le *New Yorker*, ce qui vaut adoubement. Des personnalités aussi influentes que le sociologue Alvin Toffler ou le romancier Salman Rushdie se sont faits les attachés de presse du *Négus* en langue anglaise. Kapuściński est traduit dans plus de trente langues, partout invité. N'en jetez plus !

Il sent déjà venir l'âge de la sagesse, ce qui le conduit, inévitablement, à s'essayer à l'essai philosophique, à la réflexion morale, au statut de penseur. Tout lui est permis en raison de son aura internationale, et tant pis si ce nouveau costume ne lui va pas. Un écrivain n'est pas un intellectuel ; c'est quelqu'un qui se bat tous les jours avec les mots et avec la langue, pas avec les idées (c'est pour cela que Marguerite Duras affirmait avec beaucoup d'assurance que quelqu'un comme Jean-Paul Sartre n'avait pas écrit). De son propre aveu, Kapuściński écrit donc *Lapidarium* dans une perspective rien moins qu'« axiologique et eschatologique ».

Rançon de la gloire dans la Pologne démocratique, toutes ses vies – publique, privée, secrète – menacent d'être étalées. Il est hanté par la sombre perspective de voir un journal publier son dossier. Celui de sa collaboration d'antan avec les services de renseignement polonais. Quand bien même expliquerait-il qu'il

## PRÉFACE

n'avait guère le choix, que c'était superficiel et aléatoire, que cela ne porte en rien jugement sur sa morale professionnelle, dès lors qu'on se justifie, c'est qu'on est déjà coupable. La fin de partie se joue en 2007 à Varsovie. On opère Kapuściński d'une tumeur cancéreuse au pancréas, il meurt d'un infarctus à 74 ans. L'œuvre demeure, le souvenir d'un sourire et une certaine idée de la vérité : à perfectionner, toujours.

Il nous a raconté des histoires – et c'est un compliment. Il a façonné notre regard sur une partie du monde à un moment du XX<sup>e</sup> siècle. Il a passé sa vie à vivre l'Histoire immédiate, et ses dernières années à la revivre. Il a été le personnage principal de ses livres sans en être le héros. Jugez-en par vous-mêmes. On dit que « c'est du Kapu », et tout est dit.

Pierre ASSOULINE,  
août 2014.



# LE BUSH À LA POLONAISE

(extraits)



En 1958, Ryszard Kapuściński commence à travailler à la PAP (l'Agence de presse polonaise). La même année, le tout jeune hebdomadaire *Polityka* lui propose d'intégrer son équipe. La revue, qui se bat pour une plus grande liberté d'expression, offre au jeune journaliste, qui s'ennuie ferme dans les bureaux de l'Agence, une occasion inespérée de voyager davantage. C'est au sein de la rédaction de *Polityka* que Kapuściński va devenir l'un des fondateurs de l'école polonaise du reportage, où s'illustreront également Marian Brandys, Hanna Krall, Małgorzata Szejnert...

Pendant près de trois ans, Kapuściński passe la majeure partie de son temps sur le terrain, sillonnant la province polonaise d'accès souvent difficile ; il se déplace en train, en autobus, en autostop, en charrette ou à pied pour s'approcher des habitants de confins perdus, mieux les connaître et gagner leur confiance. Dès qu'il peut éviter un sujet officiel, détourner la commande d'un article sur une usine ou une ferme collective et ainsi se libérer des schémas réalistes socialistes, Kapuściński emprunte les chemins de traverse et se laisse volontiers guider par le hasard : c'est ainsi qu'envoyé en reportage dans une mine de Silésie, il se retrouve finalement dans un cortège de mineurs ramenant la dépouille de l'un des leurs en Mazurie (« Le Macchabée »).

Publiés régulièrement par *Polityka*, ses reportages jouissent d'un immense succès. Dès 1962, ils sont réunis par les éditions *Czytelnik* en un recueil intitulé *Le Bush* à la polonaise. Histoires fortuites. A posteriori, Kapuściński évoquera ainsi ses débuts et cette « brousse » au cœur de son pays : « J'étais débutant à l'époque, je venais de terminer mes études. J'étais passionné par le reportage, par

le terrain [...]. Dans les années 1950, la campagne polonaise était d'une pauvreté extrême [...]. J'ai décrit une province profonde qui me fascinait. »

La force et l'originalité de ces textes tiennent sans doute à ce qu'ils s'attachent à des destins individuels plutôt qu'à des processus historiques ou sociaux. Ils brossent une galerie de portraits (un professeur, un paysan, un sportif, les jeunes des campagnes...), dépeignent des comportements humains particuliers face à des situations complexes et extrêmes (ainsi le destin de Margot et Augusta, deux vieilles Allemandes restées après la guerre dans les Territoires recouverts par les Polonais). Kapuściński est captivé par les choix faits par l'individu au sein ou en marge du groupe, par la responsabilité de chacun face à soi-même et face à la société – une thématique héritée de Camus, Sartre, Saint-Exupéry, Hemingway.

Dans ce premier recueil, Kapuściński expérimente un style à la frontière du reportage et de la littérature. Le récit se fait parabole, les héros sont souvent des perdants, des marginaux passés à côté de leur chance... Le scandale qui éclate en 1960 – Kapuściński accuse un dramaturge d'avoir plagié « Le Macchabée » – permet à l'auteur de revendiquer le statut littéraire du reportage, d'élever son travail au-dessus de la simple relation de faits divers. La richesse de ses techniques narratives (notamment la place mouvante du narrateur, tour à tour héros, témoin, interlocuteur, détective, voyageur...), l'utilisation de l'ironie, du contraste, du suspens, du dialogue, le caractère poétique et empathique de sa prose préfigurent dès ici l'œuvre future de l'écrivain.

Ce volume propose une sélection de sept reportages, pour la plupart inédits en français \*, extraits des vingt et un que comprend le recueil original, régulièrement réédité en Pologne comme un prologue à l'œuvre et aux combats de Kapuściński.

---

\* Le « Macchabée » a paru dans *La vie est un reportage. Anthologie du reportage littéraire polonais*, Éditions Noir sur Blanc, 2005. Sauf indication contraire, toutes les notes de bas de page sont de la traductrice.

## LE DÉPART DE LA CINQUIÈME COLONNE

D'elles-mêmes, elles racontèrent comment tout avait commencé.

Elles racontèrent qu'au commencement il y eut la musique et le temps.

La musique et le temps étaient ensemble, la musique était restée une heure dans le temps et elles avaient su que leur heure avait sonné.

Elles avaient entendu une mélodie familière. D'abord des sons lointains et aigus, puis des voix basses et rudes portées par le vent et l'espace. Elles avaient entendu un chant, un roulement de tambour, des commandements brutaux. Elles avaient perçu le hurlement des chars, le grondement des canons et les pétarades des cyclomoteurs. Des gémissements et des cris avaient résonné. L'eau avait tinté dans un seau. Ils avaient soif, il fallait bien qu'ils s'abreuvent. De leur crosse, ils avaient frappé aux portes, ils haletaient, ils avaient fini par rire. Les rires et les halètements étaient leur parole. Elles avaient entendu une clameur. La musique s'était amplifiée, elle avait empli la chambre, le vestibule et la cour, elle avait roulé sur le pavé de la rue et pénétré dans le bois. Elles avaient été les seules à percevoir ces sons car elles avaient le *blutinstinkt*.

– *Blutinstinkt* ? demandai-je. Que signifie *blut* ?

– Le sang. *Blut*, c'est le sang, répondit une voix sur le côté.

C'est l'histoire de deux crapauds tapis dans un coin. Le courant est branché sur leur corps. Ils tressaillent, le sang se met à circuler dans leurs veines sclérosées. Le sang arrive au cerveau et emplit

les cellules sensibles à la musique, celle que l'on ne peut entendre, ressentir, retenir que si on a le *blutinstinkt*. Or elles l'ont, cet instinct. L'une dit à l'autre :

– C'est ça, Margot.

– Oui, répondit Margot, c'est notre musique et c'est notre heure.

Dans cette conversation les mots sont peu nombreux, on peut les compter sur les doigts de la main. Mais le sang arrive au cerveau et un roulement de tambour emplit les cellules. Certaines cellules écoutent, d'autres pensent. La tête ne peut pas dormir. Cette nuit, deux têtes veillent, leurs mâchoires psalmodient une prière. Seigneur, dans ton immense bonté, fais en sorte que l'aube vienne. Et l'aube se lève. Nous sommes le 11 septembre 1961. Lundi.

Deux femmes s'enfuient de la maison de retraite de Szczytno.

Personne ne s'en aperçoit.

Augusta est la plus âgée, Margot la plus jeune. Comme Augusta ne peut pas se tenir droite, Margot la soutient pour qu'elles marchent la tête haute toutes les deux. Souvent, Augusta s'essouffle, alors elle s'arrête. Elle entend de nouveau la musique, mais elle halète. Elles s'arrêtent et Augusta attend la goutte d'énergie qui lui donnera la force de parcourir dix ou, mieux encore, vingt mètres de plus.

Augusta Bruzjus, née en 1876. « Monsieur, me dit-elle, regarde-moi. Mon esprit est clair, à l'intérieur tout est bon. Les poumons et le cœur sont bons tout à fait. Elle, elle est plus jeune, mais elle a un *rheumatismus*. »

Elle, c'est Margot, sa fille. Augusta l'a mise au monde en 1903. Margot est bien charpentée. Elle a travaillé pendant dix ans dans un tribunal. « Elle jugeait les Polonais ? » demandé-je. « Elle ne jugeait personne, elle faisait la sténographie. »

La goutte d'énergie monte à l'intérieur du corps sain d'Augusta, elles poursuivent leur route. À midi, elles sont à la gare. Elles achètent les billets.

– Deux billets pour Taubus, dit Augusta.

– La caissière a nous bien regardées. Elle ne savait pas encore où se trouve Taubus. On a dû lui expliquer qu'à Olecko aller nous voulions. Puis elle a regardé que notre argent était tout vert.

C'était à cause du *Schimmel*, de la moisissure. Pendant dix ans cet argent pour les billets à Taubus j'avais de côté mis.

Munies de leurs titres de transport, elles partent pour Olecko. Le beau paysage de Mazurie défile derrière les vitres du wagon en se fondant dans la pluie et le brouillard. Il y a beaucoup de voyageurs dans le train, dans les gares, sur les routes. Que savent-ils du *blutinstinkt* ? Ce n'est pas leur affaire. Elles sont les seules à avoir dans le sang tout ce qu'il faut pour entendre la musique. Alors l'une dit à l'autre :

– C'est ça !

Et l'autre répond :

– Oui.

Quatre mots, on peut les compter sur les doigts de la main. Mais ils sont décisifs : le roulement du tambour résonne dans leurs cellules, le hurlement des chars vrille douloureusement leur cerveau, l'eau tinte dans le seau, ils ont soif, ils doivent boire. Les deux vieilles femmes s'en vont tâter des gorges polonaises. Deux vieilles femmes dans un train pour Olecko. Elles ont besoin d'aide, elles ont besoin de protection. Des femmes aux cheveux gris, voûtées, voyageant seules. Peut-être l'un de ces messieurs va-t-il leur céder sa place ? Faut-il fermer la vitre ? Elle peut rester ouverte. Vous allez loin ? À Taubus, dit Margot. À Olecko, rectifie Augusta. Rendre visite à votre famille ?

Elles se taisent. À quoi bon dire qu'elles s'en vont récupérer leurs deux maisons ? Ces deux maisons furent construites par son mari, Bruzius, le plus grand boucher-charcutier de Taubus, nous dira Augusta par la suite. Ils possédaient trois mille arpents de terre. Ils employaient cent valets de ferme polonais. Un jour, son mari attela la calèche et partit. La calèche heurta une grosse pierre. Il tomba entre les deux chevaux et mourut, lui laissant la terre, les maisons, les valets et Margot. L'État polonais prit la terre et les maisons. Les valets de ferme partirent d'eux-mêmes. Margot resta. Elle et Margot voulaient gagner Essen, avec le premier transport, mais Margot attrapa ce *rheumatismus*. Elles restèrent longtemps à l'hôpital de Szczytno. Elles allèrent ensuite dans la maison de retraite. Là-bas, il y a toujours du bruit, dans cette maison de retraite. Le dimanche aussi, il y a du bruit, mais plus tard, tout s'éloigna et elles entendirent ces voix.

– C'est ça ! déclare Augusta.

– Oui, répond Margot, c'est notre musique et c'est notre heure.

Ainsi partirent-elles à Olecko. De la gare, elles rejoignirent la place du marché où se trouvaient leurs maisons. Deux grandes maisons en pierre. D'emblée, elles surent qu'il manquait un élément : la musique n'était pas entrée dans la ville avec elles. Le roulement du tambour, le grondement des canons non plus. La ville d'Olecko était silencieuse, ensommeillée, pluvieuse. Les gens vivaient ici comme partout dans le monde. Ils vaquaient à leurs petites occupations pour gagner leur petit argent. Les paysans achetaient des clous, les enfants revenaient de l'école, les fonctionnaires buvaient un thé froid et léger. Ce n'était pas l'air de la chanson. Ce n'était pas de la musique.

Augusta et Margot frappèrent aux portes. Plus tard, elles racontèrent qu'un garçon vint leur ouvrir. Pensant qu'elles faisaient l'aumône, il leur dit : « Je n'ai pas de monnaie. » Et il montra d'autres maisons. Elles allèrent de porte en porte, ces deux femmes aux cheveux gris qui avaient besoin d'aide et de protection. À chaque porte, elles répétaient leur message. Désormais, c'est l'État allemand. Sortez d'ici ! Partez d'ici ! Mes fils vont arriver. Elles prononçaient ces mots en allemand, les gens ne comprenaient pas. Parfois, un voisin faisait un clin d'œil à un autre voisin : elles sont toquées. Une attitude fréquente chez les gens : ils ne savent pas écouter l'autre jusqu'au bout. Ils prêtent l'oreille à une dizaine de mots sans patienter jusqu'au point final. La phrase interrompue en son milieu semble insensée et ils disent aussitôt : « Il est toqué. »

Or elles n'étaient pas toquées. J'ai longuement conversé avec elles. Augusta avait raison – son esprit était clair. Seulement la nuit, à Szczytno, elles descendaient au foyer où trônait un poste de radio flambant neuf. Elles parcouraient les ondes en tournant le bouton. Le petit œil magique clignotait nerveusement. Les petites vieilles avaient ainsi capté Adenauer. L'oreille collée au haut-parleur, elles l'avaient écouté, leurs cellules avaient résonné du roulement du tambour.

Elles restèrent trois jours à Olecko. La musique ne vint pas, les maisons, les arpents et les valets de ferme polonais ne leur furent

pas restitués. Elles allèrent déposer une plainte au Conseil populaire. Là-bas, on les prit également pour des toquées. On leur dit de retourner à Szczytno. Elles refusèrent, elles voulaient rester près d'Olecko. On leur donna de l'argent pour qu'elles achètent des billets, elles arrivèrent à Nowa Wieś, dans la région d'Elk, où se trouve la même maison de retraite qu'à Szczytno, sauf qu'elle n'est située qu'à cent kilomètres du lieu où Herr Bruzius, le plus grand boucher-charcutier de Taubus, engageait cent valets de ferme polonais.

Le soir est tombé, la pluie et le froid malmenaient la terre. Elles sont entrées dans la cantine en traînant dans leur sillage un ruisseau d'eau, de crépuscule, d'humilité et de fatigue. Nous étions assis sur un banc avec le directeur.

– Herr Führer..., a commencé Margot.

– Je ne comprends pas ! s'est écrié le directeur. En polonais !

Margot s'est rétractée : elle n'a plus voulu parler. Jusqu'à la fin de notre séjour, elle n'a plus prononcé un mot en polonais. Mais Augusta a parlé :

– Nous sommes arrivées à Olecko car nous avons pensé que c'était déjà un État allemand, après nous avons appris que c'était un État polonais. Mes maisons je voulais récupérer pour mes fils accueillir.

– Quels fils ? ai-je demandé.

En fait, elle avait quatre fils. Un sur le front ukrainien. Un autre sur le front syrien. Ces deux fils sont restés là-bas. Mais les deux autres sont en Allemagne de l'Ouest. Ils sont là-bas, ces fils. Ils vont venir ici faire la paix. Ils vont venir avec l'Amérique. Ils vont venir ici, ces fils.

Ses mots, pareils à des araignées velues, hantaient mon esprit. Je l'ai regardée – elle avait quatre-vingt-cinq ans, mais si elle avait dû danser la *Wiener blut*, elle aurait fait valser la poussière sur la place du marché d'Olecko. Margot était moins vigoureuse. Voûtée, édentée, la bouche molle. Elle avait les yeux exorbités et portait des verres sans monture, attachés à ses cheveux avec des rubans.

– Où sont vos affaires ? a demandé le directeur.

Elles ont tout laissé à Szczytno. Elles n'ont eu le temps de rien prendre, car elles voulaient arriver à temps à Olecko pour les accueillir, les deux fils qui devaient venir avec l'Amérique. Elles

ne veulent rien. Elles veulent seulement le gîte et le couvert, et demain elles iront à Olecko, car demain, leur heure sonnera peut-être. Et peut-être y aura-t-il la musique qui emplit le temps ?

Nous n'étions plus seuls, des gens s'étaient attroupés, l'oreille dressée. C'étaient des personnes âgées, les résidents de la maison de retraite. Ils avaient le visage flasque, le corps rabougri, l'esprit ankylosé. Ils passaient la journée assis à contempler la route où personne ne passait. Ou alors ils se regardaient et se mettaient à pleurer. Devenus sourds et aveugles, ils avaient perdu le goût et l'odorat. Mais ils n'avaient pas tout oublié. Les femmes étaient encore capables de prononcer le nom de leurs enfants tués à la guerre et les hommes se souvenaient de l'adresse de leur maison rasée par les obus. Maintenant ils se retrouvaient là, seuls et désemparés, car la guerre les avait rendus ainsi, la guerre qui plus d'une fois avait sillonné cette terre où il leur avait fallu vivre, procréer, travailler et mourir. Chacun avait un compte à présenter aux musiciens. Chacun aurait eu un mot à dire aux compositeurs de cette belle musique. Ces vieux savaient bien que les deux femmes n'étaient pas toquées. Ils connaissaient l'histoire des deux crapauds immobiles : le courant branché sur leur corps qui tressaillent, le sang qui se met à circuler dans les veines sclérosées et arrive au cerveau, le roulement du tambour qui emplit ses cellules.

Ils connaissaient tout cela par cœur. C'est pourquoi le vieillard en tête de l'attroupement déclara :

– Il faut les chasser !

Et les autres répétèrent à sa suite :

– Bien sûr qu'il faut les chasser.

Quelque chose était revenu, une particule du passé, mauvaise et maudite, avait refait surface et le sang afflua au visage blême des vieillards qui depuis longtemps avaient perdu la parole, qui depuis longtemps avaient cessé d'exprimer la moindre idée. Ils n'avaient toutefois plus la force de bouger. Ils restaient agglutinés, prononçant, de leurs mâchoires édentées, leur verdict, leur malédiction, leur désespoir engourdi. Mais peut-être n'était-ce pas un manque de force ? Peut-être était-ce plutôt une solidarité de l'âge, l'instinct d'une communauté qui a un pied dans la tombe, aveugle, hébétée et sourde, mais qui garde encore conscience ou

## LE DÉPART DE LA CINQUIÈME COLONNE

du moins qui sent encore qu'on ne peut pas mettre à la rue deux vieilles femmes, la nuit, sous la pluie et dans le froid.

Elles restèrent donc.

Le directeur annonça qu'une voiture serait mise à leur disposition le lendemain et qu'elles seraient ramenées à Szczytno. Elles ne dirent rien, dînèrent copieusement et allèrent se coucher, puis à la rosée du matin, elles s'enfuirent en se soutenant l'une l'autre, alertes et reposées, leurs cellules emplies du roulement du tambour.

## RÉCLAME POUR LA PÂTE DENTIFRICE

Le saxo poussa quelques jappements stridents et Marian Jesion s'écria : « Allez, les gars, on y va ! » Sur le sentier forestier plongé dans les ténèbres profondes, la grand-mère de Marian soupira dans un murmure tremblotant : « Seigneur ! » Si discordant qu'il soit, ce chœur à trois voix est gravé dans la pierre du village de Prutki, dans le district d'Elk.

Un bien joli bal, me racontèrent les filles de Prutki. L'orchestre était venu du chef-lieu de la voïévodie ! De la ville d'Olsztyn ! Deux autres personnes avaient débarqué avec les musiciens : un boute-en-train formidable chargé d'attribuer les numéros aux danseurs et une chanteuse crêpée à la mode, mais un peu trop maigrelette à leur goût. La caserne des pompiers avait été balayée, les fenêtres nettoyées. L'effet était très réussi : une lumière rouge et bleue se propageait dans la salle grâce aux décorations en papier crépon. Le mur droit de la salle des fêtes était azuré alors que le gauche flamboyait de pourpre. Les filles étaient alignées du côté bleu, les garçons du côté rouge. Ils étaient séparés par un espace bigarré, avec l'orchestre épinglé comme une broche au beau milieu, mais les jeunes gens se voyaient bien. Dans le village, il y avait quinze jeunes filles pour quatre jeunes gens. Les filles fixaient les garçons, raides comme des piquets dans leurs costumes de fête noirs avec un truc en matière plastique attaché sous le menton à l'aide d'un élastique – des messieurs gominés baignant dans les vapeurs de l'eau de Cologne « Derby » (Lechia, Poznań). Les garçons lorgnaient dans la direction des jeunes filles avec gravité, jugeant la qualité de leurs épingles à cheveux, de

leurs robes en nylon et de leurs bijoux tchèques tout en échafaudant les éternels mêmes plans dont ils remettaient la réalisation à plus tard.

Pour commencer, me racontèrent les jeunes filles, le saxophoniste d'Olsztyn interpréta un tube intitulée *24 000 baisers*. Après l'avoir écouté, Marian Jesion s'écria : « Allez les gars, on y va ! »

Mais personne ne broncha.

Un silence tendu s'installa.

Les quatre garçons flamboyaient dans le pourpre à gauche, les quinze filles blêmissaient dans l'azur à droite. Les raisons de cette tension silencieuse, vrillée par les jappements stridents du saxophoniste, étaient évidentes ; elles relevaient de l'arithmétique :  $15/4$  – un bon résultat pour un match de handball, mais un déséquilibre fatal pour un bal aussi sensationnel (un orchestre venu d'Olsztyn, un effet très réussi).

Le silence accablait les rouges, qui mûrissaient leur choix dans la concentration. Mais il accablait aussi les bleues dont l'espérance était aussi pesante que le silence des étoiles. Tous savaient que la vie au village allait dépendre de la tournure que prendraient les choses, aucun ne voulait donc se lancer à la légère. Pour finir, les quatre de gauche passèrent de l'autre côté et prononcèrent la formule consacrée à l'adresse de quatre bleues :

– On se la guinche, cette valse, oui ?

Purement rhétorique, le « oui » était là exclusivement pour donner à la phrase une cadence harmonieuse à la manière de Sienkiewicz. Si une jeune fille avait répondu « non », elle aurait été condamnée à passer le restant de ses jours dans la situation obscure de demoiselle. C'est pourquoi les quatre bleues répondirent en chœur : « Pour sûr », et les couples s'élancèrent sur la piste. Le saxophoniste de la voïévodie fit vibrer l'anche de son instrument doré et Marian hurla quelques mots. Il fallait que l'homme et son instrument jouent assez fort pour étouffer le murmure tremblotant de sa grand-mère qui, debout sur le sentier au cœur des ténèbres profondes, implorait le Seigneur : « Mon Dieu ! Pourquoi m'a-t-il fait cela ? »

Les quatre couples exécutèrent les premiers tours de piste. Ils étaient euclidiens, formels, précis, comme les mouvements éternels des planètes ou les voies orbitales des satellites. Celles qui

étaient restées sur la touche bleue les contemplant avec un mélange de jalousie et de défiance. Certaines comptaient encore sur la venue des soldats. Les soldats, toujours les mêmes, venaient d'Elk. Ils étaient véhiculés par Kazik, un petit freluquet brun, un caporal drôlement calé. Kazik avait lu beaucoup de livres et il avait vu sept cents films. Il notait chaque titre dans son agenda et les comptait tous les trois mois. D'ici la fin de son service militaire, il en aurait peut-être huit cents dans son carnet. Mais Kazik n'était pas très fidèle : il faisait la même déclaration à toutes les filles. « Mais que vous dit-il donc ? » demandai-je. Elles éclatèrent de rire et finirent par rapporter les propos de Kazik : « Ma belle ! Je vais boire les délices de toutes les cellules de ton corps. » Kazik était de Varsovie, c'est pour cela qu'il était si intelligent. Les soldats, eux, étaient dangereux ; c'étaient des têtes brûlées. Ils étaient en permission jusqu'à dix heures du soir mais voulaient tout régler en une heure. Pour eux, la contemplation, cela n'existait pas, d'emblée ils donnaient le tempo. Or dans la précipitation, une fille pouvait s'oublier et après, il ne lui restait plus que la mort. « Comment ça, la mort ? » demandai-je. « C'est logique. Que peut-elle faire après ? Il ne lui reste qu'à se tuer. Les gars de Prutki sont tout de même mieux, même s'ils ont le sang chaud, eux aussi. »

Le saxophone gargouilla la dernière phrase du tube et les couples mirent fin à leurs évolutions géométriques. Les quatre cavaliers sortirent derrière la caserne des pompiers, où ils récupérèrent une bouteille dans un buisson de genévrier. Ils l'avaient mise de côté exprès. C'était la coutume ici, m'expliquèrent les jeunes filles et c'était, d'ailleurs, une bonne coutume parce qu'après, les garçons étaient plus alertes. « Trop, c'est trop, mais un peu, c'est bien. » Les garçons revinrent sur le béton de la caserne, l'air ravagé, comme s'ils avaient accompli un effort surhumain. L'espérance, aussi pesante que le silence des étoiles, envahit de nouveau le cœur des jeunes filles.

L'orchestre de la voïévodie, qui était vraiment dans le vent, entonna une autre chanson en vogue, *Dayana*, et les veines du cou de la chanteuse maigrelette devinrent écarlates. Quatre autres filles furent conduites du mur au milieu de la piste, et le rouge mêlé au bleu vira superbement au violet. De nouveau, les couples

se mirent à tracer des cercles sur la piste au rythme de la chanson interprétée avec fougue par la chanteuse maigrelette.

C'est après ce morceau, me racontèrent les jeunes filles, que les garçons commencèrent à s'échauffer. Elles ignoraient d'où provenait ce bouillonnement ardent. Elles m'expliquèrent que, dans une fête, l'effet d'une bagarre n'était pas immédiat, il était plutôt décalé, il relevait de la métaphysique en quelque sorte : la bagarre était nécessaire pour le souvenir. Sans elle, en effet, le bal sombrerait dans l'oubli comme un caillou dans un lac et l'eau du temps le submergerait irrémédiablement. En soi, un bal était fait de bois et de paille, il était trop faible pour résister à l'épreuve du temps, tandis qu'une bagarre avait tout ce qu'il fallait pour rester dans la mémoire humaine : du sang, de la douleur, des regards pleins de haine, un cruel frisson de mort. De quoi nourrir pendant longtemps les ragots des villageois.

Pour la valse juste après la bagarre, les couples suivirent encore l'ordre imposé par le boute-en-train formidable qui attribuait les numéros. Ils passèrent devant l'orchestre d'un pas lent, comme pour la promenade du dimanche. C'était une tradition hebdomadaire, me racontèrent-elles. Le jeune homme commençait par venir chez la jeune fille et lui demandait : « Tu veux sortir avec moi ? » La jeune fille menait ensuite son cavalier à son père et le père discutait avec le jeune homme. Pour l'occasion, le prétendant décapsulait une petite bouteille parce que parler le gosier sec, c'est jeter des plumes aux quatre vents. Ensemble, ils convenaient des étapes de la promenade. Les jeunes gens traversaient le village du premier au dernier numéro et vice versa. Il était interdit d'aller au bois car c'était mal vu. Il arrivait que des propos soient échangés pendant ce parcours ingrat et pénible. « De quoi parlez-vous donc ? » demandé-je. Une fille répondit : « De ci de ça. » N'ayant pas le don de l'égyptologue capable, lui, de retracer l'histoire tumultueuse d'une dynastie à partir d'un hiéroglyphe, je ne pus déduire de sa réponse si ces conversations étaient intéressantes ou ennuyeuses.

D'après mes interlocutrices, leurs copines habitant des villages où le déséquilibre entre filles et garçons était moins important étaient plus chanceuses car elles pouvaient se permettre de faire les difficiles. Elles pouvaient minauder pour choisir un fiancé.

Lorsqu'un cavalier venait inviter une jeune fille à parcourir le village de long en large, la fille commençait par lui demander : « Tu as l'intention de partir à la ville ou tu veux rester à la ferme ? » S'il voulait rester à la ferme, la jeune fille l'envoyait balader. « Vas-y sans moi ! » Avec un garçon pareil, elle n'avait pas le moindre espoir de quitter le village, or elles voulaient toutes aller à la ville. « Pourquoi ? » demandé-je. « Parce qu'en ville il y a plein de cinémas et les gens ne font rien. – Oui mais la ville est dangereuse, rétorqué-je, les accidents y sont nombreux. – Parce que chez nous il n'y a pas d'accidents peut-être ? L'autre jour, en allant donner à manger aux poules, une fille a glissé et s'est cassé le bras. C'est un accident comme un autre ! »

Le boute-en-train formidable de la voïévodie distribua ses numéros. Tel un prestidigitateur, il sortit du néant un drapeau, qu'il accrocha à une hampe spéciale. L'orchestre joua l'hymne national, la chanteuse maigrelette se raidit sur l'estrade. C'était la dernière chanson de la soirée dansante, la fin des tours planétaires, le pourpre et l'azur avaient perdu leur portée métaphorique. Les portes de la caserne s'ouvrirent et quatre couples serrés les uns contre les autres s'engouffrèrent dans le tunnel de la nuit. Juste derrière, le groupe des vaincues, silencieuses et raides, leur emboîta le pas. Elles étaient onze à se retrouver exclues, jetées à la pâture de la solitude, de l'abandon et de la nuit, la nuit où la grand-mère de Marian Jesion, à bout de forces, était parvenue à murmurer sur un sentier forestier : « Seigneur, pourquoi lui ? »... avant de s'évanouir.

Une voiture de police conduisit alors la grand-mère dans une maison de retraite à Nowa Wieś, dans la région d'Elk.

Assise sur un banc, massant son genou perclus de rhumatismes, elle dit en zézayant : « Non, messieurs, il ne m'a pas mise à la porte, il a seulement dit : "Grand-mère quitte le village !" » En soi, cette phrase n'a rien d'effrayant. Elle semble plutôt sortir d'un abécédaire, elle est descriptive, narrative : Grand-mère quitte le village. Pourquoi a-t-il dit cela à sa grand-mère ? Elle réfléchit : « Parce que la chambre est petite, et mon petit-fils Marian Jesion va prendre femme, Messieurs. Il en a soudain éprouvé le besoin. »

Ainsi, ce soir-là, au moment où se déroulait le bal épatant avec ses effets très réussis, la grand-mère de Marian fut emportée dans

le tourbillon des ténèbres et partit vers l'inconnu. La grand-mère fut happée par les ténèbres et son petit-fils, Marian Jesion, le monsieur gominé, vêtu d'un costume de fête noir et baignant dans les vapeurs de l'eau de Cologne « Derby » (Lechia, Poznań) dansa sur un tube de la saison, sensationnel et endiablé, que le saxophoniste de la voïévodie jappa dans son instrument strident.

Et tout est pour le mieux.

Marian Jesion va apaiser son besoin impérieux. Quant à sa grand-mère, elle aura un toit offert par l'État et un plat de petits pois au lard offert par l'État également. Désormais, les choses vont changer : la maison des Jesion aura une bouche de moins à nourrir, les dépenses diminueront et Marian pourra satisfaire ses besoins et s'acheter une cravate en nylon à élastique. C'est, à n'en pas douter, le symbole de la modernité ; or à Prutki la modernité est très recherchée. Maintenant, m'expliquent les jeunes filles, les gens peuvent tout acheter : des voitures, des vélomoteurs, des canapés et des montres. Les gens se paient des radios, des costumes, de la vaisselle en cristal et des lave-linge. Tout à fait à l'aise avec moi désormais, les jeunes filles me racontent que certaines vont même jusqu'à voler pour satisfaire leur désir de consommation. Il n'y a qu'à regarder ce que font les cuisinières de la ferme d'État voisine : elles dérobent de la viande sur leur lieu de travail. Et elles sont futées avec ça ! Elles sortent des filets et des bajoues de porc dans des seaux pleins d'eau usagée. Puis elles rincent les pièces de viande au puits et les habitants du village n'ont plus qu'à venir faire leurs emplettes. C'est ainsi que, quand il fait beau le dimanche, les petites futées parent leurs poitrines généreuses de riches corsages en mousseline azurée.

– Savez-vous que le vol est un péché ? demandé-je.

Les charmantes jeunes filles de Prutki me rient au nez, mais ce n'est pas un rire spontané, argentin, éclatant, c'est plutôt un rire grotesque, une grimace de clown ; leurs lèvres s'étirent d'une oreille à l'autre, hermétiquement serrées, et leurs entrailles sont secouées de spasmes hystériques. Elles ne peuvent rire autrement car elles n'ont plus de dents ou, pour être plus exact, leurs dents sont rares, écartées, irrégulières, comme les pieux vermoulus d'une vieille barrière forestière.

En vrai malotru, je demande à mes interlocutrices :

– Les filles, pourquoi ne vous brossez-vous pas les dents ?

Quelle question ! Personne à Prutki ne se brosse les dents. Les habitants du village mastiquent leurs filets de porc avec leurs gencives édentées, et comme des petits vieux, les garçons mâchouillent leur concombre à la saumure après avoir lampé un verre de tord-boyau. Les garçons de Prutki se paient des vélomoteurs et les filles des combinaisons en organdi qui leur coûtent les yeux de la tête. Aussi, personne n'a les moyens de s'offrir un tube de pâte dentifrice « Odonto » (Lechia, Poznań) à trois zlotys et cinq centimes.

D'abord, je me suis dit que cela vaudrait la peine de lancer une campagne pour faire baisser le prix de vente de la pâte dentifrice de cinq centimes car ces quelques sous éviteraient peut-être aux habitants de Prutki, contraints de s'acheter des services en cristal, de ruiner leur budget. Mon projet, j'en suis sûr, rallierait une cohorte de partisans et trouverait un écho favorable au ministère ; les fonctionnaires seraient émus et ces cinq centimes de trop seraient supprimés une bonne fois pour toutes.

Mais après, j'ai suivi un autre raisonnement. Si elles ne se brossent pas les dents et si l'idée même de se les brosse ne leur est jamais venue à l'esprit, il y a peu de chances qu'elles s'intéressent aux 3,05 zł. que coûte la pâte dentifrice « Odonto » (Lechia, Poznań), ou qu'elles s'interrogent sur ces cinq centimes malvenus ajoutés à la somme ronde de trois zlotys. Le principe d'hygiène n'est tout simplement pas respecté ici parce que les habitants de Prutki n'en ont jamais entendu parler, et il n'est venu spontanément à l'idée de personne, dans le village de Prutki, de se brosser les dents.

C'est là toute la vérité.

Une vérité qui se résume à cela : danser sur les derniers airs en vogue, se casser la figure en vélomoteur, se payer des téléviseurs, des machines à coudre électriques et des rideaux dans le style de maître Picasso, idolâtrer un débile de la voïévodie chargé d'attribuer des numéros, chasser du village une vieille femme malade, se taper sur la gueule dans une haine écumante et ne jamais se laver les dents.

Tout à mes réflexions et emporté par mon idéalisme, je me suis pris à rêver. J'ai rêvé que toutes les trois chansons diffusées à la

## RÉCLAME POUR LA PÂTE DENTIFRICE

radio, une speakerine pourrait glisser quelques mots sur les dents, justement, et expliquer qu'il faut d'abord étaler la pâte sur la brosse puis la déplacer sur l'émail dans un mouvement circulaire ; qu'il faut ensuite recracher la pâte et non pas l'avaler. Je me suis dit aussi qu'avec un peu d'espoir, le prix d'un tube descendrait à trois zlotys. J'ai rêvé aussi que, juste après avoir traité de questions patriotiques cruciales, l'instructeur de district animant les réunions du parti demanderait, malgré lui et tout à fait en marge : « Camarades, où en êtes-vous avec vos dents ? Les brossez-vous, oui ou non ? »

Pratki importe des voitures et des cravates en nylon, des cor-sages en mousseline et des canapés gigantesques, mais personne ne s'est jamais soucié d'inculquer à ses habitants des notions élémentaires relevant d'une culture tout aussi élémentaire.

Personne ne leur a jamais appris qu'il y avait les grands-mères et qu'il y avait les dents.

Des sujets qui peuvent paraître très éloignés, mais au fond, pas tant que ça.

## LA DUNE

C'est Trofim qui découvrit la Dune.

En 59, au district, un monsieur important lui demanda : « Vous êtes capable de surveiller ? » Trofim réfléchit : « Pourquoi pas ? » Le monsieur important dit alors : « Qu'il y aille ! » Trofim fut emmené sur place en charrette. Il s'arrêta dans la cour, regarda autour de lui.

Le monde qui l'entourait était à l'abandon.

Des mauvaises herbes, des machines rongées par la rouille, des portes dégonnées. Le ciel est beau, mais la terre est ingrate, dut-il penser, car telle était sa philosophie. Il emprunta un sentier jusqu'au lac et tomba sur la Dune. Le vent effleurait le sable, le sable frémissait et chantait. Trofim tendit l'oreille à la musique.

Quand elle s'immisce dans la solitude, la musique soulage la douleur de l'homme.

Après m'être grillé une petite cigarette, je me suis dit que j'allais rester. Il y avait un cheval, je lui ai donné à manger. J'ai fait un peu de ménage, mais je ne pouvais pas en faire trop car j'ai un bras paralysé.

Après, ils ont envoyé Rysiek. D'où sors-tu ? a demandé Trofim. D'un accident, a répondu Rysiek. Un trou dans le front, huit fractures. Ça va me revenir, Monsieur le rédacteur, même si je ne peux pas réfléchir car j'ai la tête qui grésille. Je me souviens que j'avais une femme et que j'avais un cyclomoteur. Je buvais sec à l'époque. Quand j'étais complètement bourré, ma femme me traînait jusqu'au cyclomoteur et disait : Allez, vas-y ! Je dessoûlais toujours en roulant. Mais la dernière fois, je ne sais pas ce qui

s'est passé. Je suis resté à l'hôpital deux mois sans reprendre connaissance.

Trente-cinq années de sa vie se sont ainsi envolées. Si Rysiek devait mourir à l'âge de soixante ans environ, il partirait tourmenté à l'idée de quitter le monde dans la peau d'un jeune homme de vingt-cinq ans ayant encore l'avenir devant lui. Une mort pareille est particulièrement pénible ; aux yeux de Trofim le mystique, ce serait un véritable châtement pour la vie pécheresse de Rysiek, car dès l'instant où Dieu ouvre le compte des peines, il les applique scrupuleusement du début à la fin. Rysiek a gardé une séquelle de son accident : il voit tout en double – deux visages, deux femmes, deux écuelles de bortsch. C'est beau de penser que Rysiek voit deux lunes comme Mickiewicz dans son poème sur le lac Świtez. Rysiek a un don pour réparer les montres. Les gens des environs lui apportent de vieux coucous et Rysiek les répare le soir. Il pose devant lui la montre inerte et impuissante, qui finit toujours par refaire tic-tac. Penché sur le mécanisme, Rysiek écoute le courant du temps s'écouler à travers lui, semblable à une rivière invisible baignant des roches souterraines. Tu étais peut-être horloger ? cherche à savoir Trofim. C'est possible, répond Rysiek avec hésitation. Tout est tellement incertain.

Le troisième homme de la Dune est Sienkiewicz. La Dune se trouvant au bout du monde, à la milice on a pensé que le grand-père ne s'enfuirait pas de là-bas. À soixante-dix piges tassées, Sienkiewicz s'adonne à la mendicité. Mais c'est un Rockfeller dans l'âme, un capitaliste forcené. Et avec ça un vrai roublard ! Les lamentations sur le parvis des églises, très peu pour lui ! Il préfère aller de village en village en racontant que sa maison a brûlé. Le spectre de l'incendie frappe davantage l'imagination. Sienkiewicz met ainsi plein de sous de côté. Il s'arrange toujours pour que la fin de son parcours tombe sur une ville de voïévodie. Il se fait alors pincer par la milice, qui le reconduit en voiture jusqu'à la Dune. Cela permet au grand-père d'économiser sur les transports, et Edek le Militant dépose l'argent gagné sur le livret de Caisse d'épargne de Sienkiewicz. J'ai demandé à ce dernier de me montrer son livret : il a 9 365 zlotys et 15 grosz d'économies.

– Un vrai grippe-sous ! dit Trofim. Il n'en a jamais assez.

La vie les a acculés à la terre. Le monde perdait ses couleurs, les chardons foisonnaient, le sable chantait dans la Dune, la Dune qui a pour sœurs le Sahara et le désert de Gobi. Personne n'est jamais allé du Sahara à la Dune, chez Trofim. C'est la preuve de l'immensité du monde. Quelque part sur Terre s'étendent des champs de tulipes, et l'amour est donné aux hommes. Trofim n'a pas connu l'amour, le vieux Sienkiewicz non plus. Il se peut que Rysiek l'ait connu, mais derrière lui il ne voit que les ténèbres. Dans les ténèbres se tient une femme, mais ce n'est pas pareil.

Aucun d'eux ne sait ce qu'il verrait s'il se trouvait loin de la Dune. Trofim est allé à Mława, Sienkiewicz à Olsztyn et à Białystok. Celui qui est allé le plus loin est Rysiek, mais on ne revient pas de ce monde avec de la mémoire. Voilà pour Trofim, pour Sienkiewicz et pour Rysiek. Le monde va à toute allure, il bat des records, il file vers les étoiles avec des fusées. Mais que quelqu'un vienne jeter un œil à la Dune ! Que quelqu'un vienne voir le cheval crever, les portes voler de leurs gonds ! Peut-être se trouvera-t-il un homme pour arriver jusqu'ici et pour y réfléchir ? Peut-être cet homme réussira-t-il à remuer la tête puis à remuer les mains ?

Au printemps, Rysiek a allumé un feu. Deux hommes se sont approchés. L'un d'eux était Edek le Militant, l'autre Lipko le Cocher. À présent ils étaient cinq, et ils sont restés à cinq.

– Quels gredins ! fulmine Edek en clouant des planches sur le toit.

– Quels gredins ! fulmine Lipko en rafistolant les auges.

Le tracteur laboure le champ, Rysiek répare les machines. La Terre tourne, passant du jour à la nuit, mais pour eux le temps se brouille dans un labeur éperdu. L'homme lit une histoire dans des livres, il en porte une autre dans sa chair. L'histoire de cette exploitation est justement entrée dans leur chair. Et elle est simple. Une petite exploitation agricole d'État abandonnée dans les bois de la région d'Elk – quarante-six hectares – et ravagée cinq années durant par des rustres ivrognes. Finalement la bande de voyous s'est fait coffrer. Mais plus personne ne voulait venir s'installer sur la Dune. Aussi l'administration du district y a-t-elle regroupé des hommes qui s'en fichaient, des hommes qui

n'avaient pas eu de chance dans leur vie, des hommes qui n'avaient plus rien à perdre.

Lipko en faisait partie. Oh la la ! monsieur le rédacteur, le bétail, c'est mon fort ! Je m'occupais des chevaux chez Wecel, la plus grande écurie de Varsovie avant la Première Guerre. Nos bêtes promenaient des gens connus. Des petites actrices, je ne vous dis pas ! Aujourd'hui, Lipko ne peut plus qu'en rire. Le seul besoin qu'il éprouve désormais, c'est de vider un petit verre le matin. Pour le salut de son âme, comme il dit. Car depuis la guerre, Lipko est porcher, ce qui explique que toute sa personne baigne dans l'odeur des cochons, comme il se plaît à le répéter. Ses vêtements en sont imprégnés et son corps aussi. Ce petit verre est donc nécessaire car il emplit aussi une fonction métaphysique. Lipko aime les porcs. Cela pourrait passer pour de l'humour. Mais pourquoi en fin de compte ? Peut-être n'est-ce pas si drôle qu'un homme ayant traversé la vie et rencontré des milliers de gens finisse par donner son cœur à des pourceaux.

Le vieux appelle Edek par son prénom alors que les autres sont obligés de dire « monsieur le directeur ». Le cocher est fier de son chef. Il ira loin, dit-il avec enthousiasme en faisant une moue d'admiration pour l'échelon élevé qu'Edek atteindra assurément. Edek est un garçon en or. Il est né en 1931. Il est obstiné, combattif, un peu frimeur. Il aime exceller, comme il le dit quand il fait le bilan de son travail : là, nous aurions pu exceller mais nous avons échoué. Edek a pris en main les quatre marginaux, il a semé des graines et maintenant il attend la moisson. Il court sans arrêt, il va dans les champs, il s'occupe de la gestion. Oh la la ! Quelle énergie ! Quelle énergie ! s'exclame Lipko, ébahi. Edek est un homme de principes. Il critique le capitalisme de Sienkiewicz, l'opportunisme confus de Rysiek et les penchants religieux de Trofim. Laisse Trofim en paix, lui explique Rysiek, il est malade. Ce qui est vrai, car Trofim est épileptique. Juste après la guerre, un soldat dormait dans sa chambre. Au petit matin, un bandit a fait irruption. Le soldat et le bandit ont dégainé leurs armes alors que le petit Trofim se tenait entre eux, à hauteur des canons. Ce fut un coup de trop pour lui, explique-t-il. Depuis, il fait des crises. Il est sombre, soumis, il se fige sur la route, reste planté une bonne heure, repart, fait demi-tour, puis s'assoit et pleure. Si

on lui donne une cigarette, il la fume, mais il court aussitôt au magasin pour acheter un paquet. Je n'ai pas voulu prendre le paquet. Prends-le, dit-il, ne refuse pas sinon je vais me couvrir d'écume. Je l'ai donc pris de peur qu'il ne fasse une crise. Dostoïevski recherchait des personnages comme Trofim. Trofim, as-tu lu Dostoïevski ? lui ai-je demandé un jour. Non, il ne l'a pas lu car les livres lui donnent la migraine. Trofim n'a que vingt-six ans et cette pensée me donne le tournis.

Il continue d'aller à la Dune.

La corde du vent effleure le sable, le sable frémit et chante.

Il tend l'oreille à cette musique, la musique soulage sa douleur.

Le seigle donnait des épis lourds, les pommes de terre poussaient sans doryphores. Les temps étaient devenus favorables, Edek évaluait la récolte. Et soudain survint cet accident avec Mongol. Trofim était parti à Elk avec Mongol pour récupérer la pelleuse. La pelleuse se trouvait à l'entrepôt. Là-bas, Trofim fut pris de spasmes, il resta allongé trois heures sans connaissance. Mais Mongol était un cheval consciencieux et autonome. Il avait l'habitude d'attendre deux heures. Puis il repartait tout seul en trottant vers la Dune. C'est ce qui se passa ce jour-là. Dans l'obscurité du soir tombant, il prit la route à travers la forêt avec son attelage. Un camion surgit au détour d'un virage. Mongol fut aveuglé par les phares. Il périt probablement de la double mort que connaissent les hommes mais qui épargne généralement les animaux. Il fut d'abord tué par la lumière, inexorablement frappé par elle. Comme la voie de la vie lui était confisquée, il lui resta celle de la mort. Il l'accepta, vaincu et impuissant. Ainsi, pour Mongol, ce ne fut pas la vie qui alla vers la mort, mais la mort qui devança la mort.

Comme la faute était du côté de la Dune, il fallut racheter un cheval, mais l'exploitation n'en avait pas les moyens. C'était la pleine période des moissons, la ferme était menacée de faillite. Edek tenta d'emprunter de l'argent à Sienkiewicz. Ils firent pression sur le grand-père, mais le grand-père répondit : non.

Ils convoquèrent alors un tribunal.

Ils jugèrent Sienkiewicz de nuit.

Le vieux était allongé sur son lit, le visage tourné vers le mur, la tête recouverte d'une pelisse en peau de mouton. Autour de la

table siégeaient Trofim, pâle comme un linge, Lipko le Cocher, Edek Le Militant et Rysiek le Bigleux, qui réparait une montre.

– Tu ne sortiras pas vivant d’ici, déclara Lipko.

Trofim tenta de calmer le jeu :

– L’homme n’est que faiblesse, dit-il, prenez le cas de Judas !

– Sienkiewicz n’est pas faible, contesta Edek, c’est un koulak indécrottable.

Rysiek ne se prononça pas : penché, il tendait l’oreille à la montre. La montre était silencieuse, le temps s’était arrêté dans la roue dentée du mécanisme.

– Vous pensez que c’est un homme, camarade ? me demanda Edek.

Je fis une mine ahurie. Comment répondre à une question pareille ?

– Sienkiewicz, demandai-je, votre maman vous a-t-elle nourri au sein ?

– C’est ce qu’on raconte, répondit-il.

– Et ensuite, de quoi vous a-t-elle nourri ?

– D’épluchures.

– Et vous souvenez-vous de ce que votre maman vous disait ?

Il se retourna. Une odeur de mouton étouffante envahit la pièce.

– Oui, je m’en souviens.

– De quoi vous souvenez-vous ?

– Je disais : pourquoi me donne-t-on des épluchures, je ne suis pas un cochonnet, je suis un homme. Et ma mère me disait : quand tu seras aussi riche que M. Kozanecki, tu seras un homme.

La lueur jaune de la lampe vacillait, projetant des ombres sur les murs. Le courant du temps se mit à murmurer dans la montre de Rysiek.

Je me dis que ce bonhomme avec son froc retenu par une ficelle à son bedon crasseux avait alors tout compris.

Du moins avait-il compris deux choses : la première – qu’il existe une différence entre l’homme et l’animal.

La seconde – que c’est la richesse qui fait la différence.

Mais de quelle richesse s’agit-il ? On pourrait citer l’exemple du pauvre Cézanne, qui était un grand homme. Ou encore celui de Balzac, qui croulait sous les dettes. Ou encore celui de Marx.

## LE BUSH À LA POLONAISE

Mais Sienkiewicz ne comprend pas ces distinctions et peut-être ne peut-il pas les comprendre. Les années passées dans un gourbi comme valet de ferme, les vagabondages de mendiant l'ont peut-être empêché de comprendre. Après la guerre, il fut pris en charge par l'assistance publique : lavé, nourri, blanchi. Désormais il se disait : maintenant que j'ai le minimum, je peux tenter ma chance.

Notre homme veut être un homme au moins une fois dans sa vie. Voilà soixante-dix ans qu'il attend ce moment. Puis il compte : j'ai 9 365 zlotys et 15 grosz. Suis-je un homme ? demande-t-il dans l'espoir d'une réponse.

– Laissez-le, ai-je dit, je finirai bien par dégoter le fric au district.

Une semaine après, Lipko revenait avec un nouveau cheval. Ce n'était pas la même bête, expliqua-t-il, mais il lustra patiemment la bête et la baptisa de nouveau Mongol.

Mongol II tirait la faucheuse. Hue ! Dia ! criait Lipko comme un mineur attelé à un wagonnet. Le champ de seigle s'étirait jusqu'à la Dune.

Trofim était assis sur la Dune.

Le vent effleurait le sable, le sable frémissait et chantait.

Maintenant le blé et la faucheuse chantaient en chœur. Le monde s'était éclairci comme au premier jour de la création. La récolte était tardive, c'était le mois d'août de l'été 1961. Il ne se passait apparemment rien à cette époque. La Pologne était en paix. L'Europe était en paix. Cinq hommes avaient sauvé un lopin de terre. J'ai vu des paysans sauver des plantations de la jungle en Afrique. La Terre est immense, personne n'est jamais allé du Sahara à la Dune, chez Trofim. Chacun sait comment va le monde : tout peut arriver. Et c'est arrivé à la Dune : en sauvant leur terre, cinq hommes ont sauvé leur vie. Que pouvaient-ils espérer ? Essayer une fois encore. Tenter leur chance une fois de plus. Et cette chance leur fut donnée. C'est bien, dit Rysiek, qu'elle nous ait été donnée. Et que cela ait marché.

## LE GRAND LANCER

Il est toujours le premier. Le jeune homme au pull-over gris est le premier, et par conséquent il doit attendre. Il s'assoit sous un arbre, pose sa tête fatiguée sur ses genoux, mâchonne paresseusement un brin d'herbe. Le terrain de sport est vide : une pelouse rectangulaire sertie dans l'ovale d'une piste. Le supporter en pull-over attend.

Le supporter ne s'anime même pas quand Piątkowski arrive. À présent, il observe le rituel de l'entraînement. Il regarde la silhouette de l'athlète se tendre avant le lancer, puis le disque se libérer de sa main et s'élancer dans un vol rectiligne et élégant pour retomber et se tapir dans l'herbe. Le mouvement du bras, le vol et la chute du disque vont se répéter une heure durant, invariablement, avec monotonie. Le jeune homme en pull-over reste immobile, il a l'air crispé, ses yeux sont attentifs.

– On peut y aller ! De toute façon, c'est toujours la même chose, lui dis-je.

– Non, non. Attendons ! Il va y avoir un grand lancer.

Je reste donc, nous restons tous les deux et d'autres spectateurs arrivées entre-temps restent aussi pour assister à ce lancer qui sera sûrement grand, un lancer de soixante mètres. Nous l'attendons car nous attendons toujours qu'arrive quelque chose de grand, d'extraordinaire et de merveilleux, quelque chose qui nous emplisse de joie et de fierté, qui nous rappelle que dans la vie il existe autre chose que des bureaux qui ouvrent et ferment toujours à la même heure, autre chose que la drague, les coups bas, les étreintes sans amour, les pannes de production dues à une

mauvaise coopération, les chansons de Rinaldo Baliński, la vodka renversée sur la table.

Le terrain de sport offre pourtant un spectacle banal, celui d'un labeur acharné, d'un entraînement dans les tons gris, d'un train-train qui nous agace et nous tourmente sans que l'on n'y puisse rien. Le supporter en pull-over commence à s'impatisser, le disque dessine un arc court, trop court. Quand va donc se produire le grand lancer, celui de soixante mètres ?

Nous regardons Piątkowski. Calme, presque nonchalant, cette force de la nature lance le disque puis, d'un pas lent, comme s'il se promenait, il part à sa recherche, le récupère et le relance sans effort, sans cette tension qui nous semble indispensable à l'accomplissement d'un grand lancer. Un spectateur sur le côté affirme qu'il affine son style, qu'il ne travaille pas la longueur mais la technique. Quand on a été champion du monde, la technique doit être soignée. Mais le gars en pull-over attend ; il va bien finir par être récompensé de son attente... Que peut bien représenter un tel lancer pour Piątkowski ?

Mais non, rien à faire ! Le disque ne vole pas, il est posé sur la piste, le champion se rhabille et, d'un pas lourd, le dos légèrement voûté, il s'éloigne, le rituel est terminé. Il ne reste que l'entraîneur, assis là depuis le début sans que personne ne l'ait remarqué. Les spectateurs se regroupent autour de lui. Nous les rejoignons. Nous l'entendons dire que justement les deux derniers lancers ont atteint soixante mètres. Il a donc réussi ! Et nous ne l'avons même pas remarqué ! Le supporter en pull-over est plein d'amertume, il pense que c'est une blague : est-il possible qu'ici aussi il y ait des coups tordus ? Non, il n'y a pas photo ! Les deux derniers lancers ont bien atteint soixante mètres, le record du monde a été incontestablement battu, dommage que ce soit lors d'un entraînement et non pas lors d'une compétition officielle. Le supporter est consolé, mais un peu seulement car il l'a vu sans l'avoir vu, il peut raconter qu'il l'a vu, mais lui-même sait que ce n'est pas vrai. Il se dirige vers le portail, probablement frustré, amer, silencieux et solitaire.

J'ai pitié de ce gars en pull-over. Je ne le connais pas, nous nous sommes seulement rencontrés plusieurs fois dans ce stade. Nous avons échangé quelques phrases. Je sais ce qui l'amène ici.

Il ne vient pas admirer Piątkowski. Ce qu'il veut regarder, c'est lui-même, l'homme qu'il n'est pas devenu. L'homme qu'il ne sera jamais. Car le supporter est l'un de ceux qui a raté sa chance à un moment donné. Non pas qu'un jour il ait entrepris quelque chose et qu'il ait échoué ; il n'a plutôt jamais saisi sa chance. C'est ce qu'il y a de pire car il en reste une amertume éternelle. Une amertume dont il est impossible de se débarrasser. Dans sa vie, l'homme a beaucoup d'occasions, mais la chance, elle, ne se présente qu'une seule fois. On peut la croiser et la gâcher. Le problème, c'est que rien ne permet de la détecter non plus. À l'instar de ce grand lancer : il a eu lieu, mais il nous a échappé.

Le supporter est confus quand il parle de son travail. Est-il caissier, chef de service, comptable ? Ou alors ne fait-il rien ? Il doit tout de même bien exercer l'un de ces milliers de métiers ternes qui n'offre pas la moindre étincelle de satisfaction. Bien que résigné à son existence anonyme, il tente de trouver, dans tout ce flot de dépit, le moment où il a commis une erreur. Mais s'agit-il vraiment d'une erreur ? Peut-être n'y a-t-il même pas eu d'erreur, car il ne s'est rien passé. Il ne s'est rien passé ? Pourquoi ? Quel est le jour où aurait dû se passer ce qui ne s'est jamais passé ?

Piątkowski, lui, a vécu ce jour. Il habitait à Konstanyń, dans la région de Łódź. Une petite ville sur laquelle il n'y a rien à raconter. Là-bas, il allait à l'école. Il avait quinze ans, c'était un garçon élancé et mince. Un jour, un camarade lui a donné un disque. Il s'est mis à le lancer. Depuis, il pratique ce sport, cela fait huit ans exactement. Entre-temps, il a passé son baccalauréat, il a fait son service militaire, maintenant il est étudiant à l'École centrale de planification et de statistiques. Un curriculum pareil à des milliers d'autres : études, travail. Mais ici, on est face à une vie façonnée par une passion dévorante, intransigeante, totale. Je lui ai demandé s'il n'a pas eu d'autres tentations, s'il n'a pas été l'objet d'autres passions, s'il n'a jamais voulu changer de profession, si ce morceau de métal et de bois en forme de cercle n'a pas fini par le lasser. Pas du tout ! Là-bas, à Konstanyń, cet adolescent de quinze ans s'est dit : « Voici exactement ce que je dois faire. C'est désormais ce que je ferai toujours. » Et il n'a pas changé de cap. « Je n'aime pas me disperser, me dit Piątkowski. Cela n'a pas de sens. Je pense que, parmi mille possibilités, il faut

en choisir une, s'y tenir et tout faire, tout donner, pour arriver au but. Sinon, après, on se reproche de ne pas avoir accompli ce que l'on aurait dû accomplir. »

Les succès remportés d'année en année le gênent, les ovations le mettent mal à l'aise, les applaudissements l'exaspèrent, il est même méfiant à leur égard : « Un homme porté au pinacle suscite toujours l'admiration. Mais dès lors que s'amorce la chute, les braves se taisent et tous les yeux se détournent de lui. Alors, c'est le vide. »

Il est toutefois trop absorbé par sa passion pour pénétrer le fonctionnement des réactions humaines. « Les années se sont bien enchaînées pour moi. J'ai progressé régulièrement. Quelle est ma motivation ? Je ne pense pas que ce soit seulement l'idée du record, c'est aussi la curiosité : quel résultat peut-on encore atteindre ? Que peut-on encore donner de soi ? Où se trouve la limite ? Le chemin est de plus en plus difficile. Mais c'est passionnant de se vaincre soi-même. D'essayer de dépasser celui que l'on est. C'est mon combat. »

Il ne fait aucun bilan, il ne se rappelle même pas exactement le jour où il a battu le record du monde. « Je ne connais pas tous les résultats que j'ai obtenus. Ce qui a été, ce que j'ai fait, ne m'intéresse plus. C'est ce qui se passe maintenant et plus encore ce qui se passera après qui me tient à cœur. Les progrès que je peux faire, les résultats qui n'existent pas encore, que je peux encore décrocher, voilà ce qui m'importe. »

Un homme en lutte avec la matière, en lutte avec lui-même : reste-t-il du temps et de l'espace pour gagner encore ? Des années d'entraînement solitaire, de compétitions et d'opiniâtreté ont façonné en lui l'instinct du combat. D'habitude, c'est un être flegmatique, il est même un peu apathique dans ses mouvements, il parle lentement. Il ignore les cafés, les distractions, il se tait aux réunions : la foule le met mal à l'aise. Mais dès qu'il se retrouve sur le stade, dès qu'il fait son apparition au fond de ce plateau bruyant et électrique, il s'anime et s'enflamme. Ses concurrents ne lui donnent pas le trac, leurs résultats ne l'émeuvent pas. Il reste impassible car il n'est venu ici que pour accomplir son propre résultat. Il est concentré, il ne pense qu'à ce qu'il doit faire ici, il vise une limite encore imperceptible, une limite qu'il peut

atteindre. « On dit que je suis un être serein, mais le lendemain d'une compétition, je suis incapable de faire quoi que ce soit, je suis abattu, je ne tiens pas en place. »

Sa carrière ne l'éblouit pas : « Il faut se faire à l'idée qu'on commencera à lancer de plus en plus mal. » Cette pensée ne le panique pas. Il se replacera dans la zone circulaire et avec un élan diabolique il lancera le disque en lui imprimant un mouvement rectiligne et élégant, conscient de la limite qu'il lui sera désormais impossible de dépasser.

Je repense au supporter en pull-over. À lui, aux jeunes de son âge que je rencontre partout. Postés au coin des rues, ils cherchent la bagarre d'un œil morne et, furieux de ne rien voir venir, ils finissent par se battre entre eux. Ou alors, assis devant un café froid, ils rabâchent un dialogue stérile :

– On s'embête !

– C'est vrai. On n'a rien d'autre à faire qu'à se balancer des gros mots.

Mais les grossièretés ne servent à rien. Ce n'est pas d'elles que jaillira un grand lancer. Ils achètent des journaux. Ils lisent des articles sur les compétitions de Piątkowski : « Merde alors ! Il en a de la chance, celui-là ! » Ils hochent la tête, ils fixent le plafond. « Ils ne comprennent pas le travail que cela exige, ils ne se rendent pas compte à quel point j'en ai bavé, dit Piątkowski. Il n'y avait pas de place pour autre chose. » Lui aussi a vingt-trois ans. La dernière fois que je suis allé chez lui, il bûchait ses maths.

Il y a un âge où l'homme veut absolument faire quelque chose de sa vie. Un âge où ce désir est plus important que tout le reste. Alors il cherche obstinément un modèle. Mais lequel choisir ? Piątkowski ou Tommy Steele, le chanteur de rock ? Peut-être suffit-il de bien calculer son coup, de s'immiscer dans un filon et tout sera « OK ». À quoi bon trimer ? Une chansonnette, un joli minois, des courbettes bien ciblées – n'est-ce pas suffisant ? Ce grand lancer, ne va-t-il pas nous échapper ? Dans une rue de Szczecin, j'ai vu des cinéastes tourner une scène avec des caméras et des projecteurs. Une foule de jeunes filles et de jeunes gens s'était attroupée autour d'eux. On ressentait une impatience fébrile : et si j'étais remarqué, si j'étais pris ! Chacun en brûlait d'envie ! Mais ils n'ont pris personne, vraiment personne, ils ont

## LE BUSH À LA POLONAISE

continué de filmer. La grisaille, les bancs mouillés et personne à qui casser la gueule !

Eh oui ! Nous avons dû louper le grand lancer une fois de plus !

– Ce n'est pas comme ça que ça marche, réplique Piątkowski en riant, quand je lui raconte cette histoire.

## DANKA

*À Andrzej Berkowicz*

J'ai commencé par le presbytère. J'ai frappé à une porte massive. La serrure a grincé, la clé a cliqueté, la poignée a enfin bougé. Lovale d'un visage concentré a émergé des ténèbres du vestibule.

– Je voudrais parler au curé.

– Vous êtes ?

– Je suis de la presse, je suis arrivé...

– J'imagine, bien sûr. Je comprends. Hélas, M. le curé n'est pas là. Je vous déçois, n'est-ce pas ? Vous comptiez sur des détails piquants ? Mon dieu, comme si tout cela était amusant !

– Quand le curé sera-t-il là ?

– Oh la la ! Cela ne dépend ni de vous ni de moi. La décision appartient à d'autres. De toute façon, rien ne sert de faire de la divination !

Le visage a plongé dans les ténèbres, de nouveau la clé a cliqueté, la serrure a grincé. Le presbytère se trouvait au bout d'une ruelle qui partait de la place du marché, tout près du lac, dans une nébuleuse d'érables et de chênes, une maison d'un étage à l'architecture simple et banale. À proximité, le clocher de l'église avec sa galerie et son clocher surplombait la cime des arbres. Une petite chaumière colorée était blottie au loin, toujours dans l'enceinte du presbytère. C'est là qu'ils avaient dû loger, me suis-je dit. Je me suis approché pour vérifier si les vitres de la maison étaient brisées. Elles l'étaient effectivement.

Je suis revenu dans la petite ville dont je tairai le nom. Le reportage expliquera les raisons de mon silence. Située au nord de la région de Bialystok, elle fait partie de ces multiples bourgades que tout le monde a vues au moins une fois dans sa vie. Elles se ressemblent toutes avec leur mine ensommeillée, burinée de plaques et de rides suintantes et leur place du marché où on a toujours l'impression d'être épié par un œil immobile et indiscret.

La place du marché est pavée, rectangulaire et vide. Il pleut. Le mois de juillet dégouline d'eau, les gens désespèrent de l'été. La petite ville tout entière dégouline d'eau – ses toits, ses ruelles, ses trottoirs. Les quelques arbres de la place sous lesquels se tient un jeune homme dégoulinent d'eau également. Il porte un blouson à grands carreaux, des jeans et des baskets usées. Il est planté là, sans rime ni raison, dans le seul but d'être là et de continuer à survivre tant bien que mal, telle une gondole de grand magasin d'État à qui la position verticale tient lieu de forme d'existence, de style de vie, de pose et de passe-temps.

- Vous êtes d'ici, jeune homme ? lui ai-je demandé.
- Plus maintenant, maintenant je suis de Varsovie.
- Vous êtes ici en vacances ?
- Affirmatif.

Nous sommes entrés dans l'auberge. Il y avait une salle de restaurant et un café. Un nuage de fumée tressé de rubans gris laineux était suspendu juste au-dessus du sol. Le garçon apporta du vin.

- De quoi on va causer ?

Je lui ai posé deux-trois questions sur l'affaire du presbytère. Peut-être était-il au courant ? Peut-être était-il présent ?

– Négatif ! m'a-t-il coupé. Quand j'ai débarqué de Varsovie, tout était déjà fini. À vrai dire, les gens ne veulent pas causer. Des potes m'ont raconté que les bonnes femmes y étaient allées. Maintenant, elle se retrouve à l'hôpital. À ce qu'il paraît, c'était une sacrée pièce. Des jambes de rêve, des pare-chocs exceptionnels, une bouche... elle avait tout ce qu'il faut. Des nénettes pareilles, ça existe, mais il faut les dégoter. Moi-même, j'en avais déniché une au printemps. Doux Jésus, elle était à croquer ! Elle venait de la rue Śniadeckich, vous connaissez cette rue ? C'est là qu'est mon lycée technique. Une même, seize ans au compteur,

mais délurée, je vous dis pas ! Quand j'ai le temps, je suis une vraie bête, mais bon, quand il faut étudier, laisse tomber ! Ne vous mêlez pas de cette affaire ! C'est seulement dommage pour la petite. Mais les gens ici ont perdu le nord. C'est pas étonnant.

Et il a conclu sa tirade par un conseil :

– Essayez de causer avec la chef du resto. Elle sait des choses.

Il s'est levé et est revenu en compagnie d'une femme, une matrone habillée de manière voyante et excentrique. Son visage n'était que poudre, fard et rouge à lèvres. Elle s'est assise, s'est accoudée à la table, a passé les doigts dans sa chevelure.

– Bien sûr que j'y suis allée, a-t-elle dit, c'est mon affaire qui m'y oblige. Personnellement, je n'y serais pas allée, mais j'ai été forcée à cause de mon affaire. Si j'avais refusé, les femmes auraient empêché leur mari de venir dans mon restaurant. J'aurais perdu ma clientèle et c'est l'hôtel de la ville qui l'aurait récupéré. L'hôtel a aussi un restaurant. Alors, quand elles ont commencé à se rassembler devant la maison en construction près des sapeurs-pompiers, j'ai laissé mon mari au café et j'y suis allée. Au début, il était prévu d'enlever le curé, mais il n'était pas là : il avait été convoqué à la curie. Alors, une femme a hurlé qu'il fallait aller à l'église et prier Dieu pour qu'il ne nous châtie pas à cause de l'offense commise dans sa sainte maison. Quand on est entrées – vous l'avez déjà vue, l'église ? –, on a aperçu la statue au beau milieu, avec un tas de copeaux autour. Elle était en bois et n'était pas terminée. Alors, on s'est toutes agenouillées, mais la vieille Sadowska s'est relevée et s'est exclamée : « Il faut la fendre avec une hache, la fendre et la brûler. Qu'elle disparaisse de notre vue ! » C'est ce qu'elle a crié. Et elle s'est précipitée vers la sculpture autour de laquelle traînaient toutes sortes de marteaux, de ciseaux à bois et une hache. Et hop ! Voilà qu'elle attrape la hache et prend son élan pour lui asséner un bon coup. J'en ai eu des frissons dans le dos. Elle a frappé une fois, mais Florkowa est accourue – la mère de celui qui travaille au moulin –, elle a saisi Sadowska par la main et lui a dit : « Jette cette hache ! Ne te risque pas à toucher la statue car elle est sainte ! » Sadowska s'est alors mise à gueuler : « Sainte ? C'est une putain, elle ne peut pas être sainte ! » En fait, ce qu'elle a crié était encore pire, mais je ne le répéterai pas, si vous voyez ce que je veux dire ! Alors Florkowa

s'est de nouveau adressée à elle : « Ne blasphème pas ! Sinon tu seras dévorée par les flammes de l'enfer, et nous avec, parce que t'avons laissé faire. » Sadowska s'est alors tournée vers nous, monsieur, nous étions toutes à genoux, nos jambes étaient plus lourdes que le plomb, tellement nous avons peur, et elle s'est alors mise à brailler : « Femmes, ne soyez pas aveugles et regardez bien ! Ne voyez-vous pas que c'est la putain, que c'est elle ! Que je sois rongée par les vers si ce n'est pas elle. » Je vais vous faire une confidence, monsieur, mais je vous demande de ne la répéter à personne car ce serait la fin pour moi. C'était elle : la tête, le visage, la silhouette, exactement pareils. C'était elle tout craché. Mais nous étions en proie à une telle frayeur, à une telle folie, qu'aucune n'a osé confirmer les paroles de Sadowska. Florkowa, elle, était debout et protégeait la statue. Elle a dit : « Il vous faudra me passer sur le corps, il vous faudra me passer sur le corps ! » C'était une journée magnifique, monsieur, pas comme aujourd'hui, mais l'église, elle, était grise et sombre, elle respirait la terreur et résonnait des cris des femmes. Sadowska était en pleurs, elle était dépitée, alors nous nous sommes enfuies dans la cour. Vous ne me croyez peut-être pas, monsieur, mais en sortant, nous voyons la fille venir de la petite maison et s'approcher du presbytère, Mère de Dieu ! J'ai beau être dans le coup pour tout ce qui touche la mode – j'ai été à la plage à Sopot et moi-même je m'habille hop-tout-dette –, mais je n'avais jamais vu une chose pareille, et les autres non plus. Avant, le moindre dévergondage mettait notre curé hors de lui. Il interdisait même aux filles de jouer au volley-ball, pour vous dire. Je me demande bien quelle mouche l'a piqué, notre curé. J'ai beau me creuser la cervelle, mais je n'y comprends que dalle. Bref, la fille approche, dans un costume de bain qu'on appelle « bikini ». Il suffit à un homme d'éternuer pour que tout s'envole. Vous savez bien, monsieur, que les femmes n'aiment pas dire du bien les unes des autres, mais moi, je ne suis pas vieux jeu et je dois avouer que la fille était un vrai bouton de rose. N'importe quel gars aurait vendu son âme au diable pour une créature pareille. Mon dieu, monsieur, si vous saviez ! Les femmes l'aperçoivent et se mettent à siffler. Si elle avait poursuivi sa route, il ne se serait peut-être rien passé. Si elle nous avait croisées un autre jour, il ne se serait peut-être rien

passé non plus, mais il a fallu que nous sortions justement de l'église où s'était déroulé le drame que je viens de vous raconter, chacune avait dans le cœur la terreur et l'amertume, chacune voulait s'en débarrasser. La fille s'est approchée et elle a demandé : « Vous cherchez quelqu'un ? » Alors Maciaszkowa s'est avancée et elle a dit : « Oui, toi, peste ! » Et vlan ! elle lui a balancé un coup de canne sur la tête car Maciaszkowa est boiteuse et elle marche avec une canne. Puis elle lui a donné un deuxième coup et encore un troisième. J'étais pétrifiée, monsieur, littéralement pétrifiée, j'avais un rideau noir devant les yeux et je me suis dit : « Que va-t-il se passer ? Que va-t-il se passer ? » Mes pensées tambourinaient contre l'intérieur de mon crâne comme une pie contre le creux d'un arbre. Elles la tabassaient, et moi je ne bronchais pas. Puis elles sont allées dans la maisonnette, elles ont brisé les vitres, elles ont sorti les vieux meubles et elles les ont cassés. Ils appartenaient pourtant au curé. À ce moment-là, j'ai vu Michał – c'est notre sacristain – accourir vers nous. J'ai prévenu les bonnes femmes en hurlant, et elles se sont tirées. Je les ai suivies. J'ai déjà déclaré à la milice qu'à cause de mon affaire j'étais obligée d'aller avec les gens. Je ne suis pas vieux jeu, mais je devais y aller.

Le poste de la milice se trouve aussi sur la place du marché, en face de l'auberge. De là, il est facile de voir l'état dans lequel les clients sortent du café. Et c'est vite fait de rapatrier un consommateur au poste, de l'autre côté de la place, où il dessoûlera et retrouvera l'équilibre sous les verrous. Le milicien de service est assis derrière une barrière et observe le marché. Il me dit :

– En général, c'est calme ici. Mais il y a eu un incident. Nous n'avions encore jamais connu...

– Justement, je voudrais avoir des détails, lui dis-je sans attendre qu'il finisse sa phrase.

Il sourit d'un air indécis car il ne veut pas parler sans l'aval de son supérieur. Une heure après, je fouille un dossier que je viens de recevoir des mains du chef. Ce dernier m'aide de bon gré, me propose des noms, me donne des adresses. Je furète dans les papiers éparpillés sur le bureau, j'en sors d'autres du dossier.

« [...] Je consigne que la première à être venue me voir est la cit. Helena Krakowiak, ma voisine, qui a signalé que cet outrage aux mœurs dépassait les bornes le dévergondage se répand autour

de nous le Seigneur Jésus lui-même a chassé les usuriers du temple nous montrant ainsi l'exemple. Elle a aussi consigné le fait que nous donnons de l'argent sur un plateau pour les enfants en leur enlevant le pain de la bouche et eux s'engraissent pour pouvoir faire leurs crapuleries. Depuis un mois déjà nous voyons que la borne de notre patience a été franchie supporterons-nous longtemps ces spectacles a déclaré la cit. Helena Krakowiak que le diable bénisse leurs enfants et elle s'est signée. La citoyenne mentionnée ci-dessus a souligné que la statue de la Vierge Marie aurait pu être achetée avec l'argent de la quête et alors il n'y aurait pas eu pareil outrage et pareille débauche que le monde n'a encore jamais connues. Je veux ensuite consigner que d'autres citoyennes sont venues me voir et (suit une liste de noms) elles ont donné raison à la citoyenne mentionnée ci-dessus qui a suggéré de chasser cette prostituée pour reprendre son expression car nous n'avons pas besoin de putes dans la paroisse qu'elle a aussi ajouté. Les citoyennes mentionnées ci-dessus ont confirmé qu'il n'y avait pas d'autre solution et la cit. Helena Krakowiak a fixé l'endroit près des sapeurs-pompiers et la date du 28 juin à 4 heures pour donner aussi un déjeuner aux hommes et aux enfants et pour laver et balayer [...]. »

Le jour-même, je me suis entretenu avec le secrétaire du Comité municipal. Il était assis en face de moi, grand, maigre et musclé, les épaules courbées. Il s'essuyait le front, réfléchissait, s'exprimait avec lenteur, pesait ses mots.

- Vous savez, camarade, cela pourrait être une provocation.
- De la part de qui ? ai-je demandé.
- Du clergé. Le clergé aime ce type d'agissements dès qu'il n'est plus sous contrôle.

Il était persuadé d'avoir raison, il n'admettait aucune autre version. Cela ne pouvait être qu'une provocation, répétait-il. Je ne connaissais pas le curé, mais lui le connaissait. Le curé était un manipulateur, c'était évident. Il suffisait d'analyser ces manœuvres. C'était clair comme de l'eau de roche.

Nous avons changé de conversation. Le sujet était aussi réjouissant pour le secrétaire que pour moi : on allait construire une fabrique dans la petite ville. On avait déjà commencé les fondations. Des immeubles allaient également être bâtis. La petite ville

allait bouger, vivre une vie nouvelle. Elle trouverait sa place dans la carte économique du pays. Déjà aujourd'hui, son avenir s'annonçait prometteur. Je me suis engagé à revenir pour écrire un reportage. Nous nous sommes serré la main, j'ai de nouveau parcouru les ruelles, il pleuvait, l'eau gargouillait dans les caniveaux, le jeune homme en jeans était toujours sous les arbres de la place du marché. Il m'a conseillé de rencontrer le sacristain et m'a entraîné chez lui en me faisant passer par des trous dans les palissades, des avant-cours, des arrière-cours. L'appartement dans lequel nous sommes entrés était bourré de lits et de chaises ainsi que de tableaux et de statues blâmés par les journaux de la capitale. Deux hommes étaient attablés. Un vieux avec un bras en écharpe et un grand blond bien bâti – le fils du premier comme je l'ai appris par la suite. Le vieux s'est levé et est sorti.

– Mon père est malade, a dit le blond, il a le bras qui suppure sans arrêt. Je reste ici pour l'aider parce nous avons un peu de terre, mais il n'y a que la grande ville qui m'attire !

Michał S. revenait du service militaire. Quand il est rentré chez lui, l'ancien sacristain venait de mourir et il l'a remplacé. C'est le seul travail qu'il a réussi à trouver. Quand la nouvelle fabrique sera construite, peut-être réussira-t-il à s'y faire embaucher ? À demi-mots, j'ai compris qu'il traitait sa fonction de sacristain par-dessus la jambe, que c'était un débrouillard qui changeait d'emploi comme de chemise.

– Vous êtes au courant de ce cirque ? m'a-t-il demandé, visiblement amusé que je m'intéresse à cette affaire.

La nuit est tombée, il pleuvait, les fenêtres ruisselaient d'eau. Michał a proposé de préparer du thé et a poursuivi :

– Il est arrivé au début du mois de mai. J'étais justement en train de couper des branches. Un homme s'est approché et a demandé à parler au curé. Il n'avait pas plus de trente ans, il portait un pull, un foulard autour du cou, il tenait dans la main un paquet. Je l'ai accompagné au bureau du curé. Il l'a salué et s'est présenté. Il a dit qu'il était sculpteur, qu'il venait de Wrocław. Il a dépaqueté son colis, qui contenait une tête de femme. « Regardez, a-t-il dit, c'est une sculpture de Marie, en plâtre. Monsieur le curé, ne seriez-vous pas intéressé ? » Notre vieux curé l'a regardée, l'a prise entre ses mains, l'a soupesée, puis il a dit que

non, qu'il ne la prendrait pas. L'autre a repris sa tête et l'a rempaquetée tandis que le vieux curé l'invitait à s'asseoir en lui posant des questions : où avait-il fait ses études ? que faisait-il ? avait-il exposé ? et d'autres détails encore. Apparemment, il plaisait au vieux curé, qui lui a dit : « Vous savez, je n'achèterai pas cette Marie, mais notre petite église a été rénovée au printemps, l'autel latéral a été restauré mais il y manque une sculpture de la Sainte Vierge. Jadis, il y en avait une, mais les vers l'ont tellement rongée qu'elle a été réduite en sciure. Vous pourriez peut-être entreprendre ce travail ? » L'autre a donné son accord. Ils se sont rendus sur place. Après avoir fait et refait maints calculs, le sculpteur a proposé : « D'accord, cinq mille et top là ! » Mais le vieux curé ne voulait rien entendre, soi-disant qu'il n'avait pas de fric, que la réparation de l'église avait vidé ses caisses et qu'il ne pourrait jamais payer si cher. « Nous allons trouver une autre solution, a-t-il dit. J'ai ici une petite maison réservée au sacristain, mais comme ce dernier habite en ville, la maisonnette est vide. Vous pourrez y loger, je vous nourrirai, et vous, vous me ferez la sculpture. Nous avons un lac et une forêt, la région est superbe. » Le sculpteur ne réagissait pas, visiblement il calculait toujours, puis il a répondu : « D'accord, monsieur le curé, mais à une condition : je travaille actuellement sur une sculpture qui me tient particulièrement à cœur, et je ne peux pas interrompre mon travail. Je sculpte d'après un modèle. Monsieur le curé, j'accepte votre proposition si vous m'autorisez à habiter ici avec mon modèle. » Le vieux curé a été pris de panique : « Ici, au presbytère ? » s'est-il écrié. Je l'ai regardé et j'ai vu qu'il était mort de trouille. Il a tenu tête jusqu'au moment où il s'est laissé tenter et a dit : « Marché conclu. »

Ils sont arrivés au début du mois de juin. C'est à ce moment-là que je l'ai vue. Ce n'était pas une femme mais une merveille. Bien faite, ravissante, des cheveux blonds. Elle m'a salué et a dit : « Je me prénomme Danka. Et vous ? » J'en suis resté bouche bée. J'avais une boule dans la gorge, je voyais trouble, je me sentais mourir. J'ai bredouillé, mais j'ai pensé aussitôt : Michał, de drôles de choses vont se passer chez nous ! Voyez, monsieur, j'avais un pressentiment !

Au début, le vieux curé la fuyait. Il restait chez lui, il ne sortait pas. Quant à elle, elle se croyait à la plage : elle se déshabillait, étendait une couverture sur l'herbe et se faisait bronzer. Du matin au soir, elle restait en costume de bain. Vous ne me croirez peut-être pas, monsieur, mais on avait peur de la regarder, car quand on la regardait, on avait envie de pleurer, on prenait conscience qu'on était nul et minable, et l'idée de hurler jusqu'à la fin du monde sans qu'elle daigne nous adresser un regard nous était insupportable. Le sculpteur tournait autour d'elle comme un petit chien. Il devait l'aimer, il devait l'aimer pour tous les hommes à qui cet amour était interdit. C'était un type correct, réglo. Je l'ai aidé à trouver le bois, j'ai aiguisé ses outils, plus d'une fois je suis allé en ville leur acheter du vin. Nous nous entendions bien. Dès qu'il a eu le bois, il s'est mis au boulot. Il avait la main sûre et il taillait carrément, il était habile. C'est à partir de ce moment-là que notre vieux curé a commencé à sortir son nez du presbytère. Le vieux tournicotait entre les arbres tandis que Danka restait allongée sur sa couverture. Dès qu'il s'approchait un peu trop près, il reculait. Il était très attiré, mais il se retenait. Parfois, je le regardais, j'étais écroulé de rire. Plus d'une fois, elle s'est levée et a voulu venir vers lui, mais le vieux prenait alors brusquement la direction de l'église. C'était un peu le jeu du chat et de la souris. Elle l'a sacrément mis à l'épreuve. Il venait souvent jeter un œil au travail du sculpteur. Il s'asseyait sur un banc, l'observait. Au début, il ne disait rien. Ce n'est que lorsque le sculpteur s'est mis à façonner le visage que le vieux a commencé à causer longuement avec lui. Je venais aussi assister à son travail et je voyais bien ce qui se tramait. Il sculptait Danka. Il sculptait son visage, son cou, ses bras. Après, il y a eu une longue robe, mais le haut, c'était Danka. Le vieux demandait si la bouche n'était pas trop large. Elle avait effectivement une petite bouche, charnue mais petite. Je sentais qu'il voulait que la Vierge Marie de l'autel soit à l'image de Danka. Mais il ne pouvait tout de même pas l'avouer ouvertement.

La ville bourdonnait comme une ruche. Les jeunes gens accouraient pour la lorgner en douce, les bonnes femmes feignaient de venir pour prier. Il y avait une grande agitation autour du presbytère. Et après, c'étaient des ragots, des potins, des commérages,

tout ce que vous voudrez. Moi aussi, j'étais constamment sollicité : « Michał, qui sont ces gens ? » Moi, je leur disais la vérité, parce que l'homme est bête. Une délégation de bonnes femmes est allée voir le curé. Il leur a donné une explication, le calme est revenu pendant plusieurs jours. Puis de nouveau, le même scénario et même pire. Un beau jour, le vieux a été convoqué à la curie et le même jour, le sculpteur est parti chercher des ciseaux à bois à Białystok. C'est à ce moment-là que les mégères ont débarqué.

Michał S. n'assista pas à la scène. Il aida à la transporter à l'hôpital. Quand il revint, il raconta tout à un homme qui s'était lié d'amitié avec le sculpteur dans la ville. Il s'agissait du spécialiste de linguistique polonaise, Józef T.

RÉCIT DE JÓZEF T. (à qui je rends visite à une heure tardive) :

– Nous passions la soirée ensemble. Voici ce que le sculpteur m'a raconté : cela s'est passé au bord de la mer. Je cherchais un sujet pour mon diplôme. J'errais sur les plages, j'y passais des journées entières. Il est plus facile de trouver un modèle sur une plage qu'en ville, car les gens sont déshabillés. Mais je n'ai rien trouvé d'intéressant. Un jour, je suis allé au bord de la mer, la plage était déserte, une barque de pêcheur se décomposait sur le sable. Je me suis approché, derrière la barque j'ai aperçu une jeune fille assise. « Qu'avez-vous à rester là ? » a-t-elle demandé. « Mademoiselle, si vous vous voyiez, vous ne poseriez pas une question pareille », ai-je répondu. Nous étions très jeunes, à l'époque il fallait garder les formes. Un mois après, Danka me suivait à Wrocław, dans ma mansarde. Je la sculptais là-haut. À l'époque les intitulés des diplômes devaient être édifiants, c'est pourquoi j'ai appelé ma sculpture *Jeune fille après le travail*, et je l'ai présentée. Le jury l'a rejetée. Il a jugé qu'elle était trop sacrée. J'étais effondré. Je me sentais mal. Je passais des heures couché dans le noir. Finalement, une idée folle m'est passée par la tête. J'ai emprunté la charrette du concierge, j'ai empaqueté la sculpture et je suis allé à l'évêché. Je leur ai dit : « Achetez-la, messieurs, la pièce s'appelle *La Madone attendant l'Annonciation*. Ils ont tenu conseil, mais finalement ils ne l'ont pas prise. « Elle est trop réaliste socialiste », ont-ils déclaré. J'étais à bout de forces, j'ai tiré la

## DANKA

charrette sur les bords de l'Oder et avec un pieu j'ai brisé la sculpture en plâtre. Car elle était en plâtre. Quand j'ai repris mes esprits, j'ai vu qu'il restait la tête. J'ai voulu la jeter dans la rivière. Mais je ne l'ai pas fait, je l'ai reprise avec moi. Je l'ai remontée dans mon atelier où je l'ai abandonnée dans un coin.

J'ai retrouvé Danka la même année. Tout était comme avant. « Viens, partons en Mazurie ! » lui ai-je dit. Elle a accepté. Mais je n'avais pas un sou sur moi. Je me suis souvenu de cette tête. J'ai pensé : « Je vais la prendre, je trouverai bien un curailon à qui la refourguer et par la même occasion je dégouterai bien une planque. » C'est ce qui s'est passé.

Aujourd'hui, c'est dimanche. Il pleut, la pluie ne cessera jamais de tomber. Linondation. Le déluge. Les gens perdent leur maison. Les pertes économiques sont lourdes. De la fenêtre de mon petit hôtel, je vois les habitants de la petite ville sortir dans la rue malgré le mauvais temps et, endimanchés, se diriger vers la place du marché, vers l'auberge ou vers l'église. Je m'habille et je sors. Je connais déjà certains visages. Nous nous saluons. Un reporter ne peut pas rester longtemps incognito. Je n'emprunte donc plus de voies détournées, je passe au contraire dans la rue principale, grouillante et embourbée.

Je pénètre dans l'église. Une sculpture en bois – la silhouette d'une ravissante jeune fille – se dresse en pleine lumière. L'œuvre est inachevée, mais l'artiste a eu le temps de reproduire son visage, sa tête, ses bras dans les moindres détails. Des détails sublimes. Les gens s'approchent, s'agenouillent, courbent l'échine. Mais moi je garde la tête levée. Je ne peux me lasser de la contempler.

## LE MACCHABÉE

Le camion fonce sur la route en scrutant de ses phares le cœur du crépuscule. Nous arrivons au but : Jeziorany, vingt kilomètres. Encore une demi-heure et nous y sommes. Mais croisons les doigts ! Le véhicule est bien vieux pour une si longue distance.

À l'arrière il y a un cercueil.

La caisse noire est garnie d'une guirlande d'angelots au regard éthéré. Le pire, ce sont les virages : en glissant, elle risque chaque fois de nous écraser les jambes.

La route serpente, les lacets se succèdent. Le moteur vrombit de plus belle, hoquette, s'étouffe et cale. Et rebelote ! Un homme barbouillé de cambouis sort de la cabine. C'est Zieja, notre chauffeur. Il rampe sous le véhicule pour identifier la panne. Couché au sol, il maudit ciel et terre. Il crache la graisse brûlante qui lui coule sur le visage. Il finit par réapparaître, se redresse au milieu de la route, secoue la poussière de ses vêtements et déclare :

– C'est fichu. Le moteur est fichu. On peut fumer.

Fumer ! Nous aurions plutôt envie de pleurer !

Deux jours avant, c'était la Silésie, la mine Alexandra-Maria. Dans le cadre de mon reportage je devais interroger le directeur d'un foyer de travailleurs. Quand je suis arrivé dans son bureau, il donnait des consignes à six jeunes gaillards. J'ai tendu l'oreille : lors d'une explosion, un bloc de charbon s'était affaissé et avait écrasé un mineur. Le corps avait été extrait de l'éboulement, complètement broyé. Personne ne connaissait vraiment la victime. Le jeune homme travaillait dans la mine depuis deux semaines à peine. Son identité a fini par être établie : Stefan Kanik, dix-huit

ans. Son père vit à Jeziorany, en Mazurie. La direction de la mine s'est mise en contact téléphonique avec l'administration locale et a appris que le père, paralysé, ne pouvait pas venir à l'enterrement. La municipalité a alors suggéré de transporter la dépouille jusqu'à Jeziorany. La mine a donné son accord et a mis à disposition un véhicule, en chargeant le directeur du foyer de travailleurs de trouver six hommes pour escorter le cercueil.

Ce sont justement les six gaillards en question.

Cinq ont accepté, le sixième a refusé : il ne voulait pas perdre des journées de salaire. Il manquait une personne. Pourquoi pas moi ? Le directeur a tourné la tête : un journaliste croquemort ? On aura tout vu !

Une route déserte, un vieux tacot, pas un brin de vent.

Un cercueil.

Zieja s'essuie les mains avec un chiffon.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demande-t-il. On devait arriver dans la soirée.

Nous sommes allongés au bord d'un fossé, dans une herbe poussiéreuse. Nous avons mal au dos, aux pieds, les yeux nous brûlent. Toute la compagnie tombe de sommeil. Un sommeil doux, caressant, pressant.

– On n'a qu'à dormir, les gars, dit mollement Wiśnia, qui se roule en boule.

– D'accord, mais qu'est-ce qu'on fait de lui ? insiste Zieja.

Il aurait mieux fait de se taire ! Sa question trouble notre sommeil, qui soudain se fige et s'enfuit. Nous qui étions torturés par la fatigue, nous voilà taraudés par l'inquiétude et l'incertitude. Nous fixons bêtement le ciel balayé par un banc d'étoiles. Une décision s'impose.

– Laissons-le là jusqu'à demain ! Et au petit matin, quelqu'un ira à la ville chercher un tracteur. On n'est pas aux pièces ! dit Woś.

– On ne peut pas attendre jusqu'à demain. Il vaut mieux régler l'affaire rapidement, le plus rapidement possible, dit Jacek.

– Et si on le transportait nous-mêmes ? Le gosse n'était déjà pas bien gros, et après le bloc de charbon il n'en est pas resté lourd. Comme ça, demain midi l'affaire sera réglée, dit Kostarski.

L'idée est folle, mais c'est la meilleure ! Il ne nous reste plus qu'à plier l'échine, et en avant ! La soirée n'est pas très avancée, et il reste moins de quinze kilomètres. C'est sûr, nous allons y arriver. De plus, nous avons la sensation très vive qu'il nous serait insupportable de rester là, immobiles, avec un cercueil au-dessus de la tête, plongés dans le noir, épiés par les fourrés perfides, délaissés par le monde sourd à nos cris et à nos appels. Nous sentons que cette attente inerte, tendue, douloureuse serait intolérable. Mieux vaut prendre la route, mieux vaut le hisser sur nos épaules ! Agir, bouger, parler, troubler le silence qui s'échappe du coffre noir, prouver au monde et nous prouver à nous-mêmes, surtout à nous-mêmes, notre appartenance au royaume des vivants, au sein duquel ce corps raide, ce macchabée n'est qu'un intrus, une créature étrangère et informe.

En acceptant de le transporter, nous avons par ailleurs l'impression de faire une offrande au mort et ainsi de nous débarrasser de sa présence insistante, cruelle, obsédante.

Le cercueil sur les épaules, nous engageons péniblement la procession. Le champ de vision de chacun se réduit à un minuscule secteur : le mouvement des jambes de celui qui précède, une bande de terre noire, le mouvement de ses propres jambes. Comme nos yeux sont prisonniers de ce champ étriqué, nous sollicitons instinctivement notre imagination. Un corps entravé certes, mais un esprit libre !

- Si quelqu'un nous voyait, il prendrait ses jambes à son cou.
- Dès qu'on entend bouger, on le jette et on se taille.
- Pourvu qu'il ne pleuve pas. S'il prend l'eau, il va peser plus lourd.

Mais non, le temps n'est pas à la pluie. La soirée est chaude, un ciel immense et limpide s'élève au-dessus de la terre endormie qui envoie dans l'espace les stridulations des grillons et le martèlement régulier de nos pas.

- Soixante-treize, soixante-quatorze, soixante-quinze, scande Kostarski. Tous les deux cents pas, c'est la relève. On change d'épaule, trois passent à gauche, trois à droite. Puis vice versa. Dure et tranchante, l'arête du cercueil nous pénètre dans la chair.

Nous quittons la route pour prendre un sentier forestier, un raccourci juste au-dessus du lac. Au bout d'une heure, nous avons parcouru à peine trois kilomètres.

– C'est quand même un monde, dit pensivement Wiśnia. Un homme meurt et, au lieu de rejoindre les taupes, il se balade en tourmentant les autres. Faire souffrir des hommes pour pouvoir se balader. C'est quand même un monde !

– J'ai lu que, pendant la guerre en Russie, les champs de bataille étaient hérissés de mains au moment de la fonte des neiges, raconte Jacek. Tout ce qu'on voyait, c'était de la neige et des mains. Tu t'imagines un peu, de la neige et des mains. Quand il s'éteint, l'homme ne veut pas qu'on l'oublie. Ce sont les autres qui le cachent. Pour avoir la paix. Mais de lui-même, l'homme ne quitterait jamais la scène !

– C'est un peu comme notre gars à nous, poursuit Woś. Il ferait le tour du monde avec nous. Il ne demande que ça. On finirait même par s'habituer à lui.

– C'est sûr, reprend Gruber, moqueur, l'homme a toujours besoin d'un fardeau. Quand ce n'est pas la carrière, c'est un élevage de lapins ; quand ce n'est pas un élevage de lapins, c'est une femme. Alors nous, on peut bien le prendre en charge.

– Ne dis pas de mal de lui, sinon il va te tirer les oreilles, l'avertit Woś.

– Il ne ferait jamais ça, répond Gruber avec calme. Regarde comme il est sage ! C'était sûrement un type chouette.

En fait, nous n'en savons rien. Personne ne l'a vu de ses propres yeux. Stefan Kanik, dix-huit ans, mort dans un accident. Point final. Nous pouvons maintenant ajouter qu'il pesait une soixantaine de kilos. Un gars jeune, mince. Le reste demeure un mystère. Une supposition. Et cette énigme impénétrable, cet étranger, ce macchabée domine six vivants, possède leur esprit, épuise leur corps, et dans un silence glacial et impénétrable, accepte le don de dévouement, de soumission et de consentement que lui offre le destin capricieux.

– Comme c'était un type chouette, ça vaut la peine de se fatiguer, affirme Woś. Mais en cas de pépin, à la flotte !

Qui était cet homme ? Peut-on savoir qui il était ? Oui, à coup sûr. Nous avons parcouru près de cinq kilomètres en suant sang

et eau, nous avons investi dans cette dépouille un énorme capital de travail, de nerfs, de paix. Notre effort, cette particule de nous-mêmes, passe dans le macchabée, le rendant plus précieux à nos yeux, l'unissant à nous, le liant à nous à travers la frontière qui sépare la vie de la mort. Entre nous s'installe une intimité. Il devient nôtre. Nous ne le mettrons pas à la flotte. Condamnés à supporter un poids de plus en plus pesant, nous remplirons notre mission jusqu'au bout.

La forêt borde le lac. Nous arrivons dans une petite clairière. Woś déclare une pause et allume un feu.

Aussitôt jaillit une flamme hardie et folâtre autour de laquelle nous nous installons en rond en retirant nos chemises trempées de sueur aigre. Dans le reflet vacillant du feu, nous voyons nos visages ruisselants, nos torsos nus et mouillés et les marques rouges et enflées sur nos épaules. La chaleur se propage en vaguelettes concentriques. Nous sommes contraints de reculer.

– Il faut déplacer le meuble, sinon il va chauffer et puer, dit Woś.

Nous éloignons le cercueil et le camouflons dans des fourrés, puis Pluta casse des branches dont il le recouvre complètement.

Assis près du feu, nous reprenons peu à peu notre souffle en luttant contre la pression du sommeil et contre un sentiment d'hébétude. Nous nous sentons ragaillardis par ce spectacle lumineux surgi des ténèbres comme par enchantement, et nous nous en délectons. Nous sombrons dans un état d'inertie, d'abandon, d'engourdissement. La nuit nous enferme dans sa cellule noire, privée de lumière, de vie, d'espoir.

Soudain Wiśnia murmure avec effroi :

– Silence ! On vient !

Nous sommes terrassés de peur. Des aiguilles glacées nous labourent les épaules. Nous dirigeons involontairement le regard vers les buissons où se trouve le cercueil. Jacek craque : il fourre la tête dans l'herbe et, épuisé, avide de sommeil, terrorisé, se met à sangloter. Sa réaction nous fait reprendre nos esprits. Woś est le premier à réagir, il attrape Jacek, le secoue, se met à le frapper. Il le cogne violemment jusqu'à ce que les sanglots du garçon se

transforment en gémissement, puis en un souffle prolongé et grave. Woś recule, s'appuie contre une souche, attache son lacet.

Pendant ce temps, les voix que Wiśnia a entendues deviennent plus nettes, se rapprochent. Un fragment de mélodie, un rire, un cri résonnent. Nous tendons l'oreille. Au cœur des ténèbres solitaires, notre caravane a retrouvé une trace humaine ! Les voix sont toutes proches. Nous apercevons enfin des silhouettes. Deux, trois, cinq.

Ce sont des jeunes filles. Six, sept.

Huit jeunes filles.

Après quelques craintes et hésitations, elles décident de rester. Au fur et à mesure que se lie la conversation, elles s'installent autour du feu, à côté de nous, si près qu'il n'y a qu'à tendre le bras pour les enlacer. Nous nous sentons bien. Après ce que nous avons vécu, après cette journée de voyage pénible, cette marche harassante, cette tension nerveuse, après ou en dépit de toutes ces épreuves, nous nous sentons bien.

– Vous étiez aussi en excursion ? nous demandent-elles.

– Oui, répond Gruber. La soirée est belle, pas vrai ?

– Très belle, on en est tous émus.

– Non, pas tous, poursuit Gruber. Certains ne sont émus ni maintenant ni après. Jamais.

Nous regardons les jeunes filles. Avec leurs robes colorées, leurs bras nus et bronzés sur lesquels dansent les reflets bruns et dorés des flammes, avec leur petit air à la fois indifférent, provocateur et vigilant, abordable et inaccessible, elles contemplant le feu chatoyant, se laissant ostensiblement aller à l'atmosphère païenne que suscite cette flambée en pleine nuit au cœur d'une forêt. Avec l'arrivée soudaine de cette petite bande, nous sentons qu'une chaleur intérieure est en train de vaincre notre état d'hébétude, de somnolence et d'épuisement, qu'elle nous submerge. Mais tout en l'appelant de nos vœux, nous sommes inquiets du danger qu'elle recèle. Le plan que nous avons eu toutes les peines du monde à échafauder pour une personne qui n'existe plus, ce plan est en train de vaciller. À quoi bon ces tourments, cette peine, puis qu'une occasion en or se présente ? Laissons-nous aller et rompons les liens négatifs qui nous unissent à lui. Le transport déjà

pénible du cercueil nous apparaîtra désormais comme une véritable idiotie, comme le comble du ridicule.

Woś, qui depuis l'incident avec Jacek est resté sombre et ne s'est pas joint au flirt, m'entraîne sur le côté :

– Ça va mal tourner, chuchote-t-il, ils vont tous succomber aux sirènes. Et s'il en manque un, on ne pourra plus le porter. Ça risque de se terminer par une bagarre stupide.

Nous observons la scène de la clairière, effleurant des mollets les parois du cercueil. Gruber succombera à tous les coups. Kostarski et Pluta, non. Quant à Jacek, mystère. C'est un grand timide qui ne se jette à l'eau que si la fille lui fait des avances et se laisse décourager par le premier refus. Mais comme les occasions sont rares, il essaie de ne pas en rater une.

– Jacek va nous lâcher ! dit Woś.

– Allons près du feu, dis-je ! C'est ce qu'il y a de mieux à faire.

Nous revenons. Pluta a rajouté du petit bois. « Souviens-toi, c'était l'automne... », chantent les jeunes filles. Nous nous sentons bien, mais en même temps nous sommes mal à l'aise. Personne n'a soufflé mot du cercueil, mais le cercueil est là. Nous sommes séparés des jeunes filles par la conscience de son existence, de sa présence paralysante.

Stefan Kanik. Dix-huit ans. Absent et en même temps tellement présent. Il suffit de tendre le bras pour enlacer une jeune fille, mais il suffit de faire quelques pas pour se trouver face au cercueil. Et nous, nous sommes là, coincés entre la beauté suprême de la vie et l'horreur de la mort.

Ne connaissant pas le défunt, nous pouvons l'assimiler à n'importe quel jeune homme de notre connaissance. Oui, c'est lui, à coup sûr. Debout à la fenêtre, en chemise à carreaux déboutonnée, il regarde passer les voitures, écoute le murmure des conversations, contemple les filles déambulant dans la rue avec leurs jupes gonflantes agitées par le vent qui découvre leurs jupons blancs si empesés qu'ils tiendraient debout tout seuls. Il sort à la rencontre de sa petite amie, lui achète des dragées et de la limonade bon marché, elle lui achète des fraises, et ensemble ils vont au cinéma voir *Les Vacances avec Monika*, où une actrice au nom imprononçable se déshabille devant un acteur au nom tout aussi imprononçable, privilège que sa petite amie ne lui a

## LE MACCHABÉE

encore jamais accordé. Puis, dans le parc, il l'embrasse en guettant du coin de l'œil, par-dessus sa coiffure ébouriffée, si un milicien ne va pas venir lui demander sa carte d'identité et lui enjoindre de retourner en classe, ou alors lui réclamer vingt zlotys alors qu'à eux deux ils en ont tout juste cinq. La jeune fille dit : « Il faut y aller », mais elle ne se lève pas ; elle dit encore : « Allez, il se fait tard », et elle se serre tout contre lui. Il lui demande : « Sais-tu comment les papillons s'embrassent ? » et il approche son visage de sa joue en battant vivement des cils. Un baiser chatouilleux sans doute qui la fait rire.

Peut-être l'a-t-il rencontrée d'autres fois encore, mais dans notre imagination ce tableau naïf et banal est le seul, le dernier. La suite, nous aurions préféré ne jamais, au grand jamais, la voir.

Repoussant cette vision mauvaise, nous avons de nouveau été submergés par une sensation de bien-être. Tout nous réjouissait : le feu, l'odeur de l'herbe foulée, nos chemises sèches, la terre ensommeillée, le goût des cigarettes, la forêt, nos jambes reposées, la poussière des étoiles, la vie. La vie avant tout.

Nous avons fini par reprendre la route. L'aube nous a accueillis, le soleil nous a chauffés de ses rayons. Nous sommes allés de l'avant, les jambes pliées, les bras engourdis, les mains gonflées, mais nous l'avons porté jusqu'au cimetière, jusqu'à sa tombe, ultime havre où l'homme jette l'ancre pour toujours. Stefan Kanik, dix-huit ans, tué dans un accident tragique, une explosion dans une mine, écrasé par un bloc de charbon.

## LE BUSH À LA POLONAISE

Le feu nous séparait et nous unissait. Un garçon rajouta du bois, la flamme s'éleva, illumina les visages.

– Quel est le nom de ton pays ?

– La Pologne.

– La Pologne, c'est loin, au-delà du Sahara, au-delà de la mer, au nord et à l'est, répéta Nana à voix haute.

Puis il a demandé :

– C'est bien ?

– C'est bien, répondis-je. Vraiment bien.

– Il y a de la neige là-bas ! déclara Kwesi.

Kwesi travaille à la ville, à Kumasi, mais en ce moment il est en congé. Une fois, il a neigé au cinéma, sur l'écran. Les gosses applaudissaient et les rires fusaient dans la salle : « Anko ! Anko ! s'exclamaient-ils en en redemandant. C'est génial : des flocons blancs qui tombent sans discontinuer. Ces pays ne connaissent pas leur bonheur : ils ne sont pas obligés de cultiver le coton, le coton leur tombe directement du ciel. Ils lui donnent le nom de « neige », ils la piétinent, ils la jettent même à la rivière.

Nous nous étions arrêtés dans un endroit de fortune. Notre chauffeur, Kofi (mon ami d'Accra) et moi-même. La nuit était déjà tombée lorsqu'un pneu avait éclaté. Cela s'était produit sur une petite route, dans le bush, près du village de Mpango au Ghana. Il faisait trop sombre pour réparer le pneu. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point les nuits sont noires ici. Si l'on tend sa main, on ne la voit plus.

Nous nous rendîmes au village à pied. Nous fûmes accueillis par Nana. Chaque village a son Nana, car ici Nana est l'équivalent de chef. C'est un peu comme un maire, mais avec plus de pouvoir. Si tu veux te marier avec Marina, le maire ne peut pas t'en empêcher, alors que Nana en a le pouvoir. Il est secondé par le conseil des Anciens. Les patriarches délibèrent, gèrent, analysent les conflits. Quand un jeune se rebelle, il doit fuir à la ville. Jadis Nana était un dieu. Mais maintenant, il y a un gouvernement indépendant à Accra. Le gouvernement promulgue un décret et Nana est obligé de l'exécuter. S'il appartient à la noblesse, il n'exécute pas le décret et il est limogé. Grand Nana est chef de tribu, moyen Nana chef de clan, et petit Nana chef de village. Souvent Nana est en même temps sorcier. Il a alors un double pouvoir : sur les corps et sur les âmes. Le gouvernement fait en sorte que Nana soit au parti. Nana est souvent secrétaire du parti dans son village.

Nana de Mpango était osseux et chauve, avec des lèvres fines comme un Soudanais. Kofi commença par se présenter, puis il présenta le chauffeur et moi-même. Il expliqua d'où je venais et déclara qu'il fallait me traiter comme un ami.

– Je le connais, dit-il, c'est un Africain.

C'est le plus grand compliment qui puisse être fait à un Européen. Dès lors, toutes les portes lui sont ouvertes.

Nana sourit et nous nous serrâmes les mains. Il convient toujours de saluer Nana en lui prenant la main droite avec les deux mains. C'est une manière de lui témoigner respect. Il nous installa près du feu où se tenait justement le conseil des Anciens. Il expliqua fièrement qu'ils délibéraient souvent, ce qui ne m'étonna pas. Le feu flambait au cœur du village, mais à droite et à gauche, le long de la route, d'autres feux brûlaient aussi. Il y en avait autant que de cases, car dans les cases il n'y a pas de cuisine, or il faut bien préparer à manger. Il devait y en avoir une vingtaine en tout. On voyait des flammes, des silhouettes d'hommes et de femmes, des contours de maisonnettes en terre, le tout plongé au cœur d'une nuit si sombre qu'on se sentait écrasé, oppressé par elle.

Le bush avait disparu bien qu'il fût omniprésent, distant à une centaine de mètres à peine, il enserrait le village, nous enserrait, enserrait les feux de sa masse inerte, de ses fourrés compacts et

arides. Le bush criait, pleurait, grondait, craquait, vivait, existait, se reproduisait, dévorait à pleines dents, exhalait une senteur de végétation nauséabonde, repoussait, attirait. On pouvait le toucher, se blesser et mourir mais il ne se laissait pas regarder, cette nuit-là, il ne se laissait pas voir.

La Pologne.

Ils ne connaissaient pas ce pays.

Les vieillards me regardaient avec timidité mais aussi avec suspicion, certains avec curiosité. Je voulais briser cette méfiance d'une manière ou d'une autre. Je ne savais pas comment m'y prendre et j'étais épuisé.

– Où se trouvent vos colonies ? me demanda Nana.

Mes yeux se fermaient tout seuls, mais je repris mes esprits. C'était une question qui m'était souvent posée. Kofi avait été le premier à aborder ce sujet avec moi. Je lui avais expliqué. Pour lui, ce fut une découverte et depuis, il ne ratait pas une occasion pour expliquer brièvement à celui qui l'interrogeait sur les colonies polonaises et prouver son absurdité.

– Nana, ils n'ont pas de colonies ! se mit à argumenter Kofi. Les pays blancs n'ont pas tous des colonies. Les Blancs ne sont pas tous des colons. Il faut que tu saches que les Blancs ont souvent colonisé d'autres Blancs.

Ses propos étaient choquants. Stupéfiés, les vieux tressaillirent, firent claquer leur langue : tè, tè, tè. Au début, leur étonnement m'étonnait. Mais plus maintenant. Je ne supporte pas ce discours : blanc, noir, jaune. Le mythe de la race est exécration. Qu'est-ce que cela signifie ? Celui qui est blanc est plus important. Jusqu'à présent la majorité des voyous avaient la peau blanche. Je ne vois pas en quoi l'aspect extérieur peut être un motif de satisfaction ou d'affliction. Personne n'a d'influence sur la couleur de la peau. Ce qui importe, c'est le cœur. Rien d'autre ne compte.

Kofi m'expliqua par la suite :

– Pendant cent ans, on nous a appris que les Blancs étaient supérieurs, formidables, extras. Ils avaient leurs clubs, leurs piscines, leurs quartiers. Leurs filles, leurs automobiles, leur langue fluide. Nous étions convaincus que sur Terre, il y avait seulement l'Angleterre, que Dieu était anglais et que la Terre entière n'était parcourue que par des Anglais. Nous savions seulement ce qu'ils

voulaient que nous sachions. Il est difficile maintenant de se déshabituer.

Comme Kofi et moi nous nous connaissions bien, nous n'abordions plus le sujet de la peau, mais là, parmi ces visages nouveaux, il fallait que le sujet revienne sur le tapis.

Un vieux demanda :

- Est-ce que toutes vos femmes sont blanches ?
- Toutes.
- Est-ce qu'elles sont belles ?
- Très belles, répondis-je.

Kofi se mêla à la conversation :

- Nana, tu sais ce qu'il m'a dit ? Chez eux, quand vient l'été, leurs femmes se déshabillent et s'allongent au soleil pour avoir la peau noire. Celles qui deviennent bronzées en sont fières et les autres s'émerveillent de les voir ressembler à des Noires.

Excellent ! Là, Kofi, tu as fait fort ! Tu les as déridés pour de bon. Les grands-pères ont les yeux qui pétillent de joie à l'idée de ces corps brunis par le soleil, car c'est bien connu, les hommes sont les mêmes dans le monde entier : ils aiment bien ça. Les vieillards se frottent les mains, jubilent. L'image de ces corps de femmes au soleil leur fait l'effet d'une flamme chassant les rhumatismes de leurs corps. Ils se drapent dans leurs *kente* pareils à des toges romaines.

- Mon pays n'a pas de colonies, dis-je. Mais il fut un temps où mon pays était une colonie. Je respecte vos souffrances, mais nous avons vécu des moments effroyables : il y avait des tramways, des restaurants, des quartiers « réservés aux Allemands ». Il y avait des camps, la guerre, des exécutions. Vous ne connaissez pas les camps, les guerres et les exécutions. Cette période-là portait le nom de fascisme. C'est le pire des colonialismes.

Ils écoutent, le front plissé, les yeux fermés. Des choses stupéfiantes viennent d'être énoncées, l'esprit doit les assimiler : deux Blancs qui ne peuvent pas circuler dans le même tramway.

- Dis-nous à quoi ressemble un tramway !

C'est fou ce que les choses concrètes sont importantes !

Peut-être était-ce un problème de place ? Non, ce n'est pas une question de place, mais une question de mépris. Un homme en écrase un autre. L'Afrique n'est pas la seule à être maudite. Chaque

terre peut l'être. L'Europe, l'Amérique et beaucoup d'autres lieux encore. Le monde dépend des hommes. Certes, ils se divisent en catégories. Par exemple, un homme en peau de serpent. Le serpent n'est ni noir ni blanc. Mais il est visqueux. Un homme dans une peau visqueuse, il n'y a rien de pire.

– Nana, après nous avons été libres. Nous avons construit des villes, la lumière est arrivée dans les villages. Celui qui ne savait pas lire a appris à lire.

Nana se lève et me serre la main. Les autres vieillards l'imitent. Nous sommes devenus *friends*, *drouzia*, *amigos*. J'ai envie de manger. L'air n'embaume plus la jungle, l'huile de palme ou la noix de coco, mais la viande, notre viande de porc à 11,60 zlotys dans une auberge de Mazurie. Et la bière à profusion.

Au lieu de cela, nous mangeons de la chèvre.

La Pologne :

– Il neige, des femmes qui s'exposent au soleil, l'absence de colonies, une guerre, on construit des maisons, quelqu'un apprend à lire à un autre.

Je leur ai tout de même transmis quelque chose, essayais-je de me convaincre moi-même. Il est trop tard pour rentrer dans les détails, j'ai envie de dormir, nous partons à l'aube, rester pour faire un exposé est impossible.

Mais soudain j'éprouve un sentiment de honte, d'insatisfaction, le sentiment d'avoir manqué mon coup. Ce qui a été décrit n'est pas mon pays. Voyons un peu : la neige, l'absence de colonies, c'est tout à fait juste. Mais ce n'est rien par rapport à ce que nous savons, ce que nous portons en nous, même sans réfléchir ; par rapport à ce qui représente notre fierté et notre désespoir, notre vie, notre souffle et notre mort.

– Donc la neige, c'est la vérité, Nana, la neige est merveilleuse et terrible à la fois, elle te libère dans les montagnes sur les skis, mais elle tue l'ivrogne au pied d'une clôture car c'est le mois de janvier, l'offensive du mois de janvier, tout est cendre – Varsovie, Wrocław et Szczecin, la brique, les pieds sont gelés, la vodka réchauffe, l'homme pose des briques, ici il y aura le canapé, là l'armoire, le peuple va entrer dans la ville, les vitres sont recouvertes de glace, la Vistule est recouverte de glace, il n'y a pas d'eau, nous allons au bord du fleuve, au bord de la mer, sable et

érables, chaleur, sable, les tentes et Mielno, je dors avec toi, avec toi, avec toi, quelqu'un pleure, pas ici, il n'y a personne et il fait nuit, je pleure donc, ces nuits, nos réunions jusqu'au petit jour, les débats acharnés, chacun a son mot à dire, Camarades ! lueurs et étoiles, la Silésie, les hauts-fourneaux, le mois d'août, soixantedix degrés devant des hauts-fourneaux, nos tropiques à nous, notre Afrique, noire et brûlante, le saucisson chaud, pourquoi le servez-vous froid, un petit moment, jeune homme, vous passez ? ce n'est pas du jazz, et oui, Sienkiewicz et Kurylewicz, les caves, l'humidité, les pommes de terre qui pourrissent, allez les bonnes femmes, il faut butter les patates, les bonnes femmes de la rue Nowolipki, dépêchez-vous s'il vous plaît, il n'y a pas de miracle, comment ça, pas de miracle, elle est bien jolie la guerre, fichez-nous la paix avec cette guerre, nous voulons vivre, être heureux, nous voulons le bonheur, je vais te dire quelque chose, tu es mon bonheur, l'appartement, le téléviseur, non, d'abord le cyclomoteur, quand il vrombit, le bruit, les enfants se réveillent dans le parc, au lieu de dormir, un vent terrible, il n'y a pas de nuages, pas de retraite possible, si Adenauer pense qu'il y a trop de tombes, la baston et la boisson, pourquoi pas une profession, si nous n'apprenons pas, nos navires voguent sur toutes les mers, des succès à l'exportation, des succès en boxe, la jeunesse avec des gants de travail, les gants mouillés retirent les tracteurs de la boue, Nowa Huta, il faut construire, Tychy et Wizów, des immeubles colorés, l'avancement de classe, berger hier, ingénieur aujourd'hui, les étudiants de l'institut polytechnique sont des éternels fraudeurs, c'est du joli, messieurs les ingénieurs, les passagers du tramway éclatent de rire (dis-moi à quoi ressemble un tramway), simple comme bonjour, quatre roues, l'archet, mais ça suffit, ça suffit, ce ne sont que des codes, les mêmes signes existent dans le bush, à Mpango, et la clé de ces codes se trouve dans ma poche.

Cette clé, nous la transportons toujours quand nous partons à l'étranger, dans le monde, chez les autres, c'est la clé de notre fierté et de notre impuissance. Nous connaissons son schéma, mais nous sommes incapables de le rendre accessible à autrui. Nous le transmettons sous une forme différente, malgré la meilleure volonté du monde. Il restera toujours un non-dit, capital, essentiel.

## LE BUSH À LA POLONAISE

Raconter une année de mon pays, n'importe laquelle, l'année 1957 disons, un mois seulement de cette année, juillet par exemple, un jour seulement, le six disons.

Mission impossible.

Pourtant ce jour, ce mois et cette année existent en nous, ils doivent exister, car nous les avons vécus, nous avons marché dans la rue, nous avons extrait du charbon, nous avons abattu une forêt, nous avons marché dans la rue, comment décrire une rue dans une ville (disons Cracovie) de manière à faire ressentir son mouvement, son climat, ce qu'elle a de permanent et ce qu'elle a de changeant, son odeur et son bruit, de manière à ce qu'elle devienne visible.

Ils ne voient rien, on ne voit rien, c'est la nuit, Mpango, un bush dense, le Ghana, les feux meurent, les vieillards vont dormir, nous aussi allons bientôt nous coucher (le départ est fixé à l'aube), Nana somnole, il neige quelque part, les femmes ressemblent à des Noires, il réfléchit, ils apprennent à lire, c'est ce qu'il a dit, il réfléchit, ils ont connu la guerre, oh la la, la guerre, il l'a dit, oui, l'absence de colonies, ce pays, la Pologne, un Blanc, et il n'a pas de colonies, il réfléchit, le bush crie, le monde est bien étrange.

D'UNE GUERRE L'AUTRE

Angola, 1975



En 1973, Ryszard Kapuściński est engagé comme rédacteur en chef du mensuel géographique *Kontinenty*. Pour éviter toutefois d'être amené à collaborer avec les services secrets polonais, il en démissionne peu après et accepte un poste de reporter à l'hebdomadaire *Kultura*, tout en poursuivant sa coopération avec la PAP. En septembre 1975, l'agence de presse l'envoie en Angola – une mission à hauts risques. Unique correspondant d'Europe de l'Est présent sur place, il devient le témoin privilégié des événements dramatiques qui précèdent la déclaration d'indépendance du pays, l'une des plus anciennes colonies du continent africain. Le 11 novembre 1975, l'Angola met officiellement fin à la tutelle portugaise, mais très vite le pays, divisé en factions rivales, sombre dans une guerre civile qui durera plus de vingt ans.

De février à octobre 1976, *Kultura* publie un récit en douze feuilletons intitulé *Un peu d'Angola* ; à l'automne de la même année, la maison d'édition *Czytelnik* publie *D'une guerre l'autre* (Un jour de plus à vivre, en polonais), un ouvrage original et non la simple reprise en recueil des textes parus dans la presse. La première traduction française de l'ouvrage (Flammarion, 1988) est réalisée à partir de la version anglaise du texte ; l'ouvrage est retraduit directement du polonais en 2011.

Spectateur effaré de l'agonie d'une ville abandonnée aux chiens errants et d'un conflit absurde, parcourant au péril de sa vie les différents fronts d'une guérilla sans nom, à la fois narrateur et personnage de son récit, comme absorbé par l'Histoire, Kapuściński va au bout de la solitude, du désespoir, de l'épuisement dans cet enfer guerrier, relié au monde des vivants par le seul fil télégraphique et, encore une fois,

## D'UNE GUERRE L'AUTRE

*par quelques figures individuelles qui le touchent : dona Cartagina, la femme de ménage de son hôtel ; Carlotta, la jeune combattante qui lui servira de guide ; Farrusco, un fils de paysan portugais rallié au MPLA ; ou encore cette vieille dame qui nie l'existence de la guerre, toute à son combat personnel « pour la vie et pour le pain ».*

*D'une guerre l'autre marque une rupture dans l'œuvre de l'écrivain : la chronologie des événements y joue un rôle secondaire ; le communiqué de presse, dépassant son rôle informatif, devient la matière première d'un récit métaphorique sur la désintégration d'un monde.*

## ABRÉVIATIONS

FNLA	Front national de libération de l'Angola, dirigé par Holden Roberto, soutenu par les puissances occidentales et par le Zaïre.
MPLA	Mouvement populaire pour la libération de l'Angola, dirigé par Agostinho Neto, soutenu par l'Union soviétique et par Cuba.
PAP	Agence de presse polonaise
PIDE	Police politique portugaise
UNITA	Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola, dirigée par Jonas Savimbi, soutenue par les puissances occidentales et par l'Afrique du Sud.



Nous sommes des hommes.  
Quand la peur vient, le sommeil rarement survient.  
Tous nous ne pouvons pas tout.  
Le navigateur parle des vents, le laboureur des bœufs, le soldat  
    compte ses blessures.  
Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir.  
Vivre c'est veiller.  
Il n'y a pas de vie dans la guerre.  
L'homme est un loup pour l'homme.  
Les graines de la mort naissent dans les jardins de Bellone.  
L'issue de la bataille est toujours incertaine.  
Qui se vaint dans la victoire est doublement victorieux.  
Tu sais vaincre, Hannibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire !  
L'unique salut pour les vaincus est de ne pas attendre de salut.  
Vaincus nous avons vaincu.  
Qui fut celui qui dégaina le premier son épée ?

*Recueil de proverbes, sentences et locutions latines.*



L'Angola en 1975

ON FERME LA VILLE



J'ai séjourné trois mois à l'hôtel Tivoli à Luanda. De ma fenêtre j'avais vue sur la baie et sur le port où mouillaient quelques cargos européens de grandes lignes. En liaison radio avec l'Europe, leurs capitaines étaient bien mieux renseignés sur la situation en Angola que nous qui étions enfermés dans la ville assiégée. Dès que les radios annonçaient l'assaut de Luanda, les navires gagnaient le large et s'immobilisaient à l'horizon, emportant avec eux le dernier espoir de salut, car toute fuite par voie terrestre était impossible, et selon une rumeur persistante l'aéroport était sur le point d'être bombardé et fermé par l'ennemi. On s'apercevait, après, que le moment de l'attaque avait été repoussé, et la flotte regagnait la baie pour attendre un hypothétique chargement de café et de coton.

Le mouvement de ces cargos était pour moi une source de renseignements inappréciable. Quand la baie était déserte, je me préparais au pire. L'oreille dressée, je guettais les échos des tirs d'artillerie. Je m'interrogeais sur les rumeurs circulant parmi les Portugais – deux mille soldats de Holden Roberto, embusqués dans la ville, auraient été prêts à se lancer dans un massacre au premier ordre. Mais le retour des cargos dans la baie venait dissiper mes inquiétudes. En mon for intérieur, j'accueillais ces marins inconnus comme des sauveurs : on était de nouveau tranquilles pour un moment.

La chambre voisine était occupée par deux personnes âgées : don Silva, négociant en diamants, et sa femme, dona Esmeralda, qui se mourait d'un cancer. Elle vivait ses derniers jours sans aide

ni soins puisque les hôpitaux étaient fermés et que les médecins étaient tous partis. Contorsionné par la douleur, son corps était enfoui sous une montagne de coussins. J'avais peur d'entrer dans sa chambre. Un jour, je suis allé la voir pour lui demander si le cliquetis de ma machine à écrire ne la dérangeait pas. Sa pensée a émergé de ses souffrances, le temps d'exprimer ces quelques mots :

– Non, Ricardo, plus rien ne peut me déranger avant que j'arrive au bout.

Don Silva passait des heures à arpenter le couloir. Il fulminait, maudissait ciel et terre, se disputait avec tout le monde. Il injurait même les Noirs, alors qu'à cette époque tout le monde les traitait avec gentillesse ; un voisin poussait même le vice jusqu'à arrêter, dans la rue, des Africains qu'il ne connaissait pas pour leur tendre chaleureusement la main tandis que les Noirs, pensant que la guerre lui avait troublé l'esprit, s'éclipsaient discrètement. Don Silva attendait Holden Roberto comme on attend le Messie et il me harcelait de questions à son sujet. Il jubilait à la vue des cargos prenant le large. Il se frottait les mains, redressait l'échine en découvrant son dentier. En dépit de la chaleur torride, il portait toujours des vêtements chauds. Des chapelets de diamants étaient cousus dans la doublure de son costume. Un jour, dans un accès d'euphorie, croyant que le FNLA était aux portes de l'hôtel, il m'a montré une poignée de petits cailloux transparents semblables à du verre pilé. C'étaient des diamants. À l'hôtel, on disait que Silva portait sur lui un demi-million de dollars. Le vieillard était désespéré. Il voulait fuir avec son pactole mais la maladie de dona Esmeralda le bloquait à Luanda. Il craignait d'être dénoncé et spolié de son trésor s'il ne partait pas sur-le-champ. Il ne sortait jamais, voulait même faire installer une serrure supplémentaire à la porte de sa chambre, mais les serruriers avaient quitté la capitale, où il ne restait plus un artisan pour lui venir en aide.

En face de moi habitait un jeune couple, Arturo et Maria, une blonde douce et silencieuse au regard embrumé et voluptueux. Arturo était fonctionnaire colonial. Tous deux attendaient le départ, mais avant ils devaient changer leur argent angolais contre de l'argent portugais, procédure qui durait des semaines car les files d'attente devant les banques s'étendaient sur des kilomètres.

Notre femme de ménage, dona Cartagina, une petite vieille alerte et chaleureuse, m'avait chuchoté avec indignation qu'Arturo et Maria vivaient en dehors du sacrement du mariage, autrement dit, ils vivaient dans le péché, comme les Noirs, comme ces impies du MPLA. Sur son échelle de valeurs, le concubinage était le degré ultime de la déchéance et de l'infamie pour un Blanc. Dona Cartagina attendait, elle aussi, Holden Roberto comme le Sauveur. Elle ne savait pas où se trouvait son armée et elle me questionnait en douce à son sujet. Elle me demandait aussi si je disais du bien du FNLA dans mes articles. Je lui répondais par l'affirmative, lui assurant que mes dépêches étaient enthousiastes. Reconnaisante, elle astiquait ma chambre avec application et elle parvenait toujours à me trouver une bouteille d'eau quand il n'y avait plus rien à boire dans la ville.

Maria me considérait comme un être suicidaire : je lui avais dit que je resterais à Luanda jusqu'au jour de l'indépendance de l'Angola, le 11 novembre. D'après elle, la ville serait rasée de la carte du monde d'ici là. Tout le monde serait exterminé et Luanda ne serait plus qu'un vaste cimetière hanté par les vautours et par les hyènes. Elle me conseillait de partir au plus vite. J'ai parié avec elle une bouteille de vin que je survivrais et que nous nous retrouverions à l'élégant hôtel Altis de Lisbonne, le 15 novembre, à dix-sept heures. Je suis arrivé en retard au rendez-vous, mais Maria avait laissé une carte à la réception, me disant qu'elle m'avait attendu et que le lendemain elle s'était envolée pour le Brésil avec Arturo.

Bondé, l'hôtel Tivoli rappelait les gares polonaises au lendemain de la guerre, encombrées par une foule tour à tour nerveuse et apathique et par des montagnes de balluchons ficelés à la va-comme-je-te-pousse. Une puanteur désagréable régnait partout et un air lourd, étouffant, poisseux imprégnait l'immeuble tout entier. Les gens suaient de chaleur et de peur, attendant l'anéantissement dans une atmosphère d'apocalypse. Selon une rumeur tenace, la ville allait être bombardée pendant la nuit. Selon une autre, les Noirs affûtaient leurs couteaux dans leurs quartiers, prêts à trancher la gorge à tous les Portugais. L'insurrection était imminente. J'essayais de me renseigner pour envoyer des dépêches à Varsovie. Mais personne ne comprenait rien à la situation. La

seule chose dont on parlait, c'était d'une insurrection, on en saurait davantage quand elle éclaterait.

La rumeur épuisait tout le monde, portait sur les nerfs, ôtait toute faculté de penser. Tremblant de peur, la ville vivait dans une ambiance d'hystérie. Les gens ne savaient comment appréhender la réalité qui les cernait, comment l'interpréter, comment la maîtriser. Les hommes se rassemblaient dans les couloirs de l'hôtel pour tenir des conseils d'état-major. Les esprits pragmatiques plaïdaient en faveur d'un retranchement dans l'hôtel pendant la nuit. Ceux qui avaient une vision plus globale du monde insistaient pour qu'on envoie une demande d'intervention à l'ONU. Mais, comme toujours chez les Latins, le débat se terminait par des chamailleries.

Le soir, un avion peint en noir, sans feux ni signes d'identification, survolait la ville et larguait des tracts disant que l'armée de Holden Roberto se tenait aux portes de Luanda, prête à entrer dans la capitale du jour au lendemain. Pour faciliter la tâche au FNLA, la population était invitée à massacrer tous les Russes, Hongrois et Polonais qui dirigeaient des unités du MPLA, car c'étaient eux les responsables de la guerre et autres calamités infligées au misérable peuple angolais. Cela se passait en septembre, à une époque où le seul et unique ressortissant de l'Europe de l'Est présent en Angola, c'était moi. Des milices de la PIDE sévissaient dans la ville, elles déboulaient à l'hôtel, réclamaient la liste de tous les résidents. Comme il n'existait plus aucun pouvoir à Luanda, elles agissaient en toute impunité, décidées à se venger de tout : de la révolution des Œillets, de la perte de l'Angola, des carrières brisées. Le moindre coup frappé à ma porte pouvait être fatal. J'essayais de ne pas y penser ; c'était, pour moi, le seul moyen de tenir le coup.

Les milices se réunissaient dans une boîte de nuit située à côté de l'hôtel, qui s'appelait l'Adao. Il y faisait toujours sombre, les serveurs se déplaçaient avec des lampes de poche. Un jour, le propriétaire, un play-boy gros et gras, aux traits ravagés, aux yeux injectés de sang et aux paupières gonflées, m'a entraîné dans son bureau. Les murs étaient garnis, du sol au plafond, d'étagères sur

lesquelles s'alignaient deux cent vingt-six marques de whisky. Du tiroir de son bureau, il a sorti deux pistolets, qu'il a posés devant lui.

– Je n'aurai la conscience tranquille que quand je m'en serai servi pour buter une dizaine de communistes, a-t-il dit.

Je l'ai regardé, j'ai souri et j'ai attendu. On entendait la musique à travers la porte, les miliciens s'amusaient avec des métisses ivres. Le gros a rangé ses pistolets et a refermé brutalement le tiroir. Aujourd'hui encore je me demande pourquoi il m'a laissé en paix. Peut-être appartenait-il à cette catégorie de gens que j'ai souvent eu l'occasion de rencontrer et qui jouissent à l'idée de pouvoir tuer sans jamais passer à l'acte.

Pendant le mois de septembre, je me suis couché tous les soirs sans savoir ce qui se passerait pendant la nuit ni de quoi serait fait le lendemain. Des types louches me tournaient autour, je reconnaissais leurs visages. Nous nous rencontrions constamment sans échanger un mot. En proie au désarroi, j'étais décidé à rester sur mes gardes, je ne voulais pas être pris au dépourvu pendant mon sommeil. Mais au milieu de la nuit la tension faiblissait et je m'endormais tout habillé et en chaussures, sur le grand lit que dona Cartagina avait fait avec tant de soin.

Le MPLA ne pouvait pas me défendre : ses hommes étaient loin, dans les quartiers africains, ou plus loin encore, sur le front. Le quartier européen où j'habitais ne leur appartenait pas encore. C'est pourquoi j'aimais aller sur le front – je m'y sentais plus en sécurité, plus chez moi. Les occasions de m'y rendre étaient pourtant rares. Personne, même parmi les hommes de l'état-major, n'était capable de déterminer avec précision l'endroit où se trouvait la zone des combats. Il n'existait aucun moyen de transport ni de communication. Des groupuscules isolés de combattants débutants et inexpérimentés, perdus dans des espaces immenses et perfides, erraient de-ci de-là, sans plan ni objectif. Chacun menait sa propre guerre, chacun était livré à soi-même.

Tous les jours, à neuf heures du soir, Varsovie appelait. Le téléscripteur qui se trouvait à la réception s'allumait puis il imprimait un message :

## D'UNE GUERRE L'AUTRE

814251 PAP PL BONSOIR ATTENDONS TRANSMISSION

Ou bien :

AVONS ENFIN RÉUSSI À NOUS CONNECTER

Ou alors :

DES INFORMATIONS POUR AUJOURD'HUI ? PLS GA GA.

Je répondais :

OK OK MOM SVP

et je passais le ruban de la dépêche dans le télex.

Pour moi, neuf heures du soir était un instant sacré, un moment plein d'émotion qui se répétait quotidiennement. J'écrivais tous les jours, pour des motivations purement égoïstes. C'était un besoin et en même temps un moyen de lutter contre mon impuissance et ma dépression. La rédaction d'une dépêche, si brève fût-elle, me permettait de rester en contact avec Varsovie et me sauvait du sentiment de solitude et d'abandon qui ne me lâchait pas. Quand j'étais désœuvré, je faisais le pied de grue devant le téléscripateur bien avant neuf heures. La petite lumière qui s'allumait suscitait en moi le même enthousiasme qu'eût éprouvé un homme découvrant soudain une source dans le désert. J'essayais de prolonger la durée de ces séances de toutes les façons possibles et imaginables. Je décrivais les batailles dans le détail. Je demandais quel temps il faisait au pays et je me plaignais de ne rien avoir à manger. Mais Varsovie finissait toujours par mettre un terme à la communication :

MESSAGE REÇU CONTACT DEMAIN 20 H TKS BYE BYE

La lumière s'éteignait et je me retrouvais de nouveau seul.

L'agonie de Luanda ne ressemblait pas à celle de nos villes polonaises pendant les années de guerre. Il n'y avait pas d'attaques aériennes, pas de répressions, pas de destructions successives de quartiers. On n'enterrait pas les gens dans les rues et sur les places. Je ne me souviens d'aucun incendie. La ville mourait

comme meurt une oasis dont les puits se tarissent – elle se vidait, s'engourdisait, sombrait dans l'oubli. En fait, la mort est survenue bien après. À l'époque dont je parle, la capitale était en proie à une animation fiévreuse. Tout le monde se hâtait, tout le monde partait ! Chacun se démenait afin de prendre le premier avion pour l'Europe ou l'Amérique, pour n'importe quelle destination. Tous les Portugais vivant en Angola affluaient à Luanda. Des caravanes de véhicules chargés d'hommes et de bagages arrivaient des recoins les plus reculés du pays. Hommes hirsutes, femmes en vêtements fripés et aux cheveux ébouriffés, enfants sales et ensommeillés. Des réfugiés venaient grossir les interminables colonnes en cours de route, et tous ensemble ils traversaient le pays en un immense troupeau, persuadés que plus on est nombreux, moins c'est dangereux. Ils commencèrent par occuper les hôtels de Luanda, mais quand la place vint à manquer, ils mirent le cap sur l'aéroport dont les abords se transformèrent vite en camp de nomades, sans rues ni maisons. Les gens vivaient en plein air, éternellement trempés car les pluies étaient incessantes. Ils vivaient désormais plus mal que les Noirs du quartier africain voisin, mais ils acceptaient leur sort avec apathie et résignation, ne sachant plus qui vouer aux gémonies : Salazar était mort, Caetano avait fui au Brésil, et à Lisbonne les gouvernements se succédaient les uns aux autres. Ils rendaient la révolution responsable de tout car avant, au moins, la paix régnait dans le pays. Maintenant le gouvernement promettait la liberté aux Noirs, les Noirs se battaient entre eux, ils mettaient le pays à feu et à sang. Mais ils étaient incapables de gouverner. C'est bien connu, un Noir ne sait rien faire d'autre que boire et dormir du matin au soir. Il se pare de colliers et se pavane, c'est tout ce qu'il lui faut pour être heureux. Travailler ? Mais, mon bon monsieur, ici personne ne travaille ! Ils vivent comme on vivait il y a cent ans. Cent ans ? Monsieur, vous plaisantez ! Ils vivent comme on vivait il y a mille ans ! J'ai vu des Noirs qui vivaient comme il y a mille ans. Comment pouvez-vous savoir comment on vivait il y a mille ans ? Mais bien sûr que c'est possible, tout le monde le sait. Ce pays va disparaître. Mobutu en prendra un morceau, au sud ils en prendront un autre, et c'est ainsi que les choses vont se terminer. Si on pouvait partir d'ici au plus vite ! Si on pouvait ne

plus voir tout ce désastre ! J'ai investi quarante années de travail dans ce pays. Tout mon argent, je l'ai gagné à la sueur de mon front. Qui me le rendra maintenant ? Croyez-vous, monsieur, qu'on puisse recommencer sa vie à zéro ?

Assis sur des balluchons emballés dans du plastique à cause de la pluie qui s'infiltré partout, les gens méditent, analysent la situation. Parfois, cette foule abandonnée qui végète là depuis des semaines s'enflamme et se rebelle. Les femmes battent les soldats préposés au maintien de l'ordre, les hommes tentent de détourner un avion afin d'attirer l'attention internationale sur le désespoir auquel ils sont acculés. Nul ne sait quand il décollera d'ici et dans quelle direction. Une pagaille indescriptible règne dans le campement. Les Portugais ne sont pas faciles à discipliner car ce sont des individualistes forcenés, des natures incapables de vivre dans la promiscuité et en communauté. Les femmes enceintes sont prioritaires. Mais pourquoi elles ? Pourquoi devrais-je être lésée parce que j'ai accouché il y a six mois ? Bon, d'accord, les femmes enceintes et les femmes avec des enfants en bas âge sont prioritaires. Mais pourquoi elles ? Pourquoi devrais-je être défavorisée parce que mon fils vient d'avoir trois ans ? Bon, disons que les femmes avec des enfants sont prioritaires. Quoi ? Et moi alors ! Sous prétexte que je suis un homme, je devrais mourir ici ? Aussitôt les hommes les plus costauds embarquent tandis que les femmes avec leurs enfants s'installent à même le sol, sous les roues de l'avion pour empêcher les pilotes de lancer le moteur. L'armée arrive, chasse les hommes et ordonne aux femmes de monter à bord. Triomphantes, elles escaladent la passerelle, plus fières qu'un détachement de soldats entrant dans une ville conquise.

Donnons la priorité aux personnes éprouvées nerveusement ! C'est normal. Ici, les gens choqués, on en trouve à tous les coins de rue. Moi-même je devrais être interné dans un asile de fous depuis belle lurette, mais comme c'est la guerre... Vous savez ce qui nous est arrivé, à nous ? Près de Carmona, nous avons été attaqués par une horde de sauvages, ils nous ont tout pris, ils nous ont tabassés, ils ont voulu nous passer par les armes... J'en tremble encore de tout mon corps. Je vais devenir folle si je ne pars pas d'ici immédiatement... Mes amis, tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai perdu toute ma fortune. En plus, chez

nous, à Lumbala, deux soldats de l'UNITA m'ont attrapé par les cheveux, et un troisième m'a pointé le canon de son fusil droit dans l'œil. Vous ne pensez pas que c'est suffisant pour perdre l'esprit ?

Aucun critère ne fait l'unanimité. En proie au désespoir, la foule se rue sur les avions. Il faut des heures et des heures pour arriver à se mettre d'accord sur les personnes prioritaires.

Le problème consiste à établir un pont aérien entre Luanda et l'autre bout du monde afin d'évacuer un demi-million de réfugiés.

Tous savent pourquoi ils veulent partir. Tous sont conscients qu'ils réussiront à passer le mois de septembre, mais en octobre les choses vont tourner au vinaigre ; quant au mois de novembre, personne n'y survivra. D'où tiennent-ils ces informations ? Vous posez de drôles de questions ! J'ai vécu ici pendant vingt-huit ans, je connais le pays comme ma poche et je sais de quoi je parle. Savez-vous ce que j'ai réussi à économiser ? Un vieux taxi que j'ai dû abandonner là-bas, dans une rue.

Les gens fuient le pays comme on fuit la peste, comme on fuit un air toxique, invisible mais mortel. Après, le vent se chargera de tout balayer et le sable dissipera les traces du dernier survivant.

Je demande à Arturo s'il croit à tout ce qu'on raconte. Arturo n'y croit pas, mais il préfère partir tout de même. Et vous, dona Cartagina, vous y croyez ? Oui, dona Cartagina y croit dur comme fer. Si nous restons ici jusqu'en novembre, nous sommes fichus. Et la petite vieille de passer énergiquement son doigt sur son cou, où son ongle laisse une trace rouge.

Avant qu'elle soit fermée et définitivement condamnée, la ville fut le théâtre d'événements divers. Tel un malade qui s'anime soudain au moment de l'agonie et récupère momentanément quelques forces, la vie à Luanda retrouva une vigueur et un rythme exceptionnels. Les trottoirs étaient noirs de monde, les chaussées encombrées de bouchons. Énergés, les gens couraient dans tous les sens, réglait des milliers d'affaires. Partir au plus vite, fuir avant que la première vague d'épidémie ne submerge la ville.

Ils ne voulaient plus de l'Angola.

Ils en avaient assez de ce pays qui aurait dû être leur terre promise mais ne leur avait apporté que désillusions et humiliations. Ils faisaient leurs adieux à leur maison africaine avec un mélange de désespoir et de rage, de regret et d'impuissance, avec le sentiment de partir pour toujours. Ils n'aspiraient plus qu'à sauver leur vie et leurs biens.

Tous étaient occupés à construire des caisses. Des montagnes de planches en bois et en contreplaqué s'amoncelaient dans les rues. Le prix des marteaux et des clous montait en flèche. Les caisses étaient devenues le principal sujet de conversation : comment les construire et avec quoi les renforcer au maximum ? Des connaisseurs et experts ès caisses s'improvisaient aux quatre coins de la ville, des architectes autodidactes spécialisés dans la construction de conteneurs fleurissaient dans tous les quartiers, chacun revendiquant un style, une école, une orientation spécifique. Une nouvelle ville de bois naquit à l'intérieur des murs de Luanda, ville de béton et de brique. J'arpentais les rues de la capitale transformée en chantier. Je trébuchais sur des planches abandonnées, un clou dépassant d'une poutre déchirait ma chemise. Certaines caisses pouvaient atteindre la taille d'un bungalow, car une hiérarchie s'était soudain instaurée dans la taille des caisses : plus on était riche, plus les caisses étaient énormes. Celles des millionnaires étaient imposantes, consolidées par des poutres et tapissées de toile marine, elles avaient des cloisons solides et élégantes en bois exotique coûteux, aux veines si artistiquement dégagées et polies qu'elles faisaient penser à des meubles anciens. Ces caisses contenaient des salons et des chambres à coucher entières, des canapés, des tables et des armoires, des cuisinières et des réfrigérateurs, des commodes et des fauteuils, des tableaux, des tapis, des lustres, des services en porcelaine, des draps et du linge, des vêtements divers, des bibelots kitsch, des poufs et des vases, et même des fleurs artificielles (parole d'honneur !), sans parler des innombrables horreurs qui encombrent les maisons bourgeoises : des figurines, des coquillages, des boules de verre, des flacons, des lézards empaillés, une miniature métallique de la cathédrale de Milan achetée lors d'un voyage en Italie, des lettres ! Des tas de lettres et de photographies, une photo de mariage dans un cadre doré. Celles-ci, on pourrait peut-être les laisser, suggère

un homme à sa femme qui s'offusque : Tu n'as pas honte ? C'est l'album de notre bébé ! Ici, c'est la première fois qu'il s'est assis ; là, il a dit pour la première fois : donne, donne ; là, il tient une sucette, et là, il est avec mémé. Bref, tout, littéralement tout, y compris les caisses de vin, les réserves de pâtes achetées dès les premiers coups de feu, sans oublier la canne à pêche, le crochet et la pelote de laine, mon fusil de chasse, les cubes en bois de Toutou, les bibis et les canaris, l'aspirateur et le téléviseur, les cacahuètes et le casse-noisettes, tout doit être casé, sans exception, c'est obligé, afin de laisser un plancher net et des murs lisses. Un déshabillage total, un strip-tease intégral, jusqu'aux rideaux des fenêtres. Et une fois la porte claquée, on s'arrête sur la route de l'aéroport et on jette les clés à la mer.

Les caisses des pauvres sont loin d'avoir la même classe. Elles sont avant tout plus petites, quand elles ne sont pas carrément ridicules. Elles ne peuvent se prévaloir d'aucune marque de fabrique car leur confection laisse à désirer. Contrairement aux riches qui peuvent s'offrir des menuisiers de talent, les pauvres doivent clouer leurs caisses de leurs propres mains. Comme matériau, ils se servent de chutes de bois, de déchets de planches, de tasseaux tordus, de contreplaqué gondolé, bref un bois de pacotille qu'on peut acheter pour trois sous dans un entrepôt de seconde catégorie. Souvent doublées de fer-blanc récupéré sur des bidons d'huile, sur de vieilles enseignes ou des panneaux publicitaires ramassés au bord des routes, leurs caisses ressemblent aux bidonvilles africains. Pas la peine de regarder à l'intérieur car il n'y a rien à voir.

Les caisses des riches trônent dans les rues principales du centre-ville ou dans les impasses ombragées des quartiers luxueux où l'on peut les contempler à loisir. Les caisses des pauvres, en revanche, sont planquées dans les entrées, les cours et les hangars. Elles resteront cachées jusqu'au jour où elles traverseront la ville entière pour être transportées au port. Triste et pénible spectacle en perspective.

Cette masse de bois stockée en profusion dans Luanda – ville aride, poussiéreuse, pauvre en arbres et en verdure – exhale un arôme de sève résineuse. On dirait qu'une pinède a soudain poussé dans les rues, sur les places, dans les squares. Le soir,

j'ouvre grand ma fenêtre, j'inhale à pleins poumons ce parfum, et alors la guerre s'éloigne, je n'entends plus les gémissements de dona Esmeralda, je ne vois plus le play-boy aux traits ravagés et aux deux pistolets, et j'ai l'impression de dormir dans une maison forestière du parc national des Bory Tucholskie, en Pologne.

L'édification d'une ville en bois, d'une ville de caisses, occupe les hommes pendant des journées entières, de l'aube au crépuscule. Tous retroussent leurs manches, trempés par la pluie, brûlés par le soleil. Même les millionnaires mettent la main à la pâte s'ils sont aptes physiquement. L'enthousiasme des adultes se transmet aux enfants, qui eux aussi fabriquent de petites caisses pour leurs poupées et leurs jouets. L'emballage se fait à la faveur de la nuit. C'est préférable, car à cette heure personne ne vient fourrer son nez dans les affaires d'autrui, personne ne vient épier et compter le nombre de trésors empaquetés, car nul n'ignore que les agents du MPLA rôdent autour des caisses pour s'empresser d'aller faire leur rapport.

C'est donc de nuit, dans l'obscurité la plus profonde, que le cœur de la ville de pierre est transplanté dans le cœur de la ville de bois. Que d'efforts et de sueur ! Que d'énergie et de force ! Que de douleur dans les épaules, à force de soulever les bagages, et dans les genoux, à force de tasser les affaires ! Tout doit en effet être enfourné, or la ville de pierre est grande et la ville de bois petite.

Progressivement, nuit après nuit, la ville de pierre se vidait au profit de la ville de bois. Progressivement, la mentalité des gens changeait aussi. On cessa de voir la vie en fonction de sa maison ou de son appartement, et on ne parla désormais plus que de caisses. Au lieu de dire : « il faut que j'aïlle voir ce qui se passe à la maison », on disait : « il faut que j'aïlle voir ce qui se passe dans ma caisse ». C'était la seule chose qui intéressait et préoccupait les esprits. Pour les habitants de Luanda, la ville qu'ils quittaient n'était plus qu'une maquette rigide et étrangère, un décor monté mais vide, comme à la fin d'un spectacle.

Jamais je n'ai vu ni ne verrai de ville pareille ailleurs dans le monde. Elle exista pendant un mois puis se mit soudain à se volatiliser. Ou, plus exactement, quartier après quartier, elle fut

transportée dans des camions jusqu'au port. Elle se déployait maintenant au bord de la mer, la nuit, éclairée par les réverbères du quai et par les feux des navires à l'ancre. Pendant la journée, ses rues chaotiques fourmillaient de gens venus peindre leur nom et leur adresse sur de petits panneaux, comme cela se pratique partout dans le monde quand on se fait construire une maison. On aurait pu croire qu'il s'agissait d'une ville en bois normale mais fermée et abandonnée par ses habitants pour des raisons inconnues.

Puis, quand la vie dans la ville de pierre devint intenable et que la poignée de têtes brûlées qui s'obstinaient à y rester se mit à attendre le couperet de la guillotine, la ville de bois prit le large. Elle fut emportée par de gros paquebots et disparut en quelques heures au-delà de l'horizon. Cela se passa de manière subite, comme si une flottille de pirates avait soudain pris d'assaut le port pour s'emparer d'un trésor précieux et mettre les voiles aussitôt.

J'ai toutefois eu le loisir de contempler le départ de la ville. À l'aube, elle se balançait encore le long du quai dans un amoncellement chaotique, sans hommes, sans vie, comme une antique ville orientale transformée en musée après le départ des derniers touristes. Le temps était brumeux et froid. Je me tenais au bord de l'eau avec un groupe de soldats angolais et une ribambelle de gosses noirs déguenillés et transis. Ils nous ont tout pris, dit un soldat sans la moindre aigreur avant de couper un ananas. Ces fruits, si mûrs qu'à peine tranchés ils coulaient comme une fontaine, constituaient alors notre unique nourriture. Ils nous ont tout pris, répéta-t-il, et il plongea la tête dans la coupe dorée. Fascinés, les enfants du port le fixaient d'un regard avide. Le soldat leva alors son visage barbouillé de jus, sourit et ajouta : par contre, nous avons une maison. Désormais nous sommes seuls maîtres à bord. Il se leva et, tout heureux à l'idée que l'Angola lui appartenait, il tira en l'air une rafale de mitrailleuse. Les sirènes se mirent à hurler et les mouettes s'envolèrent au-dessus de l'eau tandis que la ville prenait doucement le large en frémissant.

Je me demande s'il est déjà arrivé qu'une ville entière traverse l'océan ; c'est pourtant ce qui s'est passé : la ville a fait voile vers d'autres continents, à la recherche de ses habitants, des hommes qui avaient vécu en Angola, des Portugais qui s'étaient éparpillés

en Europe ou en Amérique. Certains avaient gagné l'Afrique du Sud. Tous étaient partis dans la précipitation, fuyant le brasier de la guerre, convaincus que ce pays était condamné à mourir et qu'il n'en resterait bientôt plus qu'un immense cimetière. Mais avant de lever l'ancre, ils avaient eu le temps de construire, à l'intérieur de Luanda, une ville de bois dans laquelle ils avaient empaqueté tout le contenu de la ville de pierre, ne laissant, dans les rues, que quelques milliers de voitures couvertes de poussière et rongées par la rouille ainsi que des murs, des toits, le bitume des routes et des bancs de fer le long des boulevards.

Maintenant la cité de bois voguait à travers l'Atlantique, poussée par une houle violente et tumultueuse. Quelque part au milieu de l'océan eut lieu le partage de la ville. L'un de ses quartiers, le plus grand, mit le cap sur Lisbonne tandis qu'un deuxième prenait la direction de Rio de Janeiro et un troisième celle du Cap. Les trois arrivèrent à bon port. Je le tiens de diverses sources. Maria m'écrivit du Brésil que ses caisses étaient parvenues à destination, ses caisses qui avaient fait partie de la ville de bois. De nombreux journaux évoquèrent le débarquement de la cargaison au Cap. Et puis, il y a ce que j'ai vu de mes propres yeux. Quand j'ai quitté Luanda, j'ai fait une escale à Lisbonne. Un ami m'a emmené dans une large rue à l'embouchure du Tage, tout près du port. Des montagnes vertigineuses de caisses y étaient entassées, abandonnées, intouchées, comme si elles n'appartenaient à personne. C'était le plus grand des trois quartiers de la ville de bois, qui avait accosté en Europe.

Alors que la construction de la ville de bois en est encore à ses balbutiements, les gens les plus embarrassés sont les commerçants. Que peuvent-ils faire de la quantité astronomique de marchandises diverses et variées, entassées dans les magasins ou stockées dans les entrepôts jusqu'aux plafonds couverts de toiles d'araignées ? Aucune caisse ne saurait contenir l'inventaire du plus gros grossiste de Luanda, don Castro Soromenho e Sousa. Sans parler de tous les autres grossistes ni des centaines de détaillants !

En outre, les sociétés d'export semblent avoir perdu le nord. Des entreprises européennes – à croire qu'elles ne lisent jamais

les journaux – continuent de livrer à Luanda les marchandises commandées bien avant, comme si la guerre consumant l'Angola n'existait pas pour elles. Qui désormais a besoin des équipements complets pour salles de bain que Koenig & Sons a fait livrer de Hambourg la veille ? Comment ne pas pouffer de rire en apprenant que Londres a fourni une cargaison de balles et de raquettes de tennis ainsi que des lots de clubs de golf ? Et, comble de l'ironie, une société marseillaise vient juste d'expédier une énorme batterie de vaporisateurs insecticides commandée par des planteurs de café, ceux-là mêmes qui se battent en ce moment pour se caser dans un avion en partance pour l'Europe.

Dans ce contexte de catastrophe générale, don Urbano Tavares, propriétaire d'une joaillerie située dans la rue principale, peut être content de lui. Lui a fait le bon choix en se lançant dans la profession des années auparavant. L'or étant une valeur sûre, ce qu'il n'a pas pu écouler sur place pourra aisément être transporté dans un bagage à main. Son affaire marche du feu de dieu. Le métal jaune n'est toutefois pas l'unique bien à jouir d'une forte demande. Les gens se ruent surtout dans les supermarchés, car la nourriture se fait rare. Ils se précipitent aussi dans les boutiques de confection et dans les magasins de chaussures. Les montres et les transistors, les produits de maquillage et les médicaments, bref, tous les articles menus et légers, susceptibles de leur être utiles dans leur vie nouvelle, là-bas, de l'autre côté de l'océan, se vendent comme des petits pains.

La visite d'une librairie de Largo de Portugal me laisse une impression de tristesse. La boutique est vide. Une épaisse couche de poussière recouvre le vieux comptoir. Pas un seul client à l'intérieur. Mais qui aujourd'hui a la tête à la lecture ? Les soldats ont depuis longtemps acheté les dernières revues pornographiques pour les emporter avec eux au front. Les livres qui restent – des tas de chefs-d'œuvre mêlés à des écrits de pacotille – n'intéressent plus personne. Quelle leçon d'humilité pour les gens de plume ! Car un émigrant ne fait guère de différence entre un classique immortel et un roman à l'eau de rose : le papier pèse le même poids dans les deux cas.

La boutique à l'enseigne pieuse de Cruz de Cristo est déserte également. Spécialité de l'établissement : vente et location de

robes de mariée. La propriétaire, dona Amanda, reste assise des heures entières, immobile, désœuvrée, entourée d'une cohorte de mannequins tout aussi immobiles, muets, comme ensorcelés par une fée invisible. Les robes pullulent comme dans les mariages collectifs pratiqués aujourd'hui au Mexique. Toutes blanches, longues jusqu'au sol, chacune avec sa coupe propre, sa splendeur, sa débauche de volants et de dentelles. Que peut espérer dona Amanda ? Il suffit de la regarder à travers la vitrine, de scruter son visage morne et défait. Le temps de la joie et des noces a passé, la laissant seule parmi ses accessoires d'une époque révolue.

Don Francisco Amarel Reis, propriétaire de l'établissement *Caminho ao Ceu* (« Le chemin du ciel »), discrètement caché dans une ruelle latérale à la sortie de la ville, a plus de chance, si je puis m'exprimer ainsi. Sa spécialité : croix, cercueils, fleurs en fer-blanc et autres articles funéraires. En cette période, il y a beaucoup de décès car la peur, le désespoir et les frustrations mènent les hommes droit au tombeau. Les accidents de la route mortels sont légion : dans l'atmosphère de débâcle, de cataclysme, de rage et de traquenard, les chauffeurs les plus doux se transforment en bêtes sauvages. Les enterrements s'enchaînent.

Les gens que je viens d'évoquer m'ont été présentés par dona Cartagina. Ange gardien de l'hôtel, la vieille dame voulait régler tous les problèmes du monde. Elle était bien la seule à s'intéresser aux robes de dona Amanda car elle rêvait de marier Arturo et Maria. Elle marchandait avec don Francisco le prix des obsèques de dona Esmeralda, qui avait sombré dans le coma. Il n'y a guère qu'à la librairie que je me rendais seul car j'adore passer du temps en compagnie des livres.

Nous avons enterré dona Esmeralda dans un cimetière accroché à une pente escarpée au-dessus de la mer, un lieu si blanc qu'il donnait l'impression d'être enseveli sous une neige éternelle. Des cyprès élancés, presque bleu marine sous le soleil, émergeaient d'un linceul immaculé. Le portail était peint de la couleur chaude et accueillante du ciel, laissant penser que le franchir, c'était aller droit au paradis comme les saints de la chanson d'Armstrong.

Le lendemain, don Silva, l'abominable grippe-sou, quitta le pays dans son complet cousu de diamants.

Puis j'ai accompagné Maria et Arturo à l'aéroport.

Des avions atterrissaient maintenant tous les jours, de France, du Portugal, d'Union soviétique, d'Italie. Les pilotes sortaient de leur cabine, faisaient un tour de l'aéroport. Je ne les quittais pas des yeux, stupéfié à l'idée que quelques heures auparavant ils étaient encore en Europe. Je les regardais comme des extraterrestres. L'Europe était devenue pour moi un point lointain et irréel de la galaxie, une planète dont on ne pouvait imaginer l'existence que par des déductions complexes. Le soir, les avions traînaient leurs ventres lourds sur la piste de décollage, puis ils prenaient péniblement de la vitesse pour s'envoler et disparaître parmi les étoiles.

La ville de nomades, sans toit ni murs, la ville de réfugiés disséminée autour de l'aéroport se volatilisait progressivement tandis qu'au même moment la ville de bois quittait Luanda pour s'arrimer dans le port dans l'attente du grand départ. Parmi toutes les villes de la baie, il ne resta bientôt plus que la ville de pierre, de plus en plus déserte, de plus en plus inutile.

C'était le début du mois d'octobre.

La ville se vidait de jour en jour.

Dès l'aube, je flânais dans les rues, sans but ni raison, jusqu'au moment où la chaleur accablante me forçait à regagner l'hôtel. À midi, le soleil cognait si fort, l'air devenait si étouffant et brûlant que je pouvais à peine respirer. C'était le début de l'été, l'enfer tropical ouvrait grand ses portes. L'eau commençait à manquer car les stations de pompage se trouvaient sur la ligne de front et, à peine réparées, elles étaient de nouveau endommagées par les combats. J'étais sale, j'avais une telle envie de boire que j'en devenais fiévreux, je voyais des taches orange danser devant mes yeux.

Les commerçants fermaient boutique les uns après les autres. Armés de bâtons, des gosses noirs tambourinaient sur les stores métalliques baissés. Les restaurants et les cafés avaient mis la clé sous la porte, abandonnant, sur le trottoir, les chaises, les tables et les parasols déteints qui disparaissaient puis réapparaissaient dans les bidonvilles africains. Parfois une voiture passait dans une rue vide en brûlant les feux qui continuaient de passer automatiquement du vert au rouge, Dieu sait pour qui.

Tous les policiers ont quitté la ville ! nous annonce-t-on à l'hôtel.

Luanda, la seule ville au monde à ne pas avoir de police ! On ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment étrange quand on se trouve confronté à une situation pareille. D'un côté, on se sent soulagé et libre, de l'autre on est inquiet. Les quelques Blancs désœuvrés qui restaient dans la ville accueillirent la nouvelle avec épouvante. Parmi eux se répandit une rumeur selon laquelle les quartiers noirs allaient passer à l'assaut de la ville de pierre. Nul n'ignorait que les Noirs vivaient dans des conditions abominables, que leurs bidonvilles étaient les plus horribles qu'on puisse imaginer dans l'Afrique entière – leurs cases d'argile s'entassaient dans le désert autour de Luanda tels des amoncellements de débris de vaisselle bon marché. Or voilà que la ville de pierre, solide et cossue, la ville de verre et de béton, se retrouvait soudain vide et n'appartenait plus à personne. Si encore les Noirs avaient l'intention de débarquer de manière pacifique et organisée, en famille, pour n'occuper que les immeubles abandonnés et libres, passe encore ! Mais de l'avis des Portugais épouvantés, persuadés d'être de grands experts de la mentalité indigène, les Noirs allaient faire irruption dans les maisons avec une rage destructrice et haineuse, ivres, drogués par des herbes mystérieuses, avides de sang et de vengeance. Nul ne serait en mesure de faire barrage à cette invasion. Épuisés, à bout de nerfs, désarmés et traqués, les gens évoquaient les visions les plus apocalyptiques dans leurs conversations. Tous allaient périr, d'une mort atroce de surcroît, poignardés en pleine rue, découpés en morceaux avec des machettes sur le perron de leurs maisons. Ceux qui gardaient leur sang-froid proposaient divers modes d'autodéfense : éteindre toutes les lumières et rester aux aguets dans la ville sombre, ou, au contraire, allumer toutes les lumières, même dans les immeubles abandonnés, car seule l'illusion du nombre, de la masse, de la supériorité numérique était susceptible d'effrayer les Noirs. Mais, comme de coutume, aucune décision ne l'emportait. De nuit, la ville ressemblait à un immense rideau troué : ici, un éclat de lumière étincelait, mais à côté c'était tout noir, puis de nouveau un autre éclat et, plus loin, rien. Dona Cartagina, qui continuait de faire le ménage des chambres vides de mon étage (où j'étais

désormais seul), plus par habitude que par nécessité, interrompait régulièrement son balayage pour tendre l'oreille vers les quartiers africains, à l'affût du grondement menaçant de la foule, signe annonciateur de notre dernière heure. Elle s'immobilisait comme le font les femmes de la campagne qui guettent l'orage sur le point d'éclater. Puis elle faisait un signe de croix solennel et poursuivait son travail.

Tous les pompiers ont quitté la ville !

Il n'y avait plus personne pour sauver Luanda de l'incendie. Au début, les gens refusèrent de croire que les pompiers avaient abandonné leur poste, mais pour s'en convaincre il suffisait de se rendre sur le boulevard longeant la mer et de visiter la caserne centrale. Ses portes étaient grandes ouvertes. Les énormes camions de pompiers rouge et or étaient immobilisés, les échelles et les pompes entassées au fond, les casques remisés sur des étagères. Il n'y avait pas âme qui vive à l'intérieur. Le FNLA ne manquerait pas d'être mis au courant. Il ne lui resterait plus qu'à lancer une bombe au lieu de ses tracts pour que Luanda s'embrase comme une allumette. Les pluies avaient cessé, la ville était brûlante et sèche comme de l'amadou. Il suffirait d'un court-circuit ou de l'imprudence d'un ivrogne pour que la ville prenne feu comme une torche. Par la suite, les soldats remirent en état un des camions de pompiers et l'utilisèrent pour transporter l'eau jusqu'au front. Mais comme il était visible de loin, il fut mitraillé et versa dans un fossé.

Tous les éboueurs ont quitté la ville !

Au début, personne ne prêta attention à cette information. Comme Luanda était sale et abandonnée, les gens pensaient que les éboueurs avaient fui en Europe depuis longtemps. Or il apparut qu'ils n'étaient partis que la veille. Surgies d'on ne savait où, les ordures commencèrent à s'accumuler. Il ne restait pourtant plus qu'une poignée d'habitants qui vivaient par ailleurs dans un tel état d'apathie et de désarroi qu'on ne pouvait les suspecter d'être responsables de ces montagnes de détritrus. Il n'empêche que les rues de la ville abandonnée furent peu à peu bloquées par des amoncellements d'immondices. Ils surgissaient sur les trottoirs, sur les chaussées et les places. Dans les entrées des immeubles et sur les marchés abandonnés. C'était la croix et la

bannière pour passer dans certaines rues, sans parler de l'écœurement. La chaleur et l'humidité accéléraient et intensifiaient la décomposition, la pourriture et la fermentation. La ville entière se mit à puer. Les gens qui entraient dans l'hôtel gardaient sur eux une odeur pestilentielle pendant longtemps, on leur parlait à distance. Mais en général, chacun restait éloigné des autres alors que le contexte aurait dû provoquer l'inverse. Dona Cartagina fermait toutes les fenêtres car l'air fétide qui pénétrait dans l'hôtel était irrespirable. Les chats commencèrent à crever, probablement empoisonnés par une charogne, car un beau matin on les retrouva tous morts, partout. Deux jours après, ils étaient enflés comme des baudruches. Des nuages de mouches noires tournoyaient au-dessus de leurs cadavres. La puanteur était insoutenable ; je marchais dans la ville en me protégeant le nez avec un mouchoir, dégoulinant de sueur. Dona Cartagina récitait des prières anti-épidémiques. Il n'y avait pas de médecin, les hôpitaux et les pharmacies ne fonctionnaient plus. Les tas d'ordures gonflaient, croissaient, se propageaient comme une pâte monstrueuse et répugnante en train de monter sous l'effet d'une levure vénéneuse.

Puis, quand tous les boulangers, tous les réparateurs, tous les facteurs et tous les concierges eurent quitté la ville, la cité de pierre perdit sa raison de vivre, son sens. Elle ressemblait à un squelette poli par les vents, un os planté dans le sol, dressé vers le soleil.

Les chiens tenaient encore le coup.

C'étaient des animaux domestiques abandonnés par leurs propriétaires dans la panique de la fuite. Partout on pouvait voir des bêtes de toutes les races possibles et imaginables : des boxers, des bouledogues, des lévriers, des dobermans, des teckels, des pinschers, des épagneuls, des terriers écossais, des dogues, des mops et des caniches. Ces chiens errants se déplaçaient dans la ville – énorme meute en quête de nourriture qui, tant que l'armée portugaise était là, s'attroupait tous les matins devant le quartier général, où les sentinelles la nourrissaient de rations en boîtes des soldats de l'OTAN. En regardant cette scène, on se serait cru à une grande exposition de chiens de race. Une fois rassasiée et

ragaillardie, la harde galopait jusqu'à la pelouse fraîche et humide du square ombragé devant le palais du gouvernement. En proie à une excitation folle et insatiable, les bêtes se livraient alors à une orgie sexuelle invraisemblable, se poursuivant et se culbutant à perte d'haleine. Les sentinelles, qui s'ennuyaient à mourir, se tor-daient de rire et débitaient des paillardises en contemplant le spectacle.

Après le départ de l'armée, les chiens commencèrent à avoir faim et à maigrir. Ils allaient et venaient dans la ville en meute pagailleuse. Un beau jour, ils disparurent. À mon avis, ils durent quitter Luanda en suivant des hommes, car jamais, après, je ne suis tombé sur un chien crevé, alors qu'ils étaient des centaines à se regrouper devant le quartier général et à batifoler devant le palais du gouvernement.

On peut présumer qu'un meneur énergique prit la tête de la meute et l'évacua en dehors de la ville moribonde. Si les chiens gagnèrent le nord, ils tombèrent sur le FNLA. S'ils gagnèrent le sud, ils tombèrent sur l'UNITA. En revanche, s'ils réussirent à gagner l'est, dans la direction de N'Dalatando et de Saurimo, ils atteignirent peut-être la Zambie, puis le Mozambique et, pourquoi pas, la Tanzanie.

Après leur départ, la ville sombra définitivement dans la tor-peur. C'est alors que je décidai de rallier le front.



## SCÈNES DE FRONT



Le *comandante* Ndozi est debout sous un manguier luxuriant. Il éponge son visage en sueur. Rempporter une bataille exige un immense effort physique. Cela revient un peu à abattre une forêt. Il ordonne à un groupe de soldats d'enterrer les camarades tombés au champ d'honneur. Amis et ennemis peuvent être jetés dans la même fosse – après la mort cela n'a plus d'importance. « Comme dit notre proverbe : Ennemis sur Terre, au paradis tous frères. » Il demande si les blessés ont été transportés à Luanda. Le camion n'a pas pu partir car le chauffeur attend une livraison de gasoil. Les blessés sont allongés dans le véhicule, ils gémissent et demandent de l'aide. Il n'y a aucun médecin sur le front. Si le carburant n'est pas livré, la moitié des blessés succomberont à une hémorragie. Puis Ndozi envoie un planton dans la direction des tirs afin de vérifier s'il s'agit d'une escarmouche avec l'ennemi battant en retraite ou si ce sont ses gars qui saluent la victoire en lançant des rafales en l'air. Ils gaspillent les munitions dont ils manquent cruellement. Demain l'ennemi va passer à l'attaque et ils seront obligés de rendre la ville car ils n'auront plus rien pour se défendre.

Il a, dit-il, d'éternels problèmes avec les munitions. « Éternels », c'est un peu exagéré. Nous sommes seulement au début de la guerre et l'unité de Ndozi existe depuis un mois à peine. Le *comandante* a des années d'expérience de la guérilla, mais l'unité qu'il dirige est nouvelle et inexpérimentée. Un bleu a peur de tout. Dès qu'il est envoyé sur le front, il pense que la mort le guette de toutes parts, que le moindre coup de feu lui est destiné.

Incapable d'apprécier la distance à laquelle se trouve l'ennemi et la direction dans laquelle il tire, il mitraille à tout-va, à tire-larigot, en continu. Au lieu de viser l'ennemi, il cherche à tuer la peur qui le hante, à étouffer la terreur qui le paralyse, l'empêche de penser, ne lui permet pas de réfléchir au rapport de forces, au moyen de gagner la bataille où est engagée son unité, car en ce moment il a un combat plus important à livrer : il doit gagner la guerre contre sa propre panique. Aujourd'hui, pendant l'assaut, j'ai couru vers un soldat debout avec son bazooka, qui mitraillait vers le ciel. Je lui ai crié : Ne vise pas en l'air ! Vise devant toi, dans la palmeraie, ils sont là-bas ! Mais son visage était livide, j'ai bien vu qu'il n'avait pas la tête à notre guerre, qu'il était imperméable à toute persuasion, car à ce moment-là il se battait contre l'ennemi aux aguets non pas dans les palmiers mais en lui-même. Il tirait parce qu'il voulait s'étourdir, s'abrutir et vaincre par l'ivresse la vague de terreur qui le submergeait.

Les soldats du ravitaillement hurlent : Qu'est-ce que vous avez fichu des munitions ? Je réponds qu'elles sont épuisées. Combien d'hommes avez-vous tués ? On en a tué deux. Une demi-tonne de cartouches pour deux morts seulement ? On n'avait pas besoin d'en tuer plus. On devait occuper la ville ; mission accomplie.

Un gars de l'arrière ne viendra jamais au front voir comment se bat un bleu. De nuit, l'unité s'approche tout près des positions de l'ennemi. On ouvre le feu juste avant l'aube. Le soldat inexpérimenté croit que l'essentiel consiste à faire le maximum de boucan. Il tire comme un forcené, à l'aveuglette, car tout ce qu'il veut, c'est créer autour de lui un vacarme d'enfer pour faire croire à l'adversaire qu'en face les forces sont redoutables. C'est une forme d'avertissement, un moyen de susciter chez l'ennemi une peur plus grande que la sienne. Et ça marche, car en général l'adversaire n'est pas plus coutumier de la guerre ni du feu que le soldat en question et, surpris par la violence des tirs, il bat en retraite et s'enfuit.

Pendant les premiers jours de guerre, l'affrontement se limitait à une surenchère de tirs. Les batailles frontales étaient rares. Un jour, il m'est arrivé une histoire incroyable : mes hommes avaient épuisé toutes leurs munitions avant le combat. J'ai dépêché un éclaireur dans la petite ville que nous étions censés attaquer. Il est

revenu en disant qu'elle était déserte. L'ennemi avait fui. Quand nous sommes entrés dans la bourgade, aucun de mes hommes n'avait de cartouche dans son chargeur.

Nous ne voulions pas de cette guerre. Mais Holden Roberto est arrivé du Nord, Jonas Savimbi du Sud. L'Angola est un pays en guerre depuis cinq cents ans, depuis que les Portugais y ont débarqué. Ils avaient besoin d'esclaves, ils les exportaient vers le Brésil, les Caraïbes, bref de l'autre côté de l'Atlantique. L'Angola est l'État africain qui a fourni le plus grand nombre d'esclaves au continent américain. Ce n'est pas pour rien que notre pays s'appelle la mère noire du Nouveau Monde. La moitié des paysans brésiliens, cubains et dominicains ont pour ancêtres des indigènes angolais. Jadis, c'était un pays peuplé, puis il s'est progressivement vidé comme s'il avait été ravagé par une épidémie. L'Angola est un pays désert encore aujourd'hui. Pas un homme sur des centaines de kilomètres, comme au Sahara. Les guerres d'esclavage ont duré plus de trois cents ans. Nos chefs étaient des hommes d'affaires avisés. Les tribus les plus puissantes attaquaient les plus faibles, réservant les prisonniers au commerce. Parfois ils agissaient sous la contrainte, car c'était une manière de payer leur tribut aux Portugais. Le prix d'un esclave était fixé en fonction de l'état de sa denture. Les hommes s'arrachaient les dents ou les meulaient avec des pierres pour réduire leur propre valeur marchande. Tant de souffrances pour être libres ! Les tribus se transmettaient leur terreur et leur haine mutuelles de génération en génération. Les expéditions militaires avaient lieu à la saison sèche, plus propice aux déplacements. Dès qu'arrivait la fin de la saison des pluies, tout le monde savait que le temps du malheur et de la chasse à l'homme avait sonné. En fait, la saison des pluies, quand le pays était noyé sous les eaux et la boue, était une période de trêve. Cette accalmie permettait toutefois aux chefs de réfléchir à la guerre suivante, d'organiser de nouveaux raids. Les hommes ont gardé tout cela en mémoire, car dans notre tête, le passé occupe plus de place que le futur.

J'ai commencé la lutte il y a dix ans, dans l'unité du *comandante Batalha*. C'était dans l'est de l'Angola. Nous étions obligés d'apprendre les langues des tribus indigènes et de respecter leurs coutumes. C'était une condition de survie, sinon ces hommes

nous auraient traités comme des étrangers venus conquérir leur territoire. Nous étions pourtant tous angolais. Mais eux ne savaient même pas que cet État s'appelle l'Angola. Pour eux, la frontière de leur pays s'arrêtait au dernier village où l'on parlait la langue qu'ils comprenaient. C'était la frontière de leur monde. Et quand on leur demandait ce qu'il y avait au-delà de cette limite, ils répondaient que c'était le début d'une autre planète habitée par les Nganguelas, autrement dit les « non-hommes », dont il fallait se méfier car ils étaient très nombreux et parlaient une langue inintelligible qui leur permettait de dissimuler leurs mauvaises intentions.

Tous nos ennemis se nourrissent de l'obscurantisme du peuple et paient des fortunes pour que la guerre des tribus soit sans fin. Ils ont acheté Holden Roberto pour qu'il crée le FNLA avec les Bakongos. Ils ont acheté Savimbi pour qu'il crée l'UNITA avec les Ovimbundus. Nous avons cent tribus et nous devons en faire un seul peuple. Combien de temps cela va-t-il durer ? Nul ne le sait. Nous devons mener la politique de la main tendue.

C'est un pays malheureux, comme sont malheureux les gens à qui le destin ne sourit jamais. Au cours des deux derniers siècles, les Portugais ont organisé sans relâche des expéditions armées pour conquérir tout l'Angola. Il n'y a pas eu un moment de répit. Pendant quinze ans, nous avons mené une véritable guérilla. Aucun autre pays d'Afrique n'a vécu une guerre aussi longue. Aucun n'a été à ce point dévasté. Nous, les guérilleros, nous n'avons jamais été nombreux. Avec le temps, certains ont péri, d'autres ont rejoint l'état-major ou le gouvernement. Sur le front, il n'est resté qu'une poignée de cadres. Nous sommes disséminés dans tout le pays. Nous manquons d'hommes.

L'armée que j'ai avec moi est constituée d'enfants expédiés directement de la rue au front. Ils devraient être à l'école, mais on a fermé les écoles pour créer une armée car il fallait se défendre. C'est une guerre qui nous a été imposée car nous sommes un pays riche habité par cinq millions de pauvres, d'analphabètes misérables, incapables de manier un canon sans recul de 86 mm. Eux, ils s'imaginent qu'il leur suffit d'une vingtaine de blindés pour continuer de voler notre pétrole et nos diamants, pour nous confiner dans notre misère. Ils ne nous ont laissé le

temps de rien faire, notre armée est jeune et elle doit apprendre à se battre. J'ai mal au cœur pour ces gosses qui devraient apprendre à lire et à écrire, à construire des villes et à soigner des gens au lieu d'apprendre à tuer. Tout ce qu'on leur enseigne ici, c'est à réduire au maximum les tirs aveugles de notre côté et à tuer au maximum de l'autre. Quelle autre issue nous reste-t-il dans cette guerre dont nous n'avons jamais voulu ?

Nous sommes à Caxito, à soixante kilomètres au nord de Luanda. Ce matin, le *comandante* Ju-Ju a téléphoné pour annoncer que la bataille de Caxito avait été engagée à l'aube, que l'unité du *comandante* Ndozi avait repris la ville des mains du FNLA et qu'on allait pouvoir s'y rendre. Ju-Ju est commissaire politique de l'état-major du MPLA, et tous les jours, à huit heures du soir, il lit à la radio un communiqué sur la situation du front. Ces messages ont une résonance pathétique car, en les rédigeant, Ju-Ju y met tout son cœur et toute son âme. Un jour, nous pleurons la mort du regretté *comandante* Cow-Boy tombé au champ d'honneur lors de l'attaque de la ville de Ngavi. Ce héros sans peur et sans reproche s'est battu jusqu'à la dernière minute et, grièvement blessé, il a donné la mort à trois agresseurs bestiaux. Le lendemain, nous célébrons la victoire de Folgares où nos troupes couvertes de gloire ont écrasé des bandes de mercenaires renégats. Une autre fois, nous sommes informés que l'Afrique tout entière a retenu son souffle en suivant le destin de l'héroïque garnison de Luso qui, assiégée par d'innombrables hordes ennemies, a refusé de céder un pouce de terrain. Notre courage ne faiblira jamais, notre détermination est aussi inflexible que l'acier, nous ne connaissons pas la peur, nous ne craignons pas la mort et nous mourrons sous le regard admiratif du monde entier.

Si la situation est favorable, les communiqués de Ju-Ju sont brefs et sereins. Les faits parlent d'eux-mêmes, on ne prêche pas un converti. Mais si la situation commence à se détériorer ou si ça va carrément mal, les communiqués deviennent verbeux et confus, les adjectifs fleurissent, les déclarations pleines d'autosatisfaction et les épithètes dénigrant l'ennemi foisonnent. Je marche dans les rues de Luanda et par les fenêtres ouvertes j'entends la

voix de Ju-Ju. Je ne comprends pas le sens de ses propos mais, vu la brièveté du bulletin, je sais que tout va bien, qu'ils résistent, qu'ils ont gagné du terrain. Hier, en revanche, tandis que je parcourais la capitale, Ju-Ju parlait sans relâche. Les choses avaient dû mal tourner sur le front. Assailli par le doute, je me demandais s'ils allaient tenir le coup, s'ils allaient gagner.

Ju-Ju est un Angolais blanc, ce qui veut dire que ses parents sont originaires du Portugal, mais il est né en Angola, sa patrie, c'est l'Angola. Ils sont des centaines, au MPLA, à être dans son cas. Ils se battent au front, travaillent à l'état-major ou dans l'administration. Tous portent la barbe, leur signe de ralliement. Ici, un Blanc avec une barbe, c'est un Angolais, personne ne lui demande ses papiers, personne ne l'arrête pour l'interroger. Les Noirs l'appellent *camarada* et le traitent avec respect car un barbu blanc ne peut occuper qu'une fonction importante, il commande une unité ou possède un grade encore plus élevé. Ju-Ju porte une barbe de patriarche byzantin : elle lui descend jusqu'aux épaules, elle est impressionnante. Elle est son seul signe distinctif, car lui-même est menu, mince et voûté, il porte de grandes lunettes et fait penser à un assistant d'une chaire de langues mortes dans une vieille université européenne.

Lors de la prise de Caxito, l'unité du *comandante* Ndozi a capturé cent vingt prisonniers du FNLA, que Ju-Ju est en train d'interroger. Ils sont convoqués à tour de rôle sous un grand châtaignier où le commissaire politique trône sur une caisse de munitions (des grenades de production française prises à l'ennemi). De nature timide, Ju-Ju discute avec chaque prisonnier sur un ton poli, gêné même, et conclut chaque interrogatoire par une leçon de morale dans l'espoir de ramener le prisonnier dans le droit chemin.

Il commence par éveiller en lui un sentiment de honte et de culpabilité :

– N'as-tu pas honte de te battre pour le FNLA ? D'être un agent de l'impérialisme ? demande le commissaire politique.

Sombre, abruti, silencieux, le Bakongo à la peau d'un noir tirant sur le violet et à la gueule à donner la chair de poule reste silencieux et garde les yeux fixés au sol. Il arrange un chiffon ensanglanté enroulé autour de sa tête car une balle lui a arraché l'oreille. Il soupire, il est au bord des larmes, mais il ne desserre pas les lèvres.

Ju-Ju insiste, l'incite à parler, il lui propose même une cigarette (trésor précieux en Angola où un paquet, voire un demi-paquet, peut sauver une vie).

Le prisonnier finit par raconter qu'à Kinshasa, les Bakongos angolais sont arrêtés et incorporés de force au FNLA. Ces rafles sont l'œuvre de Mobutu. Si on a des francs, on peut payer et échapper au recrutement. Mais lui n'avait pas de francs car il est chômeur, il a donc été raflé et incorporé. Au FNLA, c'était bien parce qu'il était nourri. Ils distribuent du manioc et du mouton. Le samedi, ils donnent de la bière. S'ils gagnent une bataille, ils touchent de l'argent. Mais il ne s'est jamais battu pour gagner de l'argent. Il n'a rien volé car de la frontière du Zaïre à Caxito tout avait déjà été pillé et dévasté. Il n'a jamais vu Holden Roberto. Il ne sait ni lire ni écrire. Ils ont été encerclés ce matin, ils se sont rendus et maintenant ils se retrouvent ici. Il n'a tué personne.

Ju-Ju ordonne d'amener le prisonnier suivant.

Un Bakongo au front poilu jusqu'aux sourcils avance en titubant. Le commissaire lui demande s'il n'a pas honte, etc. Puis il le questionne sur les positions les plus proches des troupes du FNLA.

Il ne sait rien. Il régnait une telle confusion qu'il ignore qui a été fait prisonnier et qui a pris la fuite. Un mercenaire a crié : Par ici, par ici ! Il a écouté, s'est enfui et est tombé dans les bras du MPLA. Quant au mercenaire, il est parti à toutes jambes dans la direction opposée. Il ne connaît personne parmi ceux qui sont en captivité avec lui. Lui et quatre autres avaient été envoyés d'Ambriz à Caxito. Ils n'avaient rien à manger ni à boire car il n'y a rien sur cette route. Trois sont morts d'épuisement. Un autre a disparu pendant la nuit. Il est resté tout seul. Il est arrivé à Caxito la veille. Il veut boire. Il pense que s'il y a des hommes du FNLA dans les parages, ils se rendront demain, car il n'y a plus d'eau,

sauf à Caxito. Ils tiendront la nuit, jusqu'à demain midi peut-être, mais après ils se rendront, sinon ils mourront de soif.

Le prisonnier suivant semble avoir douze ans. Il prétend en avoir seize. Il sait que c'est une honte de se battre pour le FNLA, mais on lui a dit que, s'il allait au front, on le renverrait après à l'école. Il veut aller au bout de sa scolarité, car il veut devenir peintre. Si on lui donne du papier et un crayon, il nous fera un dessin séance tenante. Il peut dessiner notre portrait. S'il avait de la peinture, il peindrait un tableau. Il sait aussi sculpter, il aimerait nous montrer les sculptures qu'il a laissées à Carmona. La peinture, c'est le rêve de sa vie. Il voudrait étudier, mais on lui a dit que ce ne serait possible qu'à condition d'aller d'abord au front. Il sait qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, que pour devenir peintre il doit, avant, tuer des hommes, mais il n'a tué personne.

Il fait déjà nuit quand nous arrivons sur la place. Autour se dressent des maisons vides, sans lumières, des vitres brisées, des boutiques saccagées. Des chiens errent près d'un puits. Une vache abandonnée a le museau plongé dans l'herbe.

Le front.

Nous sommes encerclés par le mur sombre du bush où sont peut-être tapis les soldats du FNLA qui ne vont pas tenir longtemps sans eau et se rendront demain pour ne pas mourir de soif.

La nuit et une petite ville morte, vide, triste à pleurer.

Sauf de l'autre côté de la place où résonnent des voix, des conversations et même des rires. On aperçoit un petit square entouré d'un muret en béton, avec quelques arbres au milieu.

Je m'approche en trébuchant sur les cailloux, sur les douilles de fusil, sur un vélo renversé.

À l'intérieur du muret sont regroupés des prisonniers du FNLA, les cent vingt hommes capturés pendant la bataille de Caxito. À l'extérieur, dans la rue et sur la place, se tiennent des sentinelles du MPLA. Une quinzaine d'hommes en tout.

Les prisonniers et les sentinelles mènent une conversation animée : ils discutent du match de la veille. Hier, dimanche, au stade de Luanda, Benfica a battu Ferroviário : 2 à 1. Ferroviário,

qui n'avait perdu aucun match depuis deux ans, est sorti du terrain sous les sifflets de ses propres supporters. Si l'équipe a perdu, c'est parce que son attaquant, le roi des buteurs, Chico Gordo, a quitté le club et joue maintenant au Portugal, au Sporting de Braga.

C'est normal qu'ils aient perdu.

Non, ils auraient pu gagner.

Que dalle ! Chico Gordo n'est pas le seul à savoir jouer ! Norberto est bon aussi, et ils ont perdu quand même !

Tu rigoles ! Norberto ne lui arrive pas à la cheville.

Divisés en deux camps, les jeunes discutent, se chamaillent, prêts à se sauter à la gorge. La ligne de partage ne suit toutefois pas le muret. Ferroviário a des supporters parmi les prisonniers et parmi les sentinelles. Et dans le camp adverse, celui des supporters de Benfica qui fête aujourd'hui sa victoire triomphale, il y a aussi et des prisonniers et des sentinelles.

La discussion est enflammée, pleine de passion juvénile, de cette ardeur que l'on retrouve dans le monde entier chez les jeunes qui sortent d'un stade après un grand match. Une discussion qui permet de tout oublier.

Et c'est bien de pouvoir tout oublier.

C'est bien d'oublier cette bataille où nous avons perdu des hommes, des deux côtés du muret en béton. C'est bien d'oublier les rafles de Mobutu. Et c'est bien d'oublier que nous sommes obligés d'apprendre à faire la guerre pour qu'il y ait de moins en moins de balles perdues et de plus en plus de morts.

Cela fait un bout de temps que je me rends régulièrement à l'état-major afin d'obtenir un laissez-passer pour le front du sud. Sans ce sauf-conduit, impossible de se déplacer dans le pays car les routes sont surveillées par des sentinelles qui vérifient les papiers de tous les voyageurs. Le plus souvent, elles sont postées à l'entrée et à la sortie des villes, mais en traversant un village on peut aussi tomber sur un soldat placé là par des paysans zélés ; ou alors en plein champ, voire au fin fond du bush, il arrive qu'on se retrouve nez à nez avec un factionnaire que des nomades ont

installé là d'eux-mêmes pour surveiller leurs troupeaux paissant dans les environs.

Sur les grandes routes, là où sont dressées les sentinelles de première classe, la voie est fermée par une barrière colorée visible de loin. Mais comme on est dans le règne de l'improvisation et de la pénurie, chacun se débrouille comme il peut. On déroule des barbelés qui s'élèvent jusqu'aux vitres des voitures. Si l'on manque de fil de fer on se sert de corde en sisal. On peut aussi jalonner la route de bidons de gasoil vides ou alors on érige un mur de pierres ou de roches volcaniques. On sème du verre et des clous sur la chaussée. On la couvre de branches séchées et de ronces. On élève une barricade avec des gerbes de stapelias ou des souches de cycas. Les hommes de Mulondo font preuve d'une ingéniosité particulière. Dans une auberge de bord de route abandonnée par un Portugais, ils ont déniché un buffet vaisselier en forme de triptyque géant, avec une glace mobile dans la partie centrale, et ils ont tiré le meuble au milieu de la chaussée. En manipulant le miroir de façon à lui faire réfléchir les rayons du soleil, ils aveuglent les chauffeurs qui, ne pouvant plus poursuivre leur route, sont obligés de s'arrêter à une bonne distance et viennent jusqu'au poste de contrôle à pied afin d'expliquer qui ils sont et d'où ils viennent.

Si l'on veut voyager sans embûche et atteindre son but sain et sauf, il faut apprendre à vivre avec les sentinelles et à respecter leurs us et coutumes. Le sort de toute expédition – quand ce n'est pas le sien propre – se trouve entre leurs mains. Il s'agit d'une règle à ne jamais oublier. Ce sont des gens de profession et d'âge variables. Des soldats de l'arrière, des miliciens improvisés, des garçons pris de passion pour la guerre, et souvent des enfants, tout simplement. Les armes sont multiples et variées : mitraillettes, vieux fusils, machettes, couteaux et bâtons. Les vêtements aussi sont fantaisistes à souhait du fait de la pénurie d'uniformes. Il arrive que la sentinelle porte un blouson militaire, mais en général c'est une chemise bariolée ; il arrive qu'elle porte un casque, mais c'est souvent un chapeau de dame ; il arrive qu'elle porte des bottes militaires, mais la plupart du temps elle a des baskets ou les pieds nus. C'est une guerre pauvre, en calicot léger, une guerre bon marché.

Chaque rencontre se déroule de la manière suivante : a/introduction explicative ; b/tractations ; c/conversation amicale. Mais avant, il convient d'arriver au poste de contrôle à une vitesse modérée et de s'arrêter à une distance convenable. Tout freinage intempestif ou crissement de pneus constitue une entrée en matière désastreuse, les sentinelles détestent ce type de démonstrations. Puis on sort de la voiture et on s'approche du passage fermé par une barrière, un bidon de gasoil, un tas de cailloux, une souche d'arbre ou un vaisselier. Si l'on se trouve près du front, on a les jambes qui flageolent et le cœur qui s'emballe. On ignore, en effet, à qui appartient le poste : au MPLA, au FNLA ou à l'UNITA ? Le soleil brille et il fait une chaleur torride. L'air chauffé à blanc vibre au-dessus du bitume comme un brouillard neigeux. Un silence de plomb écrase l'atmosphère, on est entouré d'une nature immobile qui retient son souffle. On retient son souffle aussi, involontairement. On s'arrête et on attend.

On ne voit rien.

Mais les sentinelles sont là. Aux aguets dans les broussailles ou dans une cahute en bord de route, elles nous observent avec attention. On se trouve dans leur champ de vision ou, Dieu nous en préserve, dans leur ligne de mire. C'est un moment où il n'est permis de manifester ni énervement ni précipitation car cela risque de mal tourner. Au contraire, il faut être naturel, retenu, détendu. On ne fait rien d'autre qu'attendre. Surtout, il ne faut pas tomber dans l'excès inverse et masquer sa peur par une liberté artificielle, plaisanter, fanfaronner, interpellé ou montrer une assurance excessive. Les sentinelles pourraient se dire qu'on les traite avec mépris et les conséquences pourraient être fatales. Elles n'aiment pas non plus que le voyageur regarde autour de lui, mette la main à la poche, bâille, s'affale à l'ombre des arbres se trouvant à proximité ou encore – sacrilège ! – se mette à retirer les obstacles qui obstruent la route.

Après la phase d'observation, les hommes du poste de contrôle quittent leur cachette et s'approchent d'un pas nonchalant et paresseux, mais ils restent vigilants et gardent le doigt sur la gâchette. Ils avancent et s'arrêtent à une distance respectable.

Le voyageur reste immobile.

Il ne faut pas oublier que le soleil tape et qu'il fait une chaleur étouffante.

Commence alors le moment le plus dramatique de la rencontre : l'observation mutuelle. Pour comprendre le sens de cette scène, il ne faut pas oublier que les armées qui s'affrontent portent les mêmes habits (ou les mêmes guenilles), et que les immenses espaces où les uns et les autres, amis et ennemis, s'aventurent et placent leurs postes de contrôle n'appartiennent à personne. C'est pourquoi, au début, on ne sait pas qui est celui qui vient de sortir de sa cachette et ce qu'il va faire de nous. Lui non plus ne sait rien de nous.

C'est le moment où il faut prendre son courage à deux mains pour articuler un mot qui va décider de notre vie ou de notre mort :

– *Camarada !*

Si les sentinelles sont des hommes d'Agostinho Neto qui se saluent avec le mot « *camarada* », on est sauvé. Mais si on tombe sur des hommes de Holden Roberto ou de Jonas Savimbi qui s'appellent entre eux « *irmão* » (frère), on est arrivé au terme de son existence terrestre. On est cuits : ils vont nous envoyer creuser notre propre tombe. Les anciens postes de contrôle des grandes routes sont jonchés de petits cimetières où sont enterrés ceux qui n'ont pas eu la chance de saluer les sentinelles du mot approprié.

Mais disons que cette fois la chance a souri au voyageur. D'une voix étouffée et enrouée par la peur, il marmonne : « *Camarada !* » Le terme est prononcé de manière à parvenir aux oreilles de la sentinelle, mais sous une forme indistincte, inarticulée, ébauchée afin que le bredouillement, où sont camouflées des bribes sonores du mot « *camarada* », laisse une issue de secours, une chance de repli, une possibilité de retour vers le mot « *irmão* », et que cette malheureuse confusion lexicale puisse être imputée à la chaleur infernale qui engourdit l'esprit et fait dire des absurdités, à la fatigue du voyage et à un énervement compréhensible quand on se trouve sur le front. C'est un jeu d'une subtilité extrême, qui exige une habileté, une intuition et une finesse exceptionnelles. La moindre étourderie, la moindre ruse grossière est rédhitoire. Le voyageur ne peut pas, par exemple, s'écrier d'un coup :

« *Camarada ! Irmão !* », car les sentinelles le catalogueraient aussitôt – à juste titre d'ailleurs – dans la catégorie des opportunistes et des profiteurs, individus qui, en contexte de guerre, sont stigmatisés dans le monde entier. Il susciterait la méfiance et serait arrêté pour subir un interrogatoire.

On s'exclame donc « *Camarada !* » et aussitôt les visages des hommes du poste de contrôle s'illuminent. Ils répondent alors « *Camarada !* » Tout le monde se met à répéter en chœur « *Camarada ! Camarada !* » d'une voix franche et sonore, en rond. Le mot tourne entre les voyageurs et les sentinelles comme une volée de pigeons.

Leuphorie déclenchée par la conscience d'avoir sauvé sa peau ne fait pas long feu. Certes, on l'a échappé belle, mais on ne sait pas si l'on va pouvoir poursuivre la route. On passe donc à la première étape de la rencontre proprement dite, la partie explicative. On dit qui on est, d'où l'on vient et où l'on va. C'est à ce moment-là qu'il faut sortir son laissez-passer. Les choses se compliquent si la sentinelle ne sait pas lire, phénomène courant quand on tombe sur des paysans ou des nomades. Les postes de contrôle les mieux organisés embauchent des enfants à cet effet. Ces derniers savent souvent mieux lire que les adultes car les écoles n'ont commencé à se développer qu'au cours des dernières années. Le contenu du laissez-passer de l'état-major est généralement chaleureux et cordial : le camarade Ricardo Kapuchinsky est notre ami, un homme de bonne volonté, digne de confiance, c'est pourquoi il est demandé à tous les *camaradas* du front et de l'arrière de lui accorder aide et hospitalité.

Malgré un rapport aussi positif, les hommes du poste de contrôle commencent en général par refuser le passage au voyageur et lui demandent de faire demi-tour. C'est compréhensible. L'autorité de Luanda est grande, certes, mais un poste de contrôle, c'est aussi l'autorité, et l'essence du pouvoir ne consiste-t-elle pas à faire montre de sa force ?

On ne perd toutefois pas espoir et on garde le moral ! On joue alors la carte de la persuasion. Mille arguments parlent en notre faveur. Nos papiers sont en règle : il y a une lettre, un tampon et une signature. On connaît personnellement le président Agostinho Neto. On connaît le commandant du front. On écrit des articles

sur l'Angola en clamant, dans le monde entier, des louanges sur le pays et ses combattants qui luttent pour la bonne cause. Les méchants Européens sont partis, celui qui est resté est obligatoirement des leurs, sinon il ne serait pas ici. D'ailleurs il suffit de le fouiller, il n'a pas d'armes, il ne ferait pas de mal à une mouche.

Lentement, à reculons, les sentinelles commencent à céder. Elles discutent encore, délibèrent sur le côté, parfois une dispute éclate entre elles. Il arrive qu'elles envoient un planton chez le *comandante* parti en ville ou au village. Il ne reste plus alors qu'à attendre. Attendre, toujours et encore, ici on passe la majeure partie de son temps à attendre. Mais l'attente a ses bons côtés ; en attendant ensemble, on s'apprivoise mutuellement et on se rapproche les uns des autres. On s'intègre petit à petit à la communauté des sentinelles. Si on a le temps, on peut parler de la Pologne. Nous aussi, on a la mer et les montagnes, comme ici. On a des forêts, mais les arbres sont différents : par exemple, en Pologne, pas un baobab ne pousse dans les bois. Le café ne pousse pas non plus là-bas. La Pologne est plus petite que l'Angola, en revanche les habitants sont plus nombreux. On y parle le polonais. Les Ovimbundus parlent leur langue, les Chokwe la leur, et les Polonais la leur. On ne mange pas de manioc en Pologne pour la bonne raison qu'il n'y en a pas. Tout le monde porte des chaussures. On ne marche pieds nus qu'en été, mais en hiver on peut geler de froid et mourir si l'on n'est pas chaussé. Mourir à cause de pieds nus ? Ha ! Ha ! Ha ! Elle est bien bonne ! C'est loin, la Pologne ? Oui, mais en avion c'est près. Par la mer, il faut un mois. Un mois ? Ce n'est pas si loin que ça. La Pologne a des fusils ? Oui, des fusils, des canons et des tanks. Justement, nous on n'en a pas, des tanks. On a du bétail comme ici. Des vaches et des chèvres, peu de chèvres. Vous avez déjà vu un cheval ? Ça vaut le coup de voir un cheval, il y en a beaucoup chez nous.

Le temps passe en causeries agréables, c'est justement ce dont les sentinelles ont besoin, car les gens qui se risquent sur les routes se font rares par les temps qui courent. Les voies de communication sont désertes, il faut attendre des journées entières avant de voir un visage nouveau. Toutefois elles ne se plaignent pas car ici on ne s'ennuie pas. À l'heure actuelle, toute la vie est concentrée autour des postes de contrôle comme elle l'était, au

Moyen Âge, autour d'une église et comme elle l'est, aujourd'hui, autour d'une station d'essence dans les espaces infinis de l'Amérique. Les marchandes du coin exposent leurs produits sur de petits bouts de toile : bananes charnues, œufs de poules aussi minuscules que des noisettes, pili-pili rouge, maïs séché, haricots noirs et grenades acides. Le propriétaire d'une échoppe de vêtements vend des habits bon marché, des foulards aux couleurs criardes, mais aussi des peignes en bois, des étoiles en plastique, des miroirs avec, au dos, la photo d'une actrice connue, des éléphants en caoutchouc et des pipeaux. Quand ils ne sont pas de service, les enfants jouent avec une balle de chiffon dans un champ voisin. On peut voir des paysannes avec des cruches sur la tête, venues d'on ne sait où, partant on ne sait où.

Si le poste de contrôle est de notre bord, la halte est hospitalière. On peut se désaltérer, parfois acheter quelques litres de gasoil. On peut être régalé d'un morceau de viande rôtie. Si l'heure est tardive, on peut dormir jusqu'au matin. Il arrive même qu'on obtienne des renseignements sur les hommes contrôlant le tronçon de route suivant.

L'heure du départ approche et les sentinelles se mettent au travail. Elles dégagent la route – elles font rouler les bidons, enlèvent les pierres, déplacent le buffet. Puis, une fois que la voie est libre, elles s'approchent pour poser une question, partout et toujours la même : a-t-on des cigarettes ?

Inversion momentanée des rôles. Le pouvoir passe entre nos mains, car on a des cigarettes, pas eux. C'est nous qui décidons s'ils vont en recevoir une, deux ou cinq. Nos sentinelles baissent les armes et attendent avec soumission et patience, le regard plein d'humilité. Soyons humains et partageons nos cigarettes de manière équitable. Ils sont en guerre, ils se battent et risquent leur vie. Comblés, ils lèvent les bras dans un geste victorieux, ils rient, et au milieu des clameurs « *Camarada ! Camarada !* », on reprend la route vers une destination inconnue, dans un monde désert, écrasé par la canicule et la peur qui nous attend au prochain poste de contrôle.

De poste de contrôle en poste de contrôle, oscillant entre peur et joie, j'ai fini par arriver à Benguela. Entre Luanda et Benguela,

il y a six cents kilomètres de route à travers des territoires déserts, plats et sans charme. Des amoncellements incohérents de cailloux, de broussailles sèches et touffues, de sable sale et de panneaux indicateurs cassés offrent au regard un paysage gris et chaotique. Pendant la saison humide, des nuages tourbillonnent au-dessus du sol, des pluies diluviennes s'abattent pendant des heures entières et la lumière est si rare qu'on a l'impression que le jour ne se lève jamais, que seuls le crépuscule et la nuit existent. Même pendant la saison chaude, malgré le soleil généreux, le paysage évoque une terre délaissée après un incendie, cendrée, morte et inhospitalière. Les hommes obligés de traverser ces abominables territoires se hâtent afin d'en venir à bout au plus vite et d'arriver, soulagés, à leur lieu de destination, l'oasis. Luanda est une oasis ; Benguela aussi, au cœur d'un désert qui s'étire le long des côtes angolaises.

Benguela est une ville assoupie, vide presque, qui sommeille à l'ombre des acacias, des palmiers et des cussonias. Quartiers résidentiels vides, maisons fermées et noyées sous les fleurs. Demeures d'un luxe indécent, surfaces d'une démesure vertigineuse. Des voitures sont garées devant les portails, dans les rues, abandonnées : des Chevrolet, des Alfa Romeo, des Jaguar, probablement en état de marche même si personne n'essaie de les mettre en route. Tout près, à cent mètres de là, commence le désert, aussi blanc et étincelant qu'un tas de sel, sans une tige d'herbe, sans un arbre, sans salut. C'est là que s'entassent les quartiers africains grossièrement assemblés avec de l'argile et de la bouse, du contreplaqué et de la tôle, grouillant de monde, étouffants et misérables. Deux univers – celui du confort et celui de la pauvreté – se côtoient sans que personne ne surveille les quartiers riches des Européens. Les Noirs des bidonvilles n'essaient pas de se les approprier. Cette idée ne les effleure même pas. Peut-être est-ce la meilleure explication de leur passivité ? Les scrupules moraux ou la peur de voir revenir les Blancs pour se venger n'expliquent nullement leur comportement. Ces arguments pourraient être pertinents si, avant, ils avaient déjà été tentés de prendre possession des quartiers blancs. Mais ils ne sont pas encore parvenus à un niveau de conscience qui les pousserait à demander justice ou à la rendre eux-mêmes. Seuls les Africains

ayant fait des études, visité le monde, appris à lire, regardé des films comprennent que la décolonisation peut offrir une chance de progrès matériel, d'accumulation de richesses et de privilèges. Une chance d'autant plus facile à saisir que leurs frères moins éclairés – qui sont dix fois plus nombreux – n'exigent rien pour eux-mêmes, considérant leur case en argile et leur gamelle de manioc comme les seuls et uniques biens auxquels ils peuvent prétendre.

J'ai arpenté la frontière entre les deux quartiers, puis j'ai tourné en direction du centre-ville. J'ai trouvé la ruelle puis la villa spacieuse où siégeait le poste de commandement du front central. Assis devant le portail, une sentinelle au visage monstrueusement bouffi par une périostite serrait sa tête entre ses mains, par crainte sans doute que son crâne n'éclate. Il était impossible de communiquer avec ce malheureux, plus rien pour lui n'existait. J'ai ouvert le portail. Dans le petit jardin, des caisses de munitions, des obus de mortiers et des tas de cantines étaient entassés sur des plates-bandes à l'ombre de bougainvillées flamboyantes. Plus loin, dans la véranda et le hall d'entrée, des soldats dormaient côte à côte. Je suis monté à l'étage et j'ai ouvert la porte de la première pièce. Un bureau trônait au milieu. Un homme blanc, grand, à la carrure large y était attablé.

C'était le *comandante* Monti, le chef du front.

Installé devant une machine à écrire, il écrivait à Luanda pour réclamer des hommes et des armes. L'unique blindé dont ils disposaient sur le front avait été détruit la veille par des mercenaires. Si l'ennemi passait à l'attaque avec son blindé, il leur faudrait céder du terrain et battre en retraite.

Monti a lu la lettre que je lui apportais de Luanda, il m'a prié de m'asseoir sur le rebord de la fenêtre car il n'y avait pas de chaise et a continué d'écrire. Au bout d'un quart d'heure, des pas ont résonné dans l'escalier et quatre hommes sont entrés : c'était une équipe télévisée de Lisbonne. Avant de rentrer au Portugal, ils avaient tenu à faire un crochet de deux jours à Benguela. Le responsable de l'équipe, un métis dynamique, vif, nerveux, déterminé, s'appelait Luis Alberto. Nous avons immédiatement sympathisé. Originaires de l'Angola, peut-être même de Benguela, Monti

et Alberto se connaissaient de longue date. Les présentations ont donc été brèves.

Alberto et moi voulions aller au front, mais le reste de l'équipe y était opposé – le reste de l'équipe, c'est-à-dire Carvalho, Fernandez et Barbosa. Ils avaient femme et enfants, étaient en train de se faire construire un pavillon près de Lisbonne (dans la magnifique région de Cascais) et n'avaient nullement l'intention de se faire tuer dans cette guerre folle et absurde où personne ne comprenait rien, où les ennemis ne se reconnaissaient qu'à la dernière minute et où l'on pouvait mourir du seul fait de la pagaille et de la désinformation générales, de la paresse et de l'insouciance des Noirs qui font bien peu de cas de la vie humaine.

Bref, ils ont dit qu'ils tenaient à la vie.

Les deux options ont déclenché un de ces débats que les Latins affectionnent tant. Alberto tentait de convaincre ses collègues : ils allaient tourner un maximum de pellicule et ils gagneraient plein d'argent, dont ils avaient tous grand besoin. Pour finir, Monti a calmé tout le monde en disant qu'à cette heure – il était près de midi – il n'y avait pas de combats sur le front. Et il a donné l'explication la plus simple du monde :

– Il fait trop chaud.

Derrière la fenêtre, l'air ondulait comme une tôle incandescente, le moindre mouvement exigeait un immense effort. On s'est préparés au départ. Monti est descendu, il a réveillé un soldat et l'a envoyé en ville, là où étaient parquées les voitures avec leurs chauffeurs. Une DS Citroën et une Ford Mustang sont arrivées. Pour nous faire plaisir, Monti a affecté un soldat à notre escorte, une jeune fille prénommée Carlotta.

Carlotta est arrivée avec une mitrailleuse à l'épaule, et malgré son uniforme de commando trop grand pour elle, on devinait qu'elle était bien faite. Immédiatement nous avons commencé à lui faire la cour. La présence de Carlotta a été décisive au sens où l'équipe entière a instantanément oublié les pavillons en construction et décidé de partir pour le front. Carlotta n'avait que vingt-deux ans mais elle était déjà une légende. Pendant deux mois, lors de l'insurrection de Huambo, elle avait dirigé un petit détachement du MPLA assiégé par un millier de soldats de l'UNITA. Elle avait réussi à faire sortir ses hommes de l'encerclement. En

général, les filles sont d'excellents soldats, elles sont meilleures que les garçons qui, sur le front, se montrent parfois nerveux et irresponsables. Carlotta était métisse, elle avait un charme fou et elle nous a paru très jolie, même si plus tard, après avoir développé les seules photos qui me resteraient, je me suis rendu compte qu'elle n'était pas si belle que je l'avais cru. Aucun de nous n'a, bien sûr, formulé à voix haute sa déception afin de ne pas détruire notre mythe, l'image que nous avions gardée de Carlotta par cet après-midi d'octobre à Benguela. Quand j'ai retrouvé Alberto, Carvalho, Fernandez et Barbosa à Lisbonne, je leur ai montré les photos de Carlotta que j'avais prises sur la route du front. Ils les ont regardées sans dire un mot, et nous avons tous choisi le silence pour éviter, je crois, d'évoquer le thème de sa beauté. D'ailleurs, quelle importance cela pouvait-il avoir ? Carlotta n'était plus de ce monde, Carlotta n'est plus là. Ayant reçu l'ordre de rallier le front, elle avait endossé l'uniforme militaire, donné un coup de brosse dans sa chevelure afro, jeté sa mitraillette sur son épaule et elle était venue. Le *comandante* Monti, quatre Portugais et un Polonais se tenaient devant le bâtiment du poste de commandement. D'emblée elle nous a paru jolie. Pourquoi ? Parce que tel était notre état d'esprit, parce que nous en avions besoin, parce que nous voulions qu'il en soit ainsi. Nous inventons toujours la beauté des femmes, et, une fois de plus, nous avons inventé la beauté de Carlotta. Je ne vois pas d'autre explication.

Les voitures ont démarré. Nous avons pris la direction de Balombo, situé à cent soixante kilomètres à l'est. Nous aurions tous dû périr sur cette route pleine de virages en épingle à cheveux que les chauffeurs prenaient à une vitesse folle. C'est vraiment un miracle que nous soyons arrivés sains et saufs. Carlotta était assise dans notre voiture à côté du chauffeur et, habituée à ce type de voyage, elle se moquait gentiment de nous. Le vent rejetait sa chevelure en arrière, dans notre direction. Barbosa lui a proposé de lui tenir la tête pour que le vent ne la lui arrache pas. Carlotta riait, nous étions jaloux de Barbosa. Lors d'une halte, Fernandez a invité Carlotta à venir s'asseoir derrière sur ses genoux, mais elle a refusé. Nous n'avons pas caché notre joie face à la déconvenue de Fernandez. Il aurait tant aimé que Carlotta

viennne s'asseoir sur ses genoux, mais cela aurait tout gâché, car Carlotta n'appartenait à personne en vérité, nous l'avions inventée tous ensemble, c'était notre Carlotta à tous les cinq.

Carlotta est née à Roçadas, près de la frontière avec la Namibie. Elle a suivi une formation militaire dans la forêt de Kabinda l'année dernière. Après la guerre, elle veut devenir infirmière. C'est tout ce que nous savons sur elle, sur cette jeune fille assise en ce moment avec nous dans cette voiture, sa mitraillette posée sur ses genoux. Comme nous avons épuisé nos réserves de plaisanteries et qu'un silence s'est installé, elle devient sérieuse et pensive. Nous savons que Carlotta n'appartiendra ni à Alberto ni à Fernandez, mais nous ignorons encore que bientôt elle n'appartiendra plus à personne.

Une fois de plus, nous sommes obligés de nous arrêter, car le pont que nous devons franchir a été endommagé et les chauffeurs essaient de trouver une solution. Nous disposons de quelques minutes, je la prends en photo. Je lui demande de sourire. Elle est debout, appuyée à la rambarde. Autour il y a un champ, ou une prairie, je ne me souviens plus. Nous reprenons la route. Nous traversons des villages incendiés, des bourgs déserts, des plantations de tabac et d'ananas à l'abandon. Les bosquets de tamaris se font de plus en plus nombreux, on aperçoit au loin des collines vertes et un bois. La situation devient critique car la route qui mène au front se trouve au cœur des hostilités, le bitume est jonché de cadavres. Ici on n'a pas l'habitude d'enterrer les morts et une zone de combat se reconnaît à l'odeur pestilentielle des corps en décomposition. L'humidité des tropiques doit accentuer la putréfaction car la puanteur est si intense, si terrible et si asphyxiante que, malgré mon habitude du front, je suis pris à chaque fois de vertiges et de nausées. La voiture qui roule en tête a un jerricane de gasoil dans son coffre, nous nous arrêtons pour verser du carburant sur les corps des soldats, les couvrir de quelques branches sèches arrachées à des buissons du bord de route, puis le chauffeur tire une rafale de mitraillette de façon à embraser les cadavres. Nous jalonnons la route de Balombo de bûchers.

Situé au cœur de la forêt, Balombo est un petit bourg qui passe de mains en mains. Aucun camp ne peut s'y installer de manière durable, à cause de la forêt justement (comme à Otwock ou à Wilga en Pologne pendant la guerre), qui permet à l'ennemi de s'approcher aux abords du bourg à couvert et d'attaquer ses défenseurs par surprise. Ce matin, le bourg a été pris par un détachement de cent soldats du MPLA. Des coups de feu résonnent dans les bois environnants car l'ennemi bat en retraite, mais il n'est pas très loin. Tout a été détruit dans la bourgade, il ne reste plus un civil, seule la centaine de jeunes soldats du MPLA occupe la ville. Il y a de l'eau, et les jeunes filles du détachement viennent à notre rencontre, fraîchement douchées, les cheveux encore mouillés et enroulés dans des papillotes. Carlotta les gronde : elles feraient mieux de rester sur le qui-vive plutôt que de se préoccuper de leur toilette. Les filles se plaignent d'avoir dû attaquer en première ligne parce que les garçons ne se sont pas bousculés pour y aller. Du bout du doigt, les garçons se tapotent la tempe pour se justifier. Quelles menteuses ! Ils ont tous entre seize et dix-huit ans, l'âge de nos lycéens lors de l'insurrection de Varsovie. Une partie de l'unité sillonne la rue principale sur un tracteur pris à l'ennemi. Chacun fait un tour de piste puis passe le volant au suivant. Ceux qui n'ont pas réussi à avoir une place sur le tracteur circulent sur des bicyclettes, prises elles aussi à l'ennemi. Il fait frais à Balombo car le bourg est perché sur une colline, on sent le souffle léger du vent qui fait bruïsser la forêt.

L'équipe filme, je la suis et je fais des photos. Carlotta garde la tête froide et ne se laisse pas emporter par l'euphorie de la victoire comme les autres soldats, elle sait qu'à tout moment une contre-attaque peut être lancée ou qu'un tireur d'élite embusqué peut nous mitrailler. Elle ne nous lâche pas d'une semelle, le doigt sur la gâchette. Elle est concentrée et taciturne. Quand elle marche, on entend les tiges de ses bottes frotter l'une contre l'autre. Carvalho, le cameraman, filme Carlotta qui marche sur un fond de maisons incendiées, puis sur un fond d'adénias luxuriants. Toutes ces images seront montrées au Portugal, dans un pays que Carlotta ne verra jamais. Dans un autre pays, la Pologne, sa photo sera publiée. Nous marchons encore un peu dans Balombo en discutant. Barbosa demande à Carlotta quand elle compte se

marier. Quelle question ! Elle n'en sait rien, pour le moment on est en guerre. Le soleil se couche derrière les arbres, le crépuscule tombe et nous sommes obligés de repartir. Nous regagnons les voitures qui nous attendent dans la rue principale. Nous sommes tous contents car nous sommes allés au front, nous avons des films et des photos, nous sommes en vie. Nous prenons les mêmes places qu'à l'aller : Carlotta à l'avant, nous à l'arrière. Le chauffeur allume le moteur et enclenche une vitesse. C'est à ce moment-là – tous nous nous rappelons que c'est à ce moment précis – que Carlotta sort de la voiture et dit qu'elle va rester à Balombo. Carlotta, la supplie Alberto, viens avec nous, nous t'invitons à dîner, et demain nous t'emmènerons à Lisbonne ! Carlotta sourit, nous dit adieu de la main et fait signe au chauffeur de partir.

Sentiment de tristesse.

Nous nous éloignons de Balombo, il fait de plus en plus sombre sur la route, nous nous enfonçons dans les ténèbres. Nous arrivons à Benguela tard dans la nuit, nous trouvons le seul bar ouvert dans la ville, nous voulons manger un morceau. Alberto, qui connaît tout le monde ici, trouve une table en plein air. C'est merveilleux car l'air est frais et le ciel ressemble à un océan étoilé. Nous prenons place, affamés, épuisés, nous échangeons quelques propos. Le service est long. Alberto appelle, mais il y a tellement de bruit que personne ne l'entend. Des phares apparaissent soudain au coin de la rue, une voiture émerge du virage et freine brusquement devant le bar. Un soldat épuisé, sale, le visage barbouillé de terre, bondit du véhicule. Il raconte que, juste après notre départ, Balombo a été attaqué et repris par l'ennemi. Dans la même phrase, il a le temps de glisser que Carlotta a péri lors de l'assaut.

Nous nous sommes levés de table sans dire un mot et nous avons remonté la rue déserte. Chacun marchait de son côté, livré à lui-même, sans voix. Voûté, Alberto avançait en tête, suivi de Carvalho et, de l'autre côté de la rue, Fernandez, derrière lui Barbosa, et moi en queue. Se taire, rentrer à l'hôtel au plus vite et disparaître de la vue les uns des autres, c'était ce que nous avions de mieux à faire. Comme nous avions quitté Balombo à une vitesse folle, aucun de nous n'avait entendu les tirs qui

avaient éclaté dans notre dos. Ce n'était pas une fuite. Mais à supposer que nous les ayons entendus, aurions-nous demandé au chauffeur de faire demi-tour pour être auprès de Carlotta ? Aurions-nous été capables de risquer notre vie pour la protéger comme elle avait risqué la sienne en nous protégeant à Balombo ? Il est possible aussi qu'elle ait péri en couvrant notre départ, toute seule, car les garçons sillonnaient la rue principale du village sur le tracteur et les filles étaient occupées à se mettre des bigoudis au moment où l'ennemi avait surgi du néant.

Nous étions tous responsables de cette mort parce que nous avions accepté que Carlotta reste. Nous aurions pu la forcer à revenir avec nous. Mais qui aurait pu prévoir que les événements prendraient cette tournure ? Les plus coupables étaient Alberto et moi : c'est nous qui avons insisté pour aller sur le front, et Monti nous avait affecté une escorte, cette jeune fille. Est-il toutefois possible de changer le cours du destin, de révoquer le passé, de revenir en arrière ?

Carlotta n'est plus là.

Qui aurait pu imaginer que c'était la dernière heure de sa vie ? Que tout était entre nos mains ? Pourquoi Alberto n'a-t-il pas arrêté le chauffeur ? Pourquoi n'est-il pas sorti et ne lui a-t-il pas dit : tu vas venir avec nous sinon nous restons ici et tu seras alors responsable de notre vie ? Pourquoi aucun d'entre nous n'a-t-il fait ce geste ? La culpabilité n'est-elle pas plus facile et légère à porter à cinq ?

Bien sûr, ce fut un accident tragique. C'est ainsi que nous le raconterons, mais ce sera un mensonge. Nous pouvons aussi affirmer que dans cette histoire la fatalité a joué un certain rôle. Il n'y avait aucune raison qu'elle reste là-bas. De plus, dès le début, il était convenu qu'elle rentrerait avec nous. C'est à la toute dernière seconde qu'elle est sortie de la voiture, guidée par une injonction mystérieuse, et un instant plus tard elle mourait. Tâchons donc de croire que c'est la main du destin. Dans de pareilles situations nous avons des réactions que nous sommes incapables d'expliquer par la suite. Et nous invoquons le Juge suprême en disant : je ne sais pas comment cela est arrivé, comment nous en sommes arrivés là, car en fait tout est parti de rien.

Carlotta connaissait pourtant cette guerre mieux que nous, elle savait que le crépuscule – moment de la journée propice à l'attaque – approchait et qu'il valait mieux qu'elle reste pour organiser notre couverture sur place. Tel a dû être le motif de sa décision. Nous l'avons compris quand il était trop tard. Nous ne pouvons plus rien demander à Carlotta puisqu'elle est morte.

Nous frappons à la porte de l'hôtel fermé à cette heure. Le propriétaire ouvre, un vieil homme noir, massif. Il veut nous serrer dans ses bras, heureux que nous soyons revenus sains et saufs, il nous bombarde de questions. Puis il nous regarde plus attentivement, se tait et s'éloigne. Chacun de nous prend sa clé, monte à l'étage et s'enferme dans sa chambre.

Le petit point qui disparaît dans le ciel, c'est l'avion qui ramène Alberto et son équipe. Le vrombissement des moteurs résonne dans les hauteurs célestes, au-dessus de l'aéroport, au-dessus de la ville, de plus en plus faible, mais toujours perceptible, bien après que le point de plus en plus minuscule a fondu et disparu. Maintenant on a l'impression qu'au milieu des étoiles d'invisibles échos d'orages lointains nous parviennent de l'espace. Mais eux aussi finissent par se taire. Le ciel s'immobilise, s'emplit d'un silence absolu et d'une lumière matinale. Dans quelques heures, à l'autre bout de la galaxie, apparaîtra un petit point noir qui se mettra à grossir, à grandir pour prendre la forme rigide d'un avion, annonce de l'atterrissage imminent d'Alberto et son équipe en Europe.

Moi aussi, j'ai décollé de Benguela, mais dans la direction opposée, vers le sud, là où le continent africain entame son dernier voyage pour plonger, mille kilomètres plus loin, au-delà de la Namibie et du désert du Kalahari, dans deux océans. Le matin, lorsque nous sommes arrivés à l'aéroport, à part l'avion d'Alberto Ribeiro, il y avait un Friendship bimoteur dont les pilotes – deux Portugais mal rasés, épuisés, les yeux rouges de fatigue – nous ont dit qu'ils repartaient aussitôt à Lubango pour évacuer le dernier groupe de réfugiés. C'est à Lubango, anciennement Sá da Bandeira, situé à trois cent cinquante kilomètres au sud de Benguela, que se trouvait le quartier général du front sud. Je

n'avais pas de laissez-passer cette fois-ci car personne n'était autorisé à s'y rendre ; cette zone de combats était en effet la plus faible, la plus abandonnée, la plus mal organisée et la moins bien armée de toutes. Mais j'ai pensé que je pourrais me débrouiller. Façon de parler, car, pour être honnête, je ne pensais plus du tout. Si j'avais bien réfléchi, l'envie d'y aller m'aurait peut-être passé. Mais tout compte fait, je crois que j'aurais quand même eu envie d'y aller, car je considère qu'on ne peut pas écrire sur des gens si l'on ne partage pas un minimum de leur expérience. Toujours est-il que j'ai demandé aux pilotes de m'emmener avec eux. Ils étaient tellement exténués par leurs vols incessants, ils étaient tellement indifférents à tout qu'ils n'ont rien répondu. J'ai interprété leur silence comme un assentiment. J'avais sur moi un jean et une chemise avec un laissez-passer pour Benguela, un peu d'argent dans une poche et un appareil photographique à la main. Tout le reste, je l'avais laissé à l'hôtel, je n'avais aucun moyen de locomotion pour retourner en ville, et de toute façon je n'en avais pas le temps. Sans attendre je me suis installé dans l'avion vide et je me suis recroquevillé dans un coin pour ne pas gêner les pilotes par ma présence et surtout ne pas me faire remarquer, car ils auraient pu changer d'avis et me demander de rester à l'aéroport. Au bout d'un quart d'heure, nous avons décollé de Benguela, survolant au début un désert, puis des collines verdoyantes, douces, merveilleuses, et enfin Lubango, immense jardin aux couleurs de l'arc-en-ciel.

À l'aéroport de Lubango, un groupe de Portugais effrayés, en sueur et apathiques, accompagnés de leurs femmes encore plus affolées, avec leurs enfants endormis dans les bras, attendait, assis sur des baluchons et des valises. Tous se sont précipités vers l'avion avant même que les moteurs ne soient arrêtés. J'ai accosté un métis qui faisait les cent pas sur le tarmac et je lui ai demandé s'il voulait bien me conduire au poste de commandement du front. Il m'a dit qu'il m'accompagnerait volontiers dès que l'avion aurait redécollé, mais aussitôt après il m'a demandé comment je comptais repartir car c'était le dernier avion à atterrir ici. D'après lui, la ville était aux mains du MPLA, mais elle était assiégée et

les routes qui y menaient étaient tenues par l'ennemi ou le seraient dès le lendemain. Je lui ai répondu par un vague « à Dieu vat ! »

À partir de là, tout s'est passé comme dans un rêve incompréhensible et confus, où l'on se trouve embarqué dans une succession de situations inextricables par des personnes étrangères et des forces invisibles. On se réveille sans cesse, trempé de sueur, de plus en plus épuisé et privé de volonté. Au poste de commandement (situé dans un quartier résidentiel sur une colline), j'ai été accueilli par un jeune Angolais blanc, un commissaire politique. Il s'appelait Nelson. Il m'a salué jovialement, comme s'il m'attendait depuis longtemps, et m'a aussitôt envoyé au casse-pipe. De nature angoissée et violente, Nelson avait des idées farfelues et un tempérament bouillonnant, impulsif. Il a suffi que dans ma première phrase j'exprime le désir d'aller au front pour qu'il m'établisse *illico* un laissez-passer, et avant que je comprenne ce qui m'arrivait, il me poussait dans une cour où un chauffeur faisait tourner le moteur d'un vieux camion Mercedes. C'est tout juste si j'ai eu le temps de l'implorer de me donner un verre d'eau car je mourais de soif. Le gros camion était bourré de fusils, de caisses de munitions, de bidons de gasoil et de sacs de farine. Six soldats étaient assis sur le sommet de la cargaison. Nelson m'a poussé dans la cabine où le chauffeur était déjà installé (un Noir en civil à moitié nu, d'une maigreur effrayante). Juste après, Diogenes, le chef de l'expédition, nous a rejoints et nous avons démarré sur les chapeaux de roues.

Nous avons traversé la ville – à l'époque, toutes les villes angolaises ressemblaient à d'épouvantables décors urbains en ruine, des maquettes construites pour Hollywood mais aussitôt abandonnées par l'équipe de tournage –, la verdure et les fleurs ont brusquement cédé la place à un paysage tropical brûlant et aride, à une terre recouverte, à perte de vue, d'un bush gris, sans feuilles, épineux, dense. Une route d'asphalte serpentait au creux d'un couloir profond percé à travers les broussailles. Nous nous y sommes engouffrés. Le camion Mercedes était tellement vieux et chargé que, malgré les efforts du chauffeur, il ne dépassait pas les soixante kilomètres à l'heure.

Je me trouvais dans une situation embarrassante, car je ne savais pas où nous allions, mais je ne pouvais pas l'avouer. Diogenes aurait pu penser : Comment est-il possible qu'il ne soit pas au courant ? Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Pourquoi vient-il avec nous ? Il nous accompagne sans savoir où nous allons ? Effectivement je l'ignorais. J'étais tombé par hasard sur un avion à Benguela et je m'étais retrouvé à Lubango. Un métis rencontré par hasard à l'aéroport m'avait conduit au poste de commandement du front. Un inconnu dont je savais seulement qu'il s'appelait Nelson et que je voyais pour la première fois de ma vie m'avait embarqué dans un camion. Le camion avait aussitôt démarré et maintenant il se faufilait entre deux murailles d'un bush hérissé d'épines vers une destination qui m'était inconnue. Tout était arrivé si brusquement et de manière si spontanée que je ne pouvais plus ni réfléchir ni opposer résistance.

J'étais coincé entre le Noir, maigre, crispé sur le volant, anxieux, à ma gauche, et Diogenes, aux aguets, son pistolet mitrailleur pointé à la fenêtre, prêt à tirer, à ma droite. Le soleil était au zénith, la cabine était chauffée à blanc, ça puait le gasoil et la sueur. Au bout d'un moment, Diogenes, le regard fixé sur la muraille broussailleuse qui s'élevait de son côté, a demandé :

– *Camarada*, je ne sais pas si tu sais où nous allons.

J'ai répondu que je n'en savais rien.

– Moi non plus, je n'en sais rien, a poursuivi Diogenes sans me regarder. *Camarada*, sais-tu ce que cela signifie de rouler sur une route pareille ?

De nouveau, j'ai répondu que je n'en savais rien. Diogenes s'est tu pendant un moment car le camion était en train de grimper une pente et le moteur poussait des vrombissements assourdissants. Puis il a dit :

– *Camarada*, cette route mène en Afrique du Sud. La frontière se trouve à quatre cents kilomètres d'ici. À quarante kilomètres avant la frontière se trouve une petite ville qui s'appelle Pereira de Eça. C'est là que se trouve notre unité et c'est là que nous allons. Nous tenons les villes, c'est-à-dire Lubango et Pereira de Eça. Mais l'ennemi tient tout le reste. Le bush que nous sommes en train de traverser est entre les mains de l'ennemi et la route leur appartient. Depuis un mois, pas un seul de nos convois n'a

réussi à rejoindre l'unité qui se trouve à Pereira de Eça. Tous les véhicules ont été détruits dans des embuscades. Et maintenant nous tentons d'y parvenir. Nous avons devant nous quatre cents kilomètres de route et nous pouvons tomber dans une embuscade à chaque mètre. *Camarada*, est-ce que tu comprends ?

Sentant que je n'avais plus de voix, j'ai hoché la tête pour montrer que je comprenais ce que cela voulait dire de rouler sur une route pareille. Puis j'ai réussi à me maîtriser suffisamment pour demander pourquoi nous étions si peu nombreux. Avec une compagnie ou même une section, nous aurions eu plus de chance d'arriver à destination. Diogenes a répondu qu'en général, sur ce front, les hommes étaient peu nombreux. Il fallait les recruter à Luanda et à Benguela. Les terres que nous traversions étaient désertes. Il y avait bien quelques nomades, mais c'étaient des sauvages qui vivaient nus, un peuple qui avait perdu toutes ses guerres il y avait bien longtemps et qui savait qu'il ne pourrait plus en gagner. Pour eux, le seul moyen de survivre était de rester cachés dans le bush. D'un mouvement de tête, Diogenes a montré la muraille de broussailles derrière laquelle se cachaient ces hommes nus et défaits. Puis j'ai demandé pourquoi le camion dans lequel nous roulions était si déglingué. Les Portugais avaient pourtant laissé des véhicules en parfait état de marche. À ma question, Diogenes a répondu que les véhicules laissés par les Portugais étaient la propriété des Portugais. Il n'y avait pas d'argent pour les racheter, il n'y avait même personne avec qui négocier leur rachat, car leurs propriétaires étaient en Europe. Je lui ai demandé s'il ne pensait pas qu'avec un camion rapide, il serait plus facile de fuir et d'éviter les tirs de l'ennemi, alors qu'avec une épave pareille on fonçait tout droit vers la mort. Diogenes a répondu qu'il partageait entièrement mon point de vue, mais qu'il ne savait pas quoi faire. Un silence a suivi notre échange et on n'a plus entendu que le grondement du moteur et le chuintement des pneus sur le bitume ramolli.

Le temps passait, mais on avait l'impression de faire du sur-place. Toujours le même ruban asphalté, régulier et scintillant, se déroulant sur une terre rougeâtre et friable. Toujours les mêmes murs broussailleux, décolorés et lézardés, encadrant les deux côtés de la chaussée. Toujours le même ciel blanc et aveuglant.

Toujours la même nature vide et abandonnée, que ne trahissait aucun signe de vie, aucun mouvement, aucune voix. Et dans ce décor immobile, mort et pauvre, notre camion qui avance et cahote comme une petite automobile en fer-blanc au fond d'un stand de tir dans une foire. Le forain tourne la manivelle et le joujou découpé dans la tôle avance en se dandinant de droite et de gauche. Mesdames et messieurs ! Qui veut tenter sa chance et tirer ? Les six soldats sont planqués derrière les caisses de munitions et les sacs de farine à l'arrière du camion. Comme le soleil tape impitoyablement, ils se sont abrités sous la bâche comme s'il pleuvait à verse. Leur situation est plus enviable que celle des trois hommes de la cabine, car en cas d'embuscade ils peuvent facilement sauter du camion et s'enfuir dans le bush. Coincés dans la boîte en métal, les trois pauvres diables sont pareils à trois cibles avançant lentement, parfaitement éclairés par le soleil du seizième parallèle. La petite auto en fer-blanc se déplace au fond de la vulgaire baraque foraine déserte, et le forain s'étonne de ce que personne n'ait envie de tirer. Pourtant on peut gagner un gros lot pour pas cher. Il continue de tourner sa manivelle, de plus en plus mollement, de plus en plus passivement tandis que le joujou découpé dans la tôle ralentit et finit par stopper.

Nous nous garons sur le bord de la route. L'épave d'un camion incendié gît devant nous du même côté, restes d'un convoi parvenu jusqu'ici. Des caisses éparpillées, des bidons, des sacs, des pneus. Un peu plus loin, la terre est calcinée, on voit des os carbonisés. Ces hommes ont dû être tués puis brûlés, ou alors ils ont été attachés et brûlés vifs. On ne sait pas si l'un d'eux a survécu. Diogenes dit que si un soldat du convoi a réussi à s'enfuir dans le bush, il n'a pas pu aller bien loin ; il a dû mourir de soif parce qu'ici il n'y a d'eau nulle part. On ne peut survivre qu'en suivant la route, quoique en suivant la route on puisse mourir aussi. Il faut rester sur la chaussée, au risque évidemment de tomber dans une embuscade. C'est comme ça, il n'y a pas d'autre issue. Il n'existe pas de solution idéale. C'est ce que dit Diogenes, et il estime que les hommes du camion incendié ont commis une erreur parce qu'ils roulaient sûrement soit de bon matin, soit au crépuscule, soit de nuit. Autrement dit, à une heure où il fait frais et où l'ennemi a la force de s'approcher de la route pour tendre

une embuscade. En revanche, à midi il fait une chaleur torride et les combattants sont pris d'une somnolence et d'une paresse insurmontables. Ils se réfugient à l'ombre et succombent au sommeil. Alors il faut en profiter et rouler en plein midi, car c'est la période la plus sûre. Monti, je me souviens, tenait les mêmes propos. Le front s'endort quand le soleil est au zénith.

Tendus, concentrés, aux aguets mais désarmés, nous avons roulé jusqu'à la tombée de la nuit en passant à côté de deux autres camions incendiés appartenant à des convois égarés. Diogenes houspillait le chauffeur, lui interdisant de s'arrêter. À cinq heures de l'après-midi, nous avons aperçu quelques hommes armés sur la route. Debout, ils pointaient leurs pistolets automatiques dans notre direction. Diogenes a enlevé la sécurité de sa kalachnikov, les soldats installés à l'arrière du camion se sont levés de leur grabat et, protégés par la cabine, ils ont mis en joue les hommes debout sur la route. Le chauffeur a ralenti, la distance entre le camion et ceux qui se dressaient devant nous diminuait. Personne ne tirait. Quand nous nous sommes trouvés pratiquement nez à nez, assez près pour distinguer leurs silhouettes ou même leurs visages, l'un des hommes a levé sa mitraillette en l'air et a tiré. Diogenes a sorti son pistolet de son étui et a tiré en l'air lui aussi. Le camion Mercedes s'est arrêté, les hommes ont couru vers nous.

– Unité du *comandante* Farrusco, a dit l'un d'eux.

– Convoi du *comandante* Diogenes, a répondu Diogenes.

Nous étions arrivés à Pereira de Eça. Ils nous ont demandé nos papiers. J'ai tendu la main vers ma poche et c'est seulement à ce moment-là, alors que mon corps tout entier s'était dilaté, désintégré en particules libres, flottantes, amorphes, que je me suis aperçu que mon pantalon et ma chemise étaient trempés de sueur, que je dégoulinais et que, dans la poche où se trouvait mon paquet de Radomski extrafortes, il ne restait plus qu'une poignée de foin humide puant la nicotine.

À l'entrée de la petite ville, un panneau délabré est censé inviter le voyageur à reposer et à détendre ses yeux fatigués : « À Pereira de Eça, faites une halte au Cygne Noir. Climatisation. Cuisine abondante. Jardin. Bar. Prix attractifs ». En prime, la réclame de

bord de route offre au regard du touriste le dessin maladroit d'un cygne voguant sur un lac, ce qui, sous cette latitude, ne peut exister qu'en rêve.

L'invitation s'adresse aux globe-trotters qui parcourent le monde en long, en large et en travers. Sur la route stérile et monotone qui relie Windhoek, en Namibie, à Luanda (2 230 km), ils pourront faire ici une halte reposante et agréable. Mais qu'on me permette de donner un conseil avisé au voyageur fatigué : ne vous arrêtez surtout pas dans cette ville en ce moment ! Aujourd'hui. Cette nuit. Les temps ont changé et vous ne trouverez pas le confort promis par le panneau. Il est vrai qu'il y a de l'eau, mais il n'y a pas de lumière. La ville est plongée dans les ténèbres. La Lune ne s'est pas levée. Seules les étoiles luisent dans le ciel, mais lointaines et pâlottes, elles ne vous seront pas d'une grande utilité. Les conditions de logement sont exécrables, car les maisons ont été détruites et saccagées. La nourriture laisse, elle aussi, à désirer. Une chèvre égoyée et puante gît sur le sol en béton de l'auberge dans des flaques de sang desséché. Celui qui a faim découpe un morceau de viande avec sa baïonnette et le fait rôtir sur le feu. Comment ces hommes ne meurent-ils pas ? Comment ne crèvent-ils pas empoisonnés par cette charogne ? On ne peut pas compter non plus sur la climatisation promise par la réclame. Il fait une chaleur torride qui, malgré la nuit, imprègne la terre de sa pesanteur visqueuse et écrase la petite ville immobile et pétrifiée.

À la lueur de la lampe à pétrole, l'unique source de lumière, on distingue des visages couverts de sueur, luisants comme s'ils avaient été huilés. Le visage large et barbu du *comandante* Farrusco. Le visage blême et couvert d'acné juvénile de son aide de camp Carlos, le héros de Luso. Le visage prématurément vieilli d'une femme prénommée Esperança. Nous sommes assis dans l'auberge sur des caisses et sur des chaises tandis que le *comandante* est installé dans un fauteuil. Derrière la fenêtre, sur la place, des soldats noyés dans la nuit profonde vont et viennent, aussi noirs que les ténèbres mouvantes. Pourquoi ne rejoignent-ils pas leur poste ? demande Farrusco, mais il se tait aussitôt et ne donne aucun ordre. Les autres se taisent aussi, car cette question n'a

évidemment aucun sens, ou alors la réponse est connue. Manifestement le fait de rejoindre leur poste ne changera rien à la situation, le combat est perdu d'avance.

Cette unité est condamnée à être exterminée, elle ne peut être sauvée.

Faites entrer celui qui vient d'arriver du sud ! ordonne Farrusco aux hommes qui se tiennent à la porte, ou plus exactement à l'endroit où se trouvait naguère une porte donnant sur la place. *Camarada*, écoute ce que va raconter cet homme, me dit Farrusco, car ici tout le monde sait déjà ce qu'il va dire, tout le monde a déjà parlé avec lui cet après-midi. Un Portugais à bout de nerfs, exténué, entre. Il a les yeux creusés, il n'est pas rasé, il est sale – l'incarnation de l'impuissance et de l'abandon. Il s'appelle Humberto Dos Angos de Freitas Quantal. Il doit être originaire de Pereira de Eça, où il a dû naître il y a une cinquantaine d'années, c'est du moins ce que je pense. Une semaine plus tôt, il a fui avec sa famille en Namibie. Il a laissé sa femme et ses quatre enfants dans un camp de réfugiés pour Portugais à Windhoek et il est revenu. Il a décidé de revenir parce que sa mère est restée à Pereira de Eça. Sa mère a quatre-vingt-un ans et elle tient une boulangerie qui a l'âge de son fils, Humberto, actuellement debout devant nous. Elle a dit à son fils qu'elle ne partirait pas d'ici et qu'elle continuerait de cuire son pain parce que l'homme a toujours besoin de pain. D'ailleurs c'est bien connu, à Pereira de Eça il y a toujours du pain frais, nous dit Humberto. C'est vrai, toute l'unité le sait puisqu'elle se nourrit du pain cuit par la vieille femme. Les soldats ne lui paient d'ailleurs pas un sou puisqu'il s'agit d'une armée de libération composée de volontaires, qui n'ont donc pas d'argent. Au moment où il est parti pour emmener sa famille en Namibie, les réserves de farine étaient épuisées. Sa mère, qui est sourde, qui ne se rend pas compte qu'on est en guerre et qui, du fait de son grand âge, s'accroche à la seule idée que tant que la Terre tournera les gens auront besoin de pain, a demandé à son fils de lui rapporter de la farine. La laissant seule, il a décidé de lui rapporter de la farine ; elle lui a été confisquée à la frontière, mais il sait qu'un camion est arrivé aujourd'hui de Lubango avec un chargement de farine. Ce qui veut dire que sa

mère va de nouveau pouvoir cuire du pain et qu'on aura de quoi manger sans rien payer, car sa mère ne demande pas d'argent.

Nous aimons tous cette femme, dit Farrusco, même si elle n'est pas spécialement de notre bord : elle est pour la vie et pour le pain, cela nous suffit. Nos hommes lui ont apporté l'eau dont elle avait besoin. Ils lui ont apporté du bois. Elle vivra aussi longtemps que nous, et peut-être même plus longtemps. Mais je voudrais que tu racontes aux hommes venus de Lubango ce que tu as entendu et ce qu'on t'a dit au bord de la route dans cette bourgade qui s'appelle... comment déjà ? Tsumeb, répond le fils de la boulangère. C'est à environ deux cent cinquante kilomètres d'ici. Les Portugais qui ont fui là-bas disent que les troupes de l'Afrique du Sud ne vont pas tarder à entrer en Angola, d'où elles chasseront le MPLA. On dit la même chose à Windhoek. On dit que l'armée risque de débarquer du jour au lendemain. Ils ont des blindés, des avions et ils vont occuper Luanda. Comment le sais-tu ? demande Farrusco. Tous les Portugais le disent, répond Humberto, même si c'est un secret. À Windhoek, des officiers sud-africains sont arrivés dans nos camps et ils ont demandé qui avait fait son service militaire. Ceux qui le voulaient ont été enrôlés dans cette armée qui va entrer en Angola. Et à Tsumeb, à une station d'essence, un Blanc m'a dit que dans la ville il y avait beaucoup de blindés qui allaient partir demain ou après-demain en Angola pour en finir avec les communistes.

Farrusco a dit au fils de la boulangère qu'il pouvait rentrer chez lui. Humberto semblait être un homme honnête même s'il n'avait pas l'air très vif et était apparemment analphabète. Nous sommes restés dans la pièce, seuls, il faisait toujours une chaleur torride et étouffante bien qu'il fût minuit passé. Des hommes dormaient sur le plancher, adossés aux murs, d'autres entraient et sortaient sans but précis, silencieux. Vérifie qu'ils ont regagné leur poste ! Envoie quelques hommes sur la route en direction de la frontière ! Qu'ils fassent un bout de chemin et qu'ils regardent ce qui se passe ! a dit Farrusco à Carlos. À quoi bon ? a dit Esperança. Dans la nuit, son visage était encore plus sombre que dans la soirée. Farrusco a donné ses dernières consignes : Dis-leur de ne pas faire semblant, de ne pas se planquer dans le fossé ! La femme a objecté : S'ils s'éloignent trop, ils risquent de se faire couper la

route et de tomber dans une embuscade, l'ennemi est dans les parages. D'accord, mais je veux savoir exactement où il est, a dit Farrusco. Ils ne t'apprendront rien puisqu'ils vont mourir de toute façon. À quoi bon provoquer l'ennemi ? Nous n'avons pas les moyens de nous défendre, a conclu Esperança.

Les cent vingt hommes du *comandante* Farrusco sont les seuls combattants sur le front du sud entre Lubango et la frontière (450 km) et entre l'océan Atlantique et la Zambie (1 200 km). La seule unité sur un territoire aussi grand qu'un tiers de la Pologne. Un bush aride se déploie sur des dizaines, voire des centaines de kilomètres, sans eau, sans le moindre point de repère, un espace d'une agressivité impitoyable où des millions de branches épineuses s'entremêlent pour former un mur inextricable, un univers hostile que l'on ne peut ni conquérir ni parcourir. Seule la route de Lubango traverse ces broussailles, comme un couloir percé au milieu des barbelés, mais elle n'est pas praticable à pied car elle est trop longue. D'un autre côté, il n'existe aucun moyen de transport. Il se peut, d'ailleurs, qu'à cette heure – il est presque deux heures du matin – l'ennemi ait déjà occupé la route de part et d'autre de la petite ville. Assis à l'ombre des mâchoires en acier du piège, nous attendons que le mécanisme se déclenche dans un claquement tonitruant.

Diogenes est arrivé avec un homme du convoi, puis Carlos est revenu. Le *comandante* lui a demandé si les hommes s'étaient engagés sur la route et Carlos a répondu par l'affirmative. Il s'est assis sur une caisse et a dégrafé son ceinturon auquel était accroché tout un arsenal de pistolets, de cartouches et de grenades. À l'époque coloniale, Carlos et Farrusco ont combattu dans des unités de commandos portugais. Originaires du sud du Portugal, tous deux sont des fils de paysans. Après leur service militaire, ils sont restés en Angola et ont travaillé comme mécaniciens. Plus tard, Nelson m'a raconté l'histoire suivante :

– Quand le MPLA s'est soulevé contre le FNLA et l'UNITA, il y a aussi eu des combats à Lubango pendant tout l'été. De nombreux Blancs se battaient dans les rangs de l'ennemi, et dans notre région, au sud, l'issue du soulèvement est restée longtemps incertaine. Un jour, un homme costaud et barbu est arrivé au quartier général. Je vais vous montrer comment il faut s'y prendre,

comment il faut se battre, nous a-t-il dit. C'était Farrusco. Il a organisé une unité, a occupé Lubango, puis Pereira de Eça, où il est resté. Ils manquaient d'armes. À part leurs fusils, ils n'avaient que deux mortiers de 82 mm. C'est Farrusco et Carlos qui tiraient. Ils ne se servaient pas du support, ils tenaient les canons chauffés à blanc dans leurs mains. Leurs paumes étaient toutes cramées et couvertes d'ampoules et de plaies.

Pendant cette nuit dans l'auberge, tout le monde ou presque est resté sur le qui-vive. Une vigilance pesante, désespérée, fébrile. Les seuls à dormir étaient peut-être les jeunes aux avant-postes de la petite ville et dans les fossés car le sommeil de la jeunesse est plus fort que la peur, la soif et même les moustiques. La lampe à pétrole brûlait dans la pièce envahie depuis longtemps par le silence. Personne n'avait envie de discuter. On se demande bien, d'ailleurs, de quoi on aurait pu parler. Tout le monde attendait l'aube, en proie à un ennui et à un sommeil croissants. On entendait le ronflement de ceux qui dormaient sur le plancher. On entendait le bourdonnement des moustiques. La sueur coulait sur les visages, la nicotine laissait un goût amer et nauséabond dans les bouches desséchées.

D'un coup de coude, j'ai réveillé Farrusco, qui piquait du nez :

– Je voudrais rentrer à Lubango aujourd'hui et de là regagner Luanda. Je pense que ce qu'a dit le Portugais est important. J'ai l'impression qu'il dit la vérité.

– Bien sûr que la situation est grave, a acquiescé Farrusco, ils ont commencé l'invasion.

– Jusqu'à Luanda, il y a mille cinq cents kilomètres, ai-je dit. Je ne sais pas quand j'y arriverai car il n'y a plus d'avions. Mais à Luanda, j'ai une liaison avec la Pologne, et je pense que ce que dit le Portugais est une information capitale. Arrange-toi pour que je puisse rentrer aujourd'hui même à Lubango.

– Il faut attendre l'aube, a dit Farrusco, parce la nuit on ne peut pas rouler sur cette route. Les phares sont visibles de loin et on risque de tomber dans une embuscade. On va voir ce qui va se passer au lever du jour. On va voir s'ils passent à l'attaque. De la frontière à Pereira de Eça il n'y a pas un homme de notre camp. Ils peuvent aussi partir du barrage de Ruacana et nous couper la route vers Lubango. On ne peut sortir d'ici que par

cette route, qu'ils ont peut-être déjà bloquée pendant la nuit parce que leurs troupes sont stationnées à Ruacana, il leur suffit de trois heures pour la rejoindre.

La nuit tirait à sa fin, une lueur rouge se levait au-dessus de la terre. Des maisons et des arbres sont apparus, le mur du bush s'est dressé aux confins de la bourgade. Les éclaireurs sont revenus en rapportant qu'ils n'avaient rencontré personne sur la route. La tension s'est un peu relâchée. Farusco est allé vérifier les avant-postes. Je l'ai suivi. Allongés à la jonction entre les ruelles sablonneuses de la petite ville et le mur du bush, des soldats étaient à l'affût du moindre bruit. On n'entendait que la merveilleuse musique des oiseaux qui s'élevait dans les airs en un hosanna exotique et étourdissant. Puis le soleil s'est levé, il a déployé sa gerbe de rayons comme un projecteur de cinéma, imposant un silence instantané.

Nous sommes revenus à l'auberge. La femme préparait le café, dont l'odeur m'a aussitôt ramené en Pologne, dans un camping de Mazurie au petit matin. J'ai alors aperçu une carte d'état-major sur un mur. La punaise plantée au beau milieu, c'était l'unité basée à Pereira de Eça. Il n'y en avait pas d'autre dans les parages. Un peu plus haut seulement, on pouvait voir une punaise sur Lubango, une autre sur Moçâmedes et une troisième sur Matala. Plus on montait, plus les punaises étaient nombreuses. Une diagonale légèrement brisée représentait notre itinéraire. En bas, une petite rangée de croix sur les rives du Cunene indiquait la frontière avec la Namibie. En haut, une petite flèche était dirigée vers l'Europe. Les zones couvertes de petits cercles, c'était le bush ; les zones couvertes de points, le désert ; les zones bleu clair, l'Atlantique. « PN » voulait dire « parc national » : lions, éléphants, antilopes. Le chiffre 5 en rouge était là pour dire que cinq soldats de notre camp avaient péri, le chiffre 7 en noir pour dire que sept ennemis avaient péri. Deux colonnes de chiffres rouges et noirs s'alignaient en bas, sans trait pour faire la somme car le compte de la mort reste toujours ouvert.

Il ne restait plus qu'à prier le ciel pour arriver sains et saufs à Lubango en suivant la ligne noire vers le haut. Nous avons levé